LiRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE
Virginie Grimaldi, Éric Fouassier, Giuliano da Empoli, Claire Berest, Philippe Val, Armistead Maupin, Guillaume Gallienne, Jean Raspail, Cat Bohannon…

DOSSIER SPÉCIAL

JAPON

Une passion très française !

- Murakami et les autres
- Polar et feel-good : les maîtres
- Indétrônables mangas
- Témoignages : Amélie Nothomb et Muriel Barbery

ENTRETIEN

Erik Orsenna

« Le cœur de ma vie, c'est l'eau ! »

N° 540 / MAI 2025 / WWW.LIRE.FR

L 19817 - 540 - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL (926150) : 8,50 € - LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $ CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1 080 XPF - TUN : 9,90 TND - NUMÉRO 540 - MAI 2025 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

La Comédie du Livre

10 JOURS EN MAI

40e Comédie du Livre

MONTPELLIER

GRANDES RENCONTRES
9 au 15 mai 2025

—

SALON DU LIVRE
16, 17 et 18 mai 2025
Promenade du Peyrou

Plus d'infos sur 10joursenmai.fr

CNL Centre national du livre · La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée · Opéra Orchestre National Montpellier Occitanie | Pyrénées · Méditerranée · Université de Montpellier · Université Paul Valéry Montpellier 3 · Le Monde · Le Point · Lire magazine · Sofia · la culture avec la copie privée · institut ramon llull Langue et culture catalanes · fondation suisse pour la culture prohelvetia · Les auteurs du livre ActuaLitté · Midi Libre · Transfuge · la Gazette · ici Hérault

Montpellier Méditerranée Métropole

Montpellier

Montpellier Méditerranée Métropole - Direction de la Communication - 04/2025 - MS- Création : Kévin Deneufchatel

N° 540 - MAI 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
ERIK ORSENNA

38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
GUILLAUME GALLIENNE

42
LE DOSSIER
LA LITTÉRATURE JAPONAISE

58
L'ENQUÊTE
LE POLAR HISTORICO-ÉSOTÉRIQUE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Erik Orsenna

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Guillaume Gallienne

42 **LE DOSSIER**
La littérature japonaise

54 **LE PORTRAIT**
Lorraine Fouchet

58 **L'ENQUÊTE**
Le polar historico-ésotérique

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Giuliano da Empoli
72 • Littérature française
77 • Polars
78 • Littérature étrangère
83 • Fantastique/Romance
88 • Bande dessinée/Manga
90 • Jeunesse
91 • Classiques/Études littéraires/Poésie
94 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
68 • *Les Heures fragiles* de Virginie Grimaldi
84 • *Méditerranée. Histoires d'un continent kaléidoscope* d'Aurel

102 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Nicolas Carreau

LA CHRONIQUE DE
41 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
64 **Bernard Lehut** Le livre à lire
71 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
93 **Solange Bied-Charreton** Ordre d'idées
101 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : YASMINE GATEAU

Ce numéro comporte un encart bon de commande *Lire Magazine* diffusé sur l'ensemble des abonnés France.

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE – JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE – MIDJOURNEY 5.2/FREEPIK – GAUMONT COLUMBIA TRISTAR FILMS

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt
Iconographie
Janick Blanchard
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Solange Bied-Charreton, Stéphanie Hochet, Bernard Lehut, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Ambre Gantner, Hélène Gestern, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Étienne Kern, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Emmanuel Lozerand, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : 0625 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 3038-3900
Second Class Postage Paid
At Long Island City NY.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

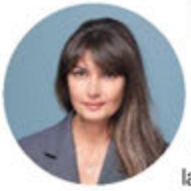
SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement : 1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Oui, bien sûr, il y a Haruki Murakami. Tous les ans, son nom revient comme étant l'un des grands favoris du prix Nobel de littérature – en vain, pour le moment… S'il est toujours salutaire d'avoir un ambassadeur, celui-ci ne doit pas éclipser ce qu'il est censé représenter. Car la littérature japonaise propose une large palette, et bien des spécificités – et ce, depuis le fameux *Dit du Genji*.
Si les grands classiques des lettres nippones sont bien entendu au cœur du dossier mensuel de *Lire Magazine*, nous n'oublions pas pour autant de regarder leur héritage, plus ou moins direct, dans la production contemporaine. Aussi bien à travers des auteurs de « référence » (ici, on adore Yôko Ogawa !) que dans des pans plus grand public – tels le manga dans toute sa diversité ou tous ces ouvrages légers de résilience, avec des chats et du café.
Ces romans feel-good à la japonaise, Lorraine Fouchet nous a confié les adorer. Cette ancienne urgentiste – qui a signé le certificat de décès de Marguerite Duras ! – nous a accueillis chez elle pour nous parler de son parcours, entre médecine et écriture, toujours sous le signe de la bienveillance. Et ça fait du bien. Surtout après la lecture de l'un des événements de ce printemps : le retour de Giuliano da Empoli (l'homme du *Mage du Kremlin*) avec *L'Heure des prédateurs*, étrange et saisissant essai « à la Machiavel » sur les nouveaux titulaires du pouvoir, qui ont parfaitement retenu les méthodes des Borgia. Même sur les chaînes info, la vérité du pouvoir n'a rien à voir avec la télé-réalité. ■



Valérie Perrin

INVITÉE DU LUNDI DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

→ Elle a peut-être été le plus beau personnage de la dernière rentrée littéraire : la mystérieuse Colette, de Gueugnon. Depuis sa parution, vous avez ainsi été nombreux à plébisciter en librairies *Tata* – et le succès perdure, malgré l'avalanche de nouveautés. Dans le monde entier, SVP ! Ce phénomène n'a rien d'étonnant, quand on suit le parcours de Valérie Perrin depuis *Les Oubliés du dimanche*, et sa capacité à toucher les lecteurs à travers de grandes histoires. En attendant de découvrir en salles l'adaptation de *Changer l'eau des fleurs*, signée Jean-Pierre Jeunet, venez assister à une discussion avec cette romancière si attachante, animée par Baptiste Liger, le 5 mai à 18 h 30 dans le célèbre établissement du 6e arrondissement, tout juste rénové. Un débat suivi, évidemment, d'une séance de dédicaces.
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(0)1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne : lire.fr/pages/liseuse. L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

TRI FACILE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

KIBUN

LA NOUVELLE COLLECTION DE LITTÉRATURE JAPONAISE ET CORÉENNE DES ÉDITIONS HAUTEVILLE

Déjà disponibles

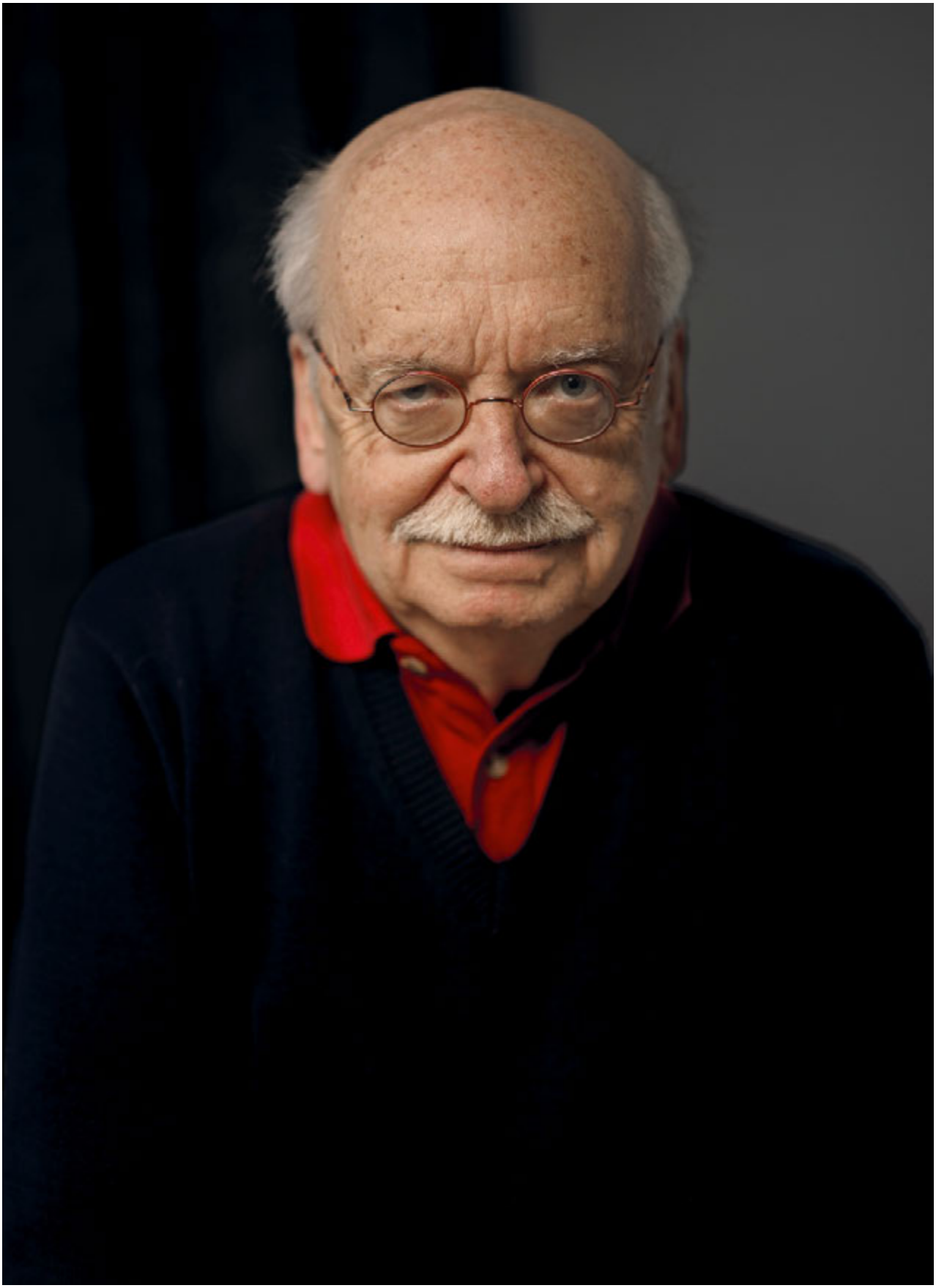
À paraître le 4 juin

QUE VOUS SOYEZ À LA RECHERCHE D'UNE LECTURE LÉGÈRE POUR UNE JOURNÉE ENSOLEILLÉE OU D'UN TEXTE PLUS PROFOND POUR APAISER VOS PENSÉES, KIBUN EST LÀ POUR VOUS ACCOMPAGNER.

KIBUN

@HAUTEVILLEFR

WWW.EDITIONS-HAUTEVILLE.FR



ERIK ORSENNA

« *L'eau est depuis toujours au cœur de mon écriture* »

C'est une histoire de sang et de larmes, mais pas comme on l'entend d'ordinaire. Car si *Ces fleuves qui coulent en nous* érige une typologie des fluides humains, c'est au fil d'une exaltante promenade scientifique et historique, jalonnée d'humour. Ainsi, de la même manière que des milliers d'enfants se sont surpris à s'enthousiasmer pour la langue française grâce à *La grammaire est une chanson douce*, nous voilà embarqués dans cette passionnante odyssée fluviale, échappée philosophique, mythologique, jamais jargonneuse. Pour Erik Orsenna, il est question de créer des liens entre les fleuves qui parcourent nos membres et ceux qui répandent la vie à la surface de la Terre – *« Et l'eau, c'est le lien ! »* nous répète-t-il à l'envi. En six parties, l'académicien détaille les mécanismes du corps, le récit de leur découverte par la science, avant de poursuivre le voyage à une plus grande échelle, celle d'une planète toute bleue qu'il ausculte avec poésie.

UNE EXALTANTE PROMENADE SCIENTIFIQUE ET HISTORIQUE, JALONNÉE D'HUMOUR

Nous rencontrons l'auteur dans son appartement parisien, accueillis par Isabelle de Saint-Aubin, sa compagne spécialiste du système vasculaire. Si l'érudition de cette angiologue a représenté pour l'écrivain une précieuse ressource, elle nous confie avoir un temps refusé de lui fournir les explications scientifiques qu'il sollicitait, mal à l'aise avec l'idée qu'il les pare de métaphores, qu'il transforme le précepte en poétique. Finalement, elle se laisse convaincre et même brièvement séduire par ces métaphores géographiques, qu'elle se surprend à reprendre en nous parlant de *« territoire vasculaire »*... Et il apparaît en effet presque impossible de ne pas se laisser entraîner par l'enthousiasme de l'académicien, *« fou curieux »* autoproclamé, passionné par l'eau et ses enjeux politiques, économiques et écologiques. Économiste de formation, un temps attaché au ministère de la Culture, enseignant, ambassadeur de l'Institut Pasteur – entre autres ! –, Erik Orsenna nous conte ses mille vies et passions, qu'il a retranscrites dans autant d'œuvres, mû par son effervescente curiosité. À la fin de notre entretien, l'auteur suspend le temps en nous relisant les derniers mots de son discours d'admission à l'Académie française. Et si de l'eau est depuis lors passée sous le pont des Arts, qui fait face à la coupole de l'Institut, ce fut pour alimenter l'immense œuvre du malicieux Monsieur Orsenna. ■

EXTRAIT

★★★★☆
CES FLEUVES QUI COULENT EN NOUS
ERIK ORSENNA
224 P., JULLIARD, 21 €

BIO-*bibliographie*

1947

Naissance d'Érik Arnoult à Paris. Après un diplôme à Sciences Po Paris, il obtient deux doctorats en économie. Cette expertise couplée à son amour des mots lui ouvre les portes du domaine politique; il devient conseiller culturel de François Mitterrand en 1983. À partir de 1974, il prend pour nom de plume Erik Orsenna, en hommage au *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq.

1988

Erik Orsenna obtient le prix Goncourt et le prix Goncourt des lycéens pour son roman *L'Exposition coloniale*. Sa riche bibliographie accorde une grande place à l'écologie et à l'économie mondiale (*L'Avenir de l'eau* en 2008, *La terre a soif* en 2022) ainsi qu'à la langue et à la francophonie (*La grammaire est une chanson douce* en 2001, *Les Mots immigrés* en 2022).

1998

Erik Orsenna est élu à l'Académie française au fauteuil de Louis Pasteur, dont il écrit ensuite la biographie en 2015 dans *La Vie, la mort, la vie*. En 2016, il devient ambassadeur de l'Institut Pasteur et du Réseau international des instituts Pasteur, poursuivant ainsi son engagement pour la recherche scientifique.

Vous signez ce texte passionnant, qui établit une typologie des fluides humains, dont la présentation croise celle des fleuves et cours d'eau dessinant notre géographie… Comment vous est venue cette idée ?

Erik Orsenna. Mon idée depuis toujours, c'était de continuer mon travail sur les fleuves. Au fond, tout le travail que j'ai fait sur l'eau, salée ou douce, c'est plus de vingt ans de ma vie. Le premier ouvrage de vulgarisation scientifique que j'ai écrit est un livre sur le Gulf Stream, qui s'appelait *Éloge des courants*. Et le Gulf Stream est aussi un fleuve dont dépendent nos évolutions climatiques, entre autres. Ensuite, j'ai écrit *L'Avenir de l'eau*, qui m'a demandé des années de travail un peu partout dans le monde. Je me suis aperçu que l'eau, c'était évidemment important, décisif, que les fleuves et les rivières sont des êtres vivants et, de plus en plus, des lieux de conflits… C'est pourquoi j'enseigne à l'École de guerre ces questions de géopolitique des fleuves.

Et pourquoi avez-vous décidé de l'aborder à l'échelle du corps ?

E.O. Nous sommes faits en moyenne à 80 % d'eau et nous avons ces petits fleuves, ces petites rivières qui coulent en nous, partout. Je me disais depuis longtemps que j'allais travailler là-dessus. D'autant plus qu'entre-temps j'avais été élu à l'Académie française au fauteuil de Louis Pasteur, et que comme j'ai grâce à ma compagne, Isabelle, beaucoup travaillé sur des questions de biologie et de médecine, je suis devenu ambassadeur de l'Institut Pasteur. Vous voyez un peu la logique: ce livre est quasiment une sorte d'autobiographie intellectuelle, et comme je le dis à un moment, une autobiographie de fou curieux! Lier cette question au corps, c'est important. On retrouve cette pensée au Moyen Âge selon laquelle le créateur a conçu le corps humain à l'image de la planète Terre. Et aussi dans des tas de mythologies de peuples premiers, comme chez les Incas avec la Pachamama. Cette idée exclut la vision que l'on a depuis Descartes que tout est séparé, que nous sommes rationnels et que l'univers est autre chose. C'est un sujet qui répond aux questions: « Qu'est-ce qui est au cœur? », « Qu'est-ce que la vie? » Et comment sait-on s'il y a eu de la vie sur une planète? C'est quand il y a eu de l'eau à un moment donné. S'il n'y a pas d'eau, il n'y a pas de vie. C'est aussi la question du rapport entre notre corps et la planète, avec cette notion qui se développe de plus en plus: celle de l'initiative One Health, « une seule santé pour tous les être vivants ». Si la planète va mal, notre corps forcément va mal.

Vous dites que ces questions vous habitent depuis longtemps…

E.O. *L'Exposition coloniale*, qui a eu le Goncourt, est un livre sur la forêt, l'Amazonie, la forêt indochinoise, mais aussi sur le fleuve Amazone! On me dit souvent touche-à-tout, mais depuis toujours c'est l'eau qui est au cœur de mon écriture, et de ma vie. Et cela parce que mon métier de base est d'être professeur d'économie des matières premières. J'ai donc enseigné longtemps ce sujet à l'université, avant de devenir responsable des matières premières auprès du ministre de la Coopération, c'est-à-dire responsable des questions de café, de cacao, et même d'uranium… Et mon obsession de l'eau, qu'elle soit douce ou qu'elle soit salée, remonte à l'enfance car j'ai navigué toute ma vie. J'ai appris à naviguer en même temps que j'ai appris à écrire! J'ai commencé à écrire à l'âge de 8 ans, et j'étais seul sur un bateau à voile au même âge.

Et ces deux passions ont-elles depuis lors été liées entre elles ?

E.O. Naviguer, c'est selon moi comme écrire, pour une raison très simple, c'est que sur l'eau il n'y a pas de route préétablie. Il faut l'inventer sans arrêt. J'ai fait des tas de livres que j'aime bien, mais celui-là est absolument fondamental. Pour un certain nombre d'écrivains, il y a toujours un livre qui n'est pas le plus gros, qui n'est pas a priori le plus important, mais qui est capital. Cette question-là, de l'eau, des fluides, des métamorphoses, de la santé, de la vie, est clé. C'est pourquoi je regarde aussi le travail des ethnologues, de ceux qui étudient d'autres visions du monde, en faisant le lien entre nature et culture… J'ai notamment beaucoup d'admiration pour Philippe Descola. Pour moi, c'est un maître. Il n'y a pas « nature » et « culture », tout cela est mêlé. Je pense au fond que Descartes a été une catastrophe !

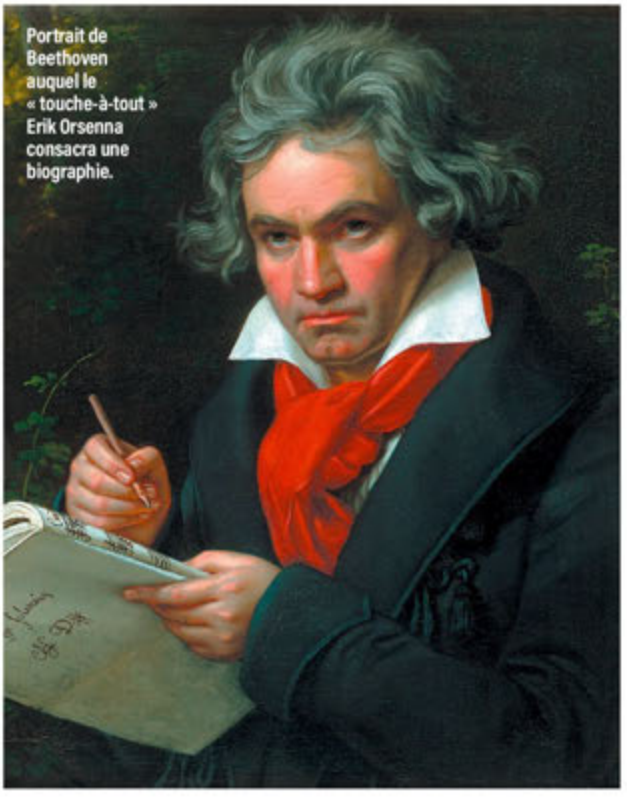
Pour quelle raison ?

E.O. Le cogito ! Il dit : « Je pense donc je suis » : mais, premièrement, on peut très bien être sans penser. Et deuxièmement, ce n'est pas en découpant les problèmes qu'on trouve la solution. Cela donne peut-être une maîtrise, mais pas une vision générale de ce que ça veut dire.

Est-ce que vous cherchez une vision générale ?

E.O. Moi, je cherche les liens. Et l'eau, c'est le lien. C'est l'eau qui transporte les éléments.

Vous mettez volontiers en avant l'expertise de votre compagne, dont vous avez bénéficié pour la rédaction de ce livre.



Portrait de Beethoven auquel le « touche-à-tout » Erik Orsenna consacra une biographie.

BEETHOVEN HOUSE/BONN, GERMANY.

« Mon obsession de l'eau, qu'elle soit douce ou qu'elle soit salée, remonte à l'enfance. J'ai appris à naviguer en même temps que j'ai appris à écrire ! »

Comment se sont passées vos recherches ?

E.O. Sans elle, je n'aurais pas pu faire ce livre. Elle m'a aussi beaucoup aidé sur Pasteur, sur *Géopolitique du moustique* qu'elle a cosigné, puisqu'elle a passé les douze premières années de sa vie en Afrique… Isabelle est angiologue, c'est le cœur de sa vie. Elle m'a parlé de ce réseau sanguin qui va du sommet du crâne à la plante des pieds et cela m'a fasciné, parce que ce n'est pas loin de ce qu'il se passe avec un fleuve ! Par exemple, si vous avez un barrage qui ralentit le débit, forcément vous avez du sable : comme dans les vaisseaux sanguins… J'ai donc travaillé avec Isabelle, et il se trouve que j'ai des amis depuis toujours dans d'autres spécialités : le professeur Vallancien en neurologie, le professeur Agid, le créateur de l'Institut du cerveau et de la moelle épinière, des chirurgiens cardiaques, dont le professeur Fabiani-Salmon. Dans ma famille également, beaucoup sont liés à la médecine. Ma fille est infirmière, mon frère est médecin… J'ai toujours mis la médecine au sommet, aussi, être ambassadeur de l'Institut Pasteur est une fierté immense. Lorsque j'étais petit, nous habitions à côté, nous passions presque chaque jour devant, et ma mère me disait : *« Si tu travailles bien à l'école, peut-être qu'un jour tu seras à l'Institut Pasteur… »* Vraiment, si je devais garder quatre ou cinq livres de tous ceux que j'ai écrits, celui-là est au cœur. C'est le cas de le dire !

Et quels seraient les autres ?

E.O. Il y a *La grammaire est une chanson douce*, qui est dans des milliers et des milliers de classes. Vous savez, quand un enfant me dit les yeux dans les yeux : « Merci monsieur, c'est grâce à toi que j'aime lire », alors là, les larmes montent, je me dis que mon passage sur la Terre n'aura pas été complètement inutile. De tous les plaisirs que j'ai eus, de tous les prix littéraires, les deux qui marquent le plus sont *La grammaire est une chanson douce* et puis *La vie, la mort, la vie*, sur Pasteur. Il y a sans doute aussi *L'Exposition coloniale*, parce que j'y ai travaillé pendant huit ans, ainsi qu'un tout petit livre que j'aime beaucoup aussi parce qu'il raconte bien mon lien avec Versailles : *Portrait d'un homme heureux*, sur Le Nôtre. Il y a une autre biographie qui m'a complètement bouleversé, c'est *La Passion de la fraternité*, sur Beethoven. Il y a ce moment, durant l'été 1802, lorsqu'il découvre qu'il est sourd, qu'il se dit qu'il va mettre fin à ses jours, puis se reprend : *« Je n'ai pas le droit, j'ai tant de musique en moi »*… Ce moment-là me bouleverse, je le prends dans mes bras, je l'admire. Imaginez tout ce qu'on aurait manqué ! C'est ça, cette chance de ne pas trop savoir qui l'on est et donc choisir d'être romancier, de se mettre à la place des autres… Je crois avoir cette empathie-là. •••

L'Institut Pasteur à Paris, dont l'académicien fut nommé ambassadeur en 2016.

Dans *Ces fleuves qui coulent en nous*, vous décrivez le corps comme une machinerie formidable, détaillez ses mécanismes qui tantôt fonctionnent, tantôt échouent… Êtes-vous hypocondriaque ?

E.O. Bien sûr que oui ! Je suis totalement imaginaire, donc j'imagine des tas de choses ! Et, comme dit cette phrase que j'adore, « un optimiste, c'est quelqu'un qui est mal informé ». Or comme je suis de mieux en mieux informé, j'ai de moins en moins de raisons d'être optimiste ! Mais en même temps, il y a un certain fatalisme étant donné l'âge avancé que j'ai atteint. C'était déjà tellement bien d'arriver jusque-là, avec une si bonne santé. Tout le reste, c'est du bonus. Il y a une sorte de légèreté qui vient : la vie a été formidable, faisons en sorte que ça continue, pas forcément trop longtemps et surtout pas à n'importe quel prix.

Justement, comme vous êtes de mieux en mieux informé, comment trouvez-vous l'équilibre entre les concepts scientifiques très précis, académiques, et ce côté à la fois accessible et poétique du texte ?

E.O. Je n'aime pas le jargon. Je n'aime pas cette forme de pouvoir et on peut très bien être précis sans être jargonneux, être très sérieux… Je suis docteur d'État en économie, j'ai fait 600 pages sur la balance des paiements, je sais être précis, mais ça ne fait pas tout. Je déteste le mot « vulgarisation » : « popularisation », à l'anglaise, c'est mieux ! Si on ne transmet pas la science, on va développer une haine de cette dernière, et on la laissera aux spécialistes uniquement…

Au-delà de cette popularisation, votre livre peut-il également s'adresser aux spécialistes, scientifiques et médecins ?

E.O. Mes premières réactions sont que les plus grands professeurs de médecine comme ceux qui n'y connaissent pas grand-chose sont ravis de ce livre. Parce que vous pouvez très bien avoir un chirurgien cardiologue qui ne sait pas ce qu'il se passe dans les larmes ! On m'a demandé comment j'avais eu cette idée, comment j'avais rassemblé toutes ces informations. Une amie, ancienne cheffe de service d'anatomie pathologique, m'a dit que c'était hallucinant d'avoir eu cette pensée-là. Cette pensée globale de rassembler tous ces fluides alors que chacun est spécialiste d'un seul. C'est ça qui est intéressant !

Combien de temps vous a pris ce travail de recherche ?

E.O. Ce livre m'obsède depuis au moins cinq ans, même si j'en ai écrit d'autres entre-temps. C'est une sorte de musique, il y a des livres qui durent comme ça. Je vous donne un exemple : à un moment donné, c'était la rupture du programme commun, dans les années 1980, et je voulais faire un livre sur la France et je n'ai pas réussi, ce n'était pas bien. Et à un moment, je me suis dit « au fond, et si je racontais la langue française ? » et trois semaines après, c'était fini, *La grammaire est une chanson douce*. Donc, il y a des livres qui durent ; *L'Exposition coloniale*, c'est huit ans tous les jours et *La grammaire est une chanson douce*, trois semaines. Il y a des temporalités complètement différentes.

Dans les années 1980 justement, vous travailliez avec François Mitterrand : en quoi consistait votre mission auprès de lui ?

E.O. J'ai en effet eu cette chance, pendant plus de trois ans, d'être conseiller culturel de François Mitterrand, avec une entente parfaite avec Jack Lang qui était alors ministre de la Culture. Nous avons fait des choses formidables ensemble : c'était lui qui donnait l'impulsion et j'étais à ses côtés. Une de ses fiertés, et d'une certaine manière la mienne, c'est de s'être battu pour le prix unique du livre, qui a sauvé le réseau des libraires. C'est d'être aussi au début des grands travaux, et pas uniquement des travaux parisiens. J'avais les deux dimensions de ma vie qui se réunissaient, c'est-à-dire la dimension de l'économie, parce que je sais lire un budget – ce qui n'est pas le cas de beaucoup d'écrivains ! Et il y avait, évidemment, la dimension culturelle.

Vous avez aussi beaucoup œuvré sur la francophonie à cette époque…

E.O. J'étais extrêmement fier de ce travail ! Nous, Français, ne sommes pas propriétaires de la langue française. La langue est évidemment le lien d'une communauté, mais c'est aussi un lien de création dans la communauté. La langue française a été créée aussi bien par les voyous, les brèves de comptoir et les argots que par les professeurs au Collège de France. C'est donc un lien de douze siècles. Avec Bernard Cerquiglini, nous avons fait un livre que j'aime beaucoup, qui s'appelle *Les Mots immigrés* : les mots dans la langue française, les mots d'origine gauloise, ne sont rien par rapport aux mots d'origine arabe, alors, quand il y a des gens qui nous donnent des leçons d'identité, franchement il faudrait qu'ils apprennent un peu ! La langue française n'est pas la propriété de la France. On voit bien à quel point les écrivains mais aussi les parlers belges, canadiens, africains ont apporté. C'est une œuvre commune, et c'est ça qui est formidable ! J'étais très ami avec le président sénégalais Léopold Sédar Senghor, on parlait beaucoup de ces questions-là : ce que serait la poésie de la langue française sans Césaire, sans tous ces écrivains africains qui continuent de tant nous apporter. Cette vie de la langue est celle de la société.

« La langue française n'est pas la propriété de la France »

GUILHEM VELLUT/FLICKR

Si l'on me demandait si je suis plus français ou francophone, j'aurais du mal à choisir. Du point de vue de la langue, je me sens aussi bien français que belge ou africain. Et toutes ces questions d'identités mouvantes, ouvertes, qui jouent avec les frontières, qui sont plus des identités de projets que des identités de rente. Je hais la rente, j'aime la remise en question.

Et vous poursuivez donc cette mission à l'Académie française ?

E.O. L'Académie française a un intérêt, c'est que vous y trouvez des gens de différentes disciplines, pas seulement des écrivains comme à l'académie Goncourt. Il y a des scientifiques, des savants, des politiques, des religieux, c'est ça, la langue ! Et c'est évidemment le dictionnaire, l'évolution de la langue : il faut que ce soit une sorte de remise à jour perpétuelle, c'est pour ça que la langue est vivante. En tant qu'académicien, j'étais heureux de rendre hommage à ma langue maternelle, et ce mot, « maternelle », me fait penser que je dois énormément à ma maman ; mais mon autre maman, c'est la langue. Comme mon autre papa, c'est l'océan. Les deux plus beaux cadeaux que j'ai reçus de ma vie, c'est la mer par mon père, et la langue par ma mère. J'ai fini mon discours d'entrée à l'Académie française par deux verbes latins, en 1999 : je tiens à les relire : « *Rappelons-nous seulement l'étymologie de "religion".* *Trois mots latins :* religio, relegere, religare. *Regarder le monde avec une attention scrupuleuse, recueillir et relier. La devise de l'écrivain* » C'est vraiment ma morale ! Je suis, au fond, une sorte de religieux athée.

> « Les deux plus beaux cadeaux que j'ai reçus de ma vie, c'est la mer par mon père, et la langue par ma mère »

Terminons par une question qui s'adresse autant à l'amoureux des mots et des fleuves qu'à l'économiste… Comment définiriez-vous le « flux » et la « circulation » ?

E.O. Le flux, c'est ce qui bouge, mais je crois aussi ce qui revient. Il y a une très belle phrase de Hofmannsthal, souvent reprise, notamment par Antoine Compagnon : « *Qui connaît la force du cercle ne craint pas la mort.* » Je trouve ça absolument formidable. C'est pour ça que j'aime tant l'eau sous toutes ses formes. L'eau, c'est le cœur de la vie et donc des métamorphoses. La vie est métamorphose ; c'est pour ça que j'ai une passion absolue pour Ovide. En nous, les métamorphoses sont les lieux de l'inconfort voire de la douleur psychique, comme l'adolescence, comme le fait d'entrer dans la vieillesse, elles sont pourtant la vie même… Et pour la « circulation », je dirais la même chose que pour le flux… Mais en ajoutant, pour changer la formule : « *Circulez, il y a tout à voir !* » ■

Propos recueillis par Margaux Morasso
Photos Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

LE RETOUR DU MAÎTRE DU POLAR JAPONAIS !

"Dans le panthéon des détectives affûtés, l'inspecteur Kaga, personnage réservé enquêtant sans idées préconçues, fait figure de star incontestée."

LE FIGARO MAGAZINE

actes noirs
ACTES SUD

Découvrez les romans de Keigo Higashino

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
L'HEURE DES PRÉDATEURS
Le nouveau roman de
GIULIANO DA EMPOLI

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *L'HEURE DES PRÉDATEURS* pour 49€ seulement
au lieu de ~~101 €~~

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....
Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/10/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM540

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

14 QUAND **LES ÉCRIVAINS** JOUENT LES TRAÎTRES

16 L'AFFAIRE GISÈLE PELICOT VUE PAR **CLAIRE BEREST**

21 **LA PROCURE,** CROIRE À LA PUISSANCE DES LIVRES

22 **MÉLANIE THIERRY** « IL Y A UNE GRANDE PUDEUR CHEZ APPELFELD »

ÉTIENNE JEANNERET/MB - CLÉMENT MAHOUDEAU /AFP - HUBERT ARTUS - AD VITAM

PIERRE OLIVIER/M6

Traîtres sous couverture

Loin des plateaux littéraires traditionnels, certains écrivains – parmi lesquels Bernard Werber, Vincent Cespedes et Romain Puértolas – se sont retrouvés au casting d'un jeu de télé-réalité à succès programmé sur M6 : *Les Traîtres*. Une promotion assurément décalée.

Passés maîtres dans l'art de fabriquer des histoires, les romanciers font-ils pour autant de bons menteurs et de fins stratèges. C'est la question qu'ont dû se poser les producteurs de l'émission *Les Traîtres* au moment d'adapter en France un programme de télé-réalité d'un nouveau genre, provenant des Pays-Bas. Diffusée sur M6 et présentée par le magicien du PAF Éric Antoine depuis l'été 2022, *Les Traîtres* reprend les règles des *Loups-garous de Thiercelieux*, le célèbre jeu de rôle inventé par les Français Philippe des Pallières et Hervé Marly, avec un concept simple : vingt personnalités issues de tous les horizons sont réunies au sein d'un château. Parmi elles, trois traîtres qui doivent rester incognito tout en semant la confusion. Chaque jour, une élimination est décidée alternativement par les traîtres qui se réunissent la nuit en secret puis par un vote entre les candidats restant en course. Pendant une semaine, diatribes sincères, manipulations et trahisons se succèdent comme dans le plus efficace des romans à suspense. Et la recette fonctionne à merveille. Des audiences impressionnantes, un renouvellement pour plusieurs saisons et surtout un casting qui s'étoffe, réunissant les profils les plus inattendus. Avec une constante qui n'a pas échappé à la rédaction : la présence récurrente d'écrivains et leur performance notable dans le jeu. Décryptage d'un drôle de phénomène télévisuel.

Celui qui fait figure de pionnier, le premier qui a osé passer de Saint-Germain-des-Prés à la télé-réalité se nomme Bernard Werber. Rien de bien étonnant quand on connaît la passion débordante de l'auteur des *Fourmis* pour les jeux de rôle. Ses soirées endiablées figurent même parmi les plus réputées de la

place de Paris. « *Tous les quinze jours, j'organise une partie de loups-garous chez moi,* nous raconte-t-il à l'autre bout du fil, *avec un rituel très précis. J'exige un sérieux total, Il n'y a pas de boissons, il n'y a pas de cigarettes, les gens ne se lèvent pas et on ne parle que quand on tient le bâton de parole. En fond sonore, une seule musique, la bande-son de Dracula.* » On se plaît à imaginer la scène, le gratin de l'intelligentsia parisienne, plongé dans le noir, en train de débattre de villageois, de loups-garous et de sorcières.

« J'ÉTAIS UN PERSONNAGE DANS UNE INTRIGUE »

Il y a plusieurs années Bernard Werber a invité son ami Éric Antoine à l'une de ces soirées. Reparti enchanté et inspiré, le magicien a promis que, la prochaine fois, ce serait lui le maître du jeu. « *C'est cette promesse et cette amitié avec Éric qui m'ont poussé à participer,* explique aujourd'hui Bernard Werber. *Tout le monde me disait que c'était casse-gueule, dangereux pour mon image, mais je crois qu'un auteur doit aussi sortir de sa zone de confort.* » Une bonne intuition puisque, tout au long de la première saison du jeu, l'écrivain brille par sa clairvoyance, démasquant même au passage un traître : « *Dans la bande-annonce, on me présentait comme un redoutable expert en jeux de rôle. J'étais persuadé de me faire éliminer rapidement, donc j'ai pris des affaires pour deux jours, or je suis resté une semaine. Ce qui est drôle, c'est que je suis le seul candidat à avoir demandé au début de l'émission d'être loyal et non pas traître.* » Un romancier qui préfère chercher la vérité plutôt que de raconter des histoires ? À méditer.

Forte de cette réussite, l'émission a alors pris l'habitude de contacter chaque année de nouveaux écrivains. Dans la deuxième saison, c'est le romancier, essayiste et philosophe Vincent Cespedes qui s'est brillamment jeté à l'eau avec une élimination aux portes de la finale. Une expérience qui a infusé en lui, au point de publier fin janvier un livre intitulé *La Société de la trahison*, « *un essai limpide pour apprendre à démasquer et à combattre* » les traîtres. Pour certains écrivains, le programme est aussi un tremplin, afin de gagner en visibilité et de stimuler les ventes en librairies. L'année dernière, c'est Romain Puértolas, ancien capitaine de police, auteur du best-seller, *L'Extraordinaire Voyage du fakir* (2013) et, dans quelques jours, d'un nouveau roman intitulé *Ma vie sans moustache* (Albin Michel), qui s'est frotté à l'aventure, emmenant loin un don certain pour semer la zizanie et un flair parfois discutable. Bernard Werber en est certain. Les romanciers ont un atout qui explique leur succès : « *Les autres candidats gardaient toujours un pied dans la réalité. Moi, je me suis projeté dès les premiers instants dans une histoire, j'étais un personnage dans une intrigue et j'essayais de raisonner comme tel. Nous autres, écrivains, avons une capacité d'abstraction et une imagination qui s'avèrent très utiles.* »

Au moment où l'on écrit ces lignes, la toute nouvelle saison des *Traîtres* vient de débuter et, surprise… pas d'écrivains renommés au casting (mais l'ancienne joueuse de tennis Alizé Cornet, autrice de deux romans). Olivier Bal devait en effet en être, mais a changé d'avis au dernier moment. Dommage, on aurait bien aimé voir les capacités d'un maître du roman policier dans ce divertissant *whodunit* télévisé. ■ **Léonard Desbrières**

Les Traîtres saison 4, sur M6, le jeudi à 21 heures.

UNE NOUVELLE AFFAIRE DU COMMISSAIRE DUPIN

La série qui a réuni déjà plus de 3 millions de téléspectateurs sur France Télévisions

Tous les titres sont disponibles en numérique.
Et les précédentes enquêtes en format poche.

POCKET Les Presses de la Cité

Au plus près de l'insoutenable

Dans *La Chair des autres*, Claire Berest ausculte à chaud l'affaire des viols de Mazan, au procès de laquelle elle a assisté. Sans céder au voyeurisme, elle nous invite à questionner les bouleversements intimes et collectifs engendrés par ce fait divers hors normes.

Enfant, Claire Berest grandit parmi les livres de ses parents, leur bibliothèque en accès libre, sans interdit ni surveillance. Ainsi dévore-t-elle quantité de polars et se forge-t-elle à leur contact une certaine idée de l'âme humaine, que sa passion pour les faits divers continuera de façonner. « *Les faits divers vous apprennent à réfléchir dans l'idée de l'incompréhensible*, indique à *Lire Magazine* la romancière et essayiste. *Face au fait divers, un vide de la pensée s'installe. À force, on accepte qu'il n'y ait aucune limite au comportement humain.* » Pourtant, même avec les « *kilomètres de faits divers* » qu'elle a « *au compteur* », Claire Berest est d'emblée sidérée par l'affaire des viols de Mazan et cette phrase qui la résume: « *Un homme fait venir chez lui des dizaines d'inconnus pour qu'ils violent sa femme sédatée à son insu.* » « *Tout d'un coup, c'était comme si ce qu'a fait subir Dominique Pelicot à son épouse repoussait encore une limite à un endroit où on sait qu'il n'y en a pas*, poursuit-elle. *Comme si ce fait divers-là créait une nouvelle chute.* »

« VOIR LE CRIME BRISE LES DÉFENSES »

Quand *Paris Match* lui propose d'assister au procès des viols de Mazan et de tenir une chronique, Claire Berest accepte sans imaginer écrire un livre sur le sujet. L'idée s'impose néanmoins comme une nécessité. Dans *La Chair des autres*, elle fait le récit à la première personne de son expérience du procès et s'interroge, à la lumière notamment de Simone Weil, Emmanuel Carrère ou Jean-Bertrand Pontalis, sur le moment où l'humain bascule dans l'irréparable. Un pari ayant exigé de sa plume retenue et interrogations incessantes, car il n'était pas question d'attirer le chaland avec ce que l'affaire comporte de sordide, ni d'occulter ses aspects les plus dérangeants. « *Pouvais-je rédiger ce livre en regard de ce que Gisèle Pelicot avait subi, et vis-à-vis de ses enfants, des familles des coaccusés? N'y avait-il pas là quelque chose d'indécent, de malsain, d'obscène? Ces doutes m'ont accompagnée à chaque page, chaque ligne, chaque mot. Le "je" s'est imposé car s'emparer d'une matière aussi violente et douloureuse exige un engagement personnel dans le récit, une abolition de la distance entre soi et son sujet.* »

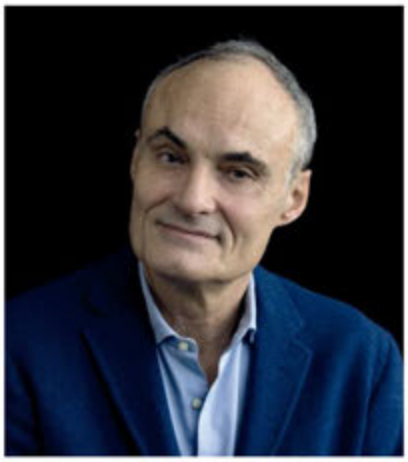
À de nombreuses reprises, dans la rédaction de ses chroniques pour *Paris Match* comme dans celle de ce livre, l'écrivaine doit lutter contre la tentation du silence. Elle l'explique dans « Le visage », un chapitre extrêmement marquant où elle revient sur le visionnage « *cauchemardesque* » des captations audiovisuelles des viols subis par Gisèle Pelicot. « *Une chose est claire: j'ai beau entreprendre de comprendre les criminels, être soumis à la vision de ces viols fait perdre, un temps, toute capacité de compréhension*, écrit-elle. *Voir le crime brise les défenses. On a envie de dire: "Un point c'est tout."* » Si *La Chair des autres* réussit à transcrire en mots le traumatisme collectif provoqué par l'affaire Pelicot, si l'équilibre entre dire et ne pas sombrer dans le voyeurisme est parfaitement tenu de sa première à sa dernière ligne, cela tient également au travail préalable d'une sphère intime, celle du couple, présente dans l'œuvre de Claire Berest, que l'on songe à *L'Épaisseur d'un cheveu* (2023) où un homme tue sa femme alors que tous deux forment, en apparence, un couple solide, ou à *Rien n'est noir* (2019), plongée au cœur du couple mythique (et dysfonctionnel) formé par Frida Kahlo et Diego Rivera. « *Le couple est l'espace de tous les possibles, du sublime comme de l'horreur*, résume Claire Berest. *L'affaire des viols de Mazan le démontre en confrontant un homme qui affirme avoir aimé son épouse à une femme à laquelle il a pourtant fait subir les pires atrocités. En explosant sa structure, ce fait divers a pris tout le monde de court: il est devenu ce fait de société qui nous regarde tous.* » ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT

LA CHAIR DES AUTRES
CLAIRE BEREST
224 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 30 AVRIL.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL



HANNAH ASSOULINE/ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

La nouvelle trahison des clercs

Le journaliste Philippe Val dénonce avec vigueur la dérive idéologique d'une certaine gauche véhiculant aujourd'hui un antisémitisme légitimé par la cause palestinienne.

Intitulé *La Gauche et l'Antisémitisme*, cet essai au vitriol marqué du sceau de la lucidité et du courage aurait pu s'intituler « La Nouvelle Trahison des clercs ». À l'image du pamphlet de Julien Benda (1927) qui vouait aux gémonies la compromission des intellectuels avec le fascisme et le communisme, Philippe Val vilipende *« les réactions écœurantes de la gauche métastasée par Mélenchon »* face à l'antisémitisme et à l'islamisme nourris par la guerre à Gaza.

Si la France insoumise est sa bête noire, c'est que ce parti néobolchevique, expert en *« manipulation des cerveaux gélatineux »*, est *« prêt à déclencher la "chienlit" avec un discours woke et antisémite faute de pouvoir accéder au pouvoir »*. L'ancien directeur de *Charlie Hebdo*, toujours sous protection policière, met également au pilori les rappeurs, *Le Monde*, les ONG, le « Sud global », jusqu'aux LGBTQ+ qui manifestent en faveur du Hamas, tels des *« bovins »* manifestant *« en faveur des bouchers en gros »*. À chaque fois, Val fait mouche.

Pourquoi les Palestiniens sont-ils les seuls musulmans dignes d'intérêt, si ce n'est parce qu'ils ont en face d'eux des Juifs, s'interroge-t-il ? Pourquoi les Soudanais, qui subissent la pire catastrophe humanitaire, et les Kurdes, héroïques combattants qui ont aidé l'Occident face à Daech, sont-ils passés à la trappe ? Pourquoi le conflit le plus meurtrier, celui des Grands Lacs africains, est-il tombé dans l'indifférence, au même titre que le sort des Afghanes, des Ouïghours et des Coptes ? Oui, y a quelque chose de « louche » dans cette façon de choisir ses victimes. De ce tableau désespérément noir émergent tout de même quelques « grandes figures » qui éclairent le monde : Blaise Pascal, Pierre Dac, Georges Kiejman, Robert Badinter, Sophia Aram, Boualem Sansal, Salman Rushdie. ■

Emmanuel Hecht

LA GAUCHE ET L'ANTISÉMITISME
PHILIPPE VAL
256 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI

Le festival de la Seine-Maritime
Littérature & musique
Du 17 au 24 mai 2025

FESTIVAL LITTÉRAIRE
TERRES DE PAROLES

QUELQUE CHOSE DE L'ENFANCE

Terres de Paroles est financé par :
76 SEINE-MARITIME LE DÉPARTEMENT
leHavre
DUCLAIR
TERRES DE CAUX

Illustration : Joan Mallard / La Slow

Le maillon fort

De femme de théâtre à conceptrice de questions pour jeux télévisés, Élodie Llorca a toujours trouvé une fertilité littéraire au cœur de son quotidien. Intime et foisonnant, *Rue Daguerre* marque un tournant dans l'œuvre de l'écrivaine. Rencontre.

Du comique verbal chez Feydeau à *Qui veut gagner des millions?*, Élodie Llorca a fait de ses multiples existences un théâtre unique en son genre. Originaire de Suresnes, l'écrivaine grandit entre une mère comédienne et un père juge des enfants, un savant mélange qui la pousse à écrire très tôt de petits polars. Questionner ce qui perturbe et imaginer les virages inattendus ne la quitteront plus. Le mythique *Club des cinq* passe entre ses mains, mais sa curiosité migre rapidement vers la bibliothèque des grands: « *À 12 ans, je découvre Samuel Beckett dans celle de mon père. Une réelle appétence pour les pièces de théâtre naît en moi.* » Quelques années plus tard, un premier roman est envoyé à des éditeurs, sans succès; alors, tout en laissant le genre de côté, Élodie Llorca s'adonne à l'écriture théâtrale. « *J'écrivais des comédies musicales que je jouais avec mes amis dans des cafés parisiens. Cette façon d'écrire a laissé des traces au fil de mes romans, dans lesquels on décèle facilement la portée théâtrale.* » Le divertissement et ses multiples facettes s'imprègnent alors de tout: après quelques années en tant que libraire, les jeux télévisés se sont imposés comme une continuité originale et cocasse. « *Une rédactrice en chef cherchait une remplaçante pour rédiger les questions de* 100 % question *sur France 5 et je suis restée dans l'équipe. Avec le temps, je me suis spécialisée dans les questions humoristiques de différentes productions telles que* Tout le monde veut prendre sa place, Qui veut gagner des millions? *ou* Chacun son tour. » Une impulsion créative qui pousse l'écrivaine à reprendre le chemin du romanesque à 36 ans avec la publication de son premier roman, *La Correction*.

« CROQUER L'ÂME HUMAINE »

Tandis qu'*Invasions domestiques* ou *Grand bassin* ont ensuite porté leur regard sur des figures masculines, *Rue Daguerre* – cinquième texte de l'autrice – explore avec profondeur plusieurs profils féminins. Le roman sonne subitement le tournant plus intime que prend sa bibliographie. Le personnage de Sarah est casteuse pour la télévision. Elle est mère d'un fils qu'elle n'a jamais souhaité avec Marin, son époux toxique et psychorigide. Pour fuir le quotidien et l'ascendant de cet homme, elle partage une relation secrète avec un autre, plus fantaisiste et passionné. Justine, quant à elle, est comédienne. À son plus grand désarroi, elle n'a jamais connu la maternité. Marin n'est autre que son regretté ex-petit ami et ses journées se résument à traquer l'intimité du couple, créant des ponts avec son propre passé. Tous fréquentent la rue Daguerre, saisie ici comme un arrêt sur image du quotidien. À travers cette quête d'observation qui creuse la moelle de tous les personnages, celle-ci s'impose comme une puissante thérapie: « *Je puise continuellement dans ce que je vois et je me nourris de toutes mes rencontres. J'ai vécu dans ce quartier du 14e arrondissement de Paris. Il y a énormément de moi dans ces deux femmes, et elles me permettent d'explorer les zones d'ombre de la maternité.* » Comme une superposition de plusieurs daguerréotypes, un récit choral et dramatique s'impose, prêt à « *croquer l'âme humaine* » et à dépasser la propre expérience de l'autrice pour modeler un quotidien universel. S'il est « *difficile de se connaître soi-même,* conclut Élodie Llorca, *créer ce petit théâtre de la vie simple peut avoir une force exceptionnelle* ». ■

Marie Jouvin

RUE DAGUERRE
ÉLODIE LLORCA
224 P., RIVAGES, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

IGOR KOVIC/RIVAGES

Trop beauf pour être frais

Rose Lamy s'attaque à un nouveau stéréotype, celui du prolo intellectuellement limité révélateur d'un certain mépris de classe.

MARIE ROUGE/SEUIL

Un livre après l'autre, Rose Lamy démonte les stéréotypes dont les manifestations subtiles ont des conséquences déterminantes sur la manière dont nous nous autorisons à (nous) penser. Après le sexisme véhiculé par les médias et les *« bons pères de famille »* dont la violence s'exerce derrière les portes closes, elle s'intéresse à la figure du « beauf », contraction du « beau-frère », *« anti-intellectuel partisan de l'ordre »*, dégoûtant, bête et méchant.

Ses traits, croqués par Cabu au début des années 1970, ont fixé définitivement cette image repoussoir qui, le rappelle l'autrice, ne correspond à aucune réalité mais multiplie croyances et clichés. Évidemment, l'étiquette du beauf sert à dénigrer l'autre, personne ne s'en revendique. Pourtant, comme l'a dit le dessinateur, *« on est tous le beauf de quelqu'un »*. Surtout lorsque l'on n'a pas grandi du côté de ceux qui ont l'argent, le savoir, les positions de pouvoir. Originaire d'un petit village de Haute-Savoie, Rose Lamy a dès le lycée éprouvé ce *« racisme de l'intelligence »*, expression qu'elle reprend à Pierre Bourdieu. C'est en sociologue qu'elle analyse ces situations de honte et de sueurs froides, cette peur d'être démasquée pour son appréciation d'une chanson, d'une émission, etc., cette impression d'être rejetée du côté des beaufs, donc des ridicules et des perdants. La volonté de se distinguer par un (dé)goût marqué, l'autrice la dénonce aussi chez une bourgeoisie supposée de gauche qui moque et méprise – des prénoms, des territoires, des comportements –, qui gentrifie aussi une culture populaire récupérée avec un sentiment de supériorité qu'elle détruit ainsi par une perspective bourgeoise du réel, un *« bourgeois gaze »*. C'est là tout le mérite de la pensée de Rose Lamy dans *Ascendant beauf* qui, forte de ses clés d'analyse, n'oublie jamais de *« tenter de briser le cercle infernal de la domination duquel nous ressortirons tous.tes perdant.es »*. ■

Eugénie Bourlet

ASCENDANT BEAUF
ROSE LAMY
176 P., SEUIL, 18,50 €

Noirs désirs

À côté de la romance qui existe dans les librairies se trouve sur le Net un sous-genre érotico-fantastique, avec force dinosaures ou loups-garous en métaphore du mâle alpha…

Le fameux darkweb n'est pas toujours là où on l'imagine. On peut ainsi fouiller dans les désirs les plus ténébreux sur des sites tout ce qu'il y a de plus « officiels ». Au-delà des polémiques (légitimes) sur la librairie et les questions de concurrence, quelques clics sur le géant Amazon à la rubrique « livres » nous permettent de découvrir des produits très étonnants. Et ce, rien qu'en cliquant dans l'onglet Kindle, rayon romance, où trônent de nombreuses pépites autoéditées ou indépendantes, conçues pour laisser divaguer les fantasmes les plus improbables (ou faire ricaner – après tout, c'est un amateur de nanars qui signe ces lignes, à chacun ses plaisirs coupables !). Ainsi, au milieu d'ouvrages a priori classiques du genre, entre décalques de *Cinquante nuances de Grey* (avec monsieur en costume cravate ou torse nu en couverture – gare aux contrefaçons d'une certaine Elle James !) et comédies romantiques à titres potaches – *Mon faux mariage presque parfait*, *Le prince charmant existe ! (il est italien et tueur à gages)*… –, on trouve des objets plus inattendus (certains se souviennent de la vague du « dino porn » ou de *Soumise aux cyborgs* de Grace Goodwin). Il en va ainsi d'*Accouplée* de Loki Renard, dont l'éditeur Stormy Night Publications prévient qu'il *« comprend des fessées et des scènes de sexe brutales »* avec… un loup-garou alpha. Car, oui, l'« alpha » est à la mode, comme le montre *Domestique pour les Alphas* – une *« romance de harem inversée Omegaverse »* signée Layla Sparks. Mais on doit avouer une tendresse particulière pour *Sa nounou humaine*, premier volet de la série « Les monstres adorent les filles pulpeuses » de Michele Mills (qui compte aussi *Sa mère porteuse humaine* et *Son assistante humaine*). Avant de se plonger dans un tel volume, on retiendra l'un des commentaires client – celui de Persephoneia, qui nous prévient : *« Histoire sympathique qui se lit facilement. Il manque cependant une partie vers la page 126 »*… ■

Baptiste Liger

« Nous voulons apporter la contradiction au sein de la gauche »

Lauréate du trophée spécial de la petite maison d'édition 2025 décerné par la revue professionnelle *Livres Hebdo* en partenariat avec *Lire Magazine* lors des Trophées de l'édition, La Fabrique reçoit, une fois n'est pas coutume, des honneurs officiels. Entretien avec ses deux cogérants, Stella Magliani-Belkacem et Jean Morisot, sur leur politique éditoriale *« animée par une pensée critique »*.

Cérémonie des Trophées de l'édition, le 7 avril 2025.

Quelle est l'organisation de la maison La Fabrique Éditions, fondée par Éric Hazan[1], qui nous a quittés en 2024 ?

Stella Magliani-Belkacem. Nous sommes une petite équipe de trois personnes dans une pièce de 40 mètres carrés. Éric Hazan avait d'abord dirigé pendant quinze ans les éditions Fernand Hazan, fondées par son père. Après les avoir revendues à Hachette, il crée La Fabrique Éditions en 1998 aux côtés de Stéphanie Grégoire, avec l'objectif de publier des livres politiques. Le nom renvoie à la fabrique d'épingles décrite par Marx dans *Le Capital* et aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine. Il ne désigne ni un atelier artisanal ni une usine industrielle, mais une structure entre les deux qui n'est pas non plus de la microédition. Éric nous a appris ce métier. Il a pris le temps de transmettre son savoir-faire et de préparer sa succession.

Quelle est votre ligne éditoriale ?

Jean Morisot. Publier dix à douze livres de fond par an, avec *« le souci collectif de subvertir l'ordre établi »*, c'est-à-dire tout ce qui fait qu'on vit mal et qu'on est exploité par l'ordre capitaliste et l'État autoritaire. Parmi nos logiques thématiques, nous voulons apporter la contradiction au sein de la gauche sur des sujets qui la divisent comme l'antiracisme et le féminisme. Nous ne nous considérons pas comme un éditeur militant, on est à la gauche de la gauche dans toute sa diversité. Notre ligne consiste à prendre le problème à la racine, animés par la démarche d'une pensée critique. L'essai d'Hubert Guillaud, *Les Algorithmes contre la société (lire aussi page 98)*, actuellement en librairies, décrit la logique austéritaire subie par les pauvres, portée par l'intelligence artificielle dans les services de la Caisse d'allocations familiales.

Stella Magliani-Belkacem et Jean Morisot.

Quels auteurs ont construit l'image de la maison ?

S.M.-B. Le premier titre est d'Edward Said, *Israël-Palestine. L'égalité ou rien* en 1999, une réunion d'essais en forme de réquisitoire contre l'arrogance et le cynisme des dirigeants israéliens. Citons notamment *Pour en finir avec la prison* en 2001 du philosophe Alain Brossat, *Classer-dominer* (2008) de la sociologue féministe Christine Delphy. *L'Insurrection qui vient* signé le Comité invisible est sorti en 2007. L'affaire politico-judiciaire dite de Tarnac a projeté la lumière sur la maison à partir de 2008. Le livre a eu un grand écho dans la jeunesse, 90000 exemplaires ont été vendus. Au seuil de 2010, la maison est aussi bien identifiée par les livres d'Alain Badiou, Daniel Bensaïd, Jacques Rancière, auxquels se sont ajoutés depuis ceux de Grégoire Chamayou, Frédéric Lordon ou encore Françoise Vergès.

Votre charte graphique est l'une de vos marques de… fabrique.

J.M. Elle remonte aux débuts de la maison. Jérôme Saint-Loubert Bié, qu'Éric avait rencontré chez Hazan, a conçu l'identité graphique intérieure et extérieure des livres. Même si elle a légèrement évolué, elle n'a pas vieilli. On la reconnaît instantanément par la police de caractères Rockwell du titre et les couvertures aux couleurs assez vives ; le cartouche vient un peu plus tard, mais déjà il y a l'idée d'un à-plat de couleur. Comme nous ne suivons pas une logique de collections déclinées avec un graphisme propre, cette charte unique se répète autant sur les grands que sur les petits formats. On s'autorise des variations, en ajoutant des images, comme sur la couverture du livre de Mehdi Maïzi, *Le rap a gagné. À quel prix?* qui vient de paraître. ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

1. À lire : Éric Hazan, *Pour aboutir à un livre. La Fabrique d'une maison d'édition*, La Fabrique Éditions, 2016.

OLIVIER DION/LIVRE HEBDO - EC LIVRE HEBDO

La foi dans la culture

Non loin de Notre-Dame de Paris se trouve La Procure, une librairie à l'identité particulière qui satisfait aussi bien les clients profanes que religieux. Visite guidée.

« *Nous sommes tout près de la place Saint-Sulpice, mais pas du côté où ça vit, nous sommes de l'autre* », sourit Thomas Jobbé-Duval, en ce jour printanier. À l'intérieur, ça vit, pourtant : employés, étudiants, touristes, une religieuse en habit. Nous sommes à La Procure, librairie généraliste et religieuse. Plus précisément, dans le navire amiral et le siège du groupe éponyme : cinq enseignes à Paris, un site à Ivry-sur-Seine pour la vente par correspondance, et vingt-cinq franchises en France, en Suisse, en Belgique et au Liban. Si le magasin originel fut créé en 1898 à Arras, par l'abbé Henri Delépine, il a déménagé ici en 1919. Il n'en a plus bougé, si ce n'est pour s'agrandir : 1 000 mètres carrés, dont 800 mètres carrés de surface de vente. Le nom a conservé l'origine latine : « Procurare *veut dire "prendre soin". Et on aime cette analogie* », glisse Thomas Jobbé-Duval, directeur général du groupe depuis 2021.

Bien rodée aux questions de profanes, Mathilde Mahieux, responsable du secteur religieux et des sciences humaines, décrit le concept : « *À la base, le religieux désignait des œuvres catholiques. Mais la librairie s'est progressivement beaucoup ouverte. Il y a ici le judaïsme et l'islam – qui ont une part assez importante –, mais aussi les autres traditions comme le bouddhisme, l'hindouisme.* »

On entre soit par le coffee-shop, ouvert en mai 2024, en lien avec le magasin, soit par ce dernier. C'est alors une grande salle, avec une immense verrière. À gauche, l'espace librairie générale. À droite, l'espace arts religieux. Et vers le cœur de la salle, le domaine consacré aux religions, qui déborde jusque dans quelques alvéoles « Apparitions », « Étapes de la vie », et même un emplacement « Diable ». L'idée, insiste le directeur, est d'incarner « *ce dialogue entre foi et culture qui ne s'excluent pas l'un à l'autre* ». « *On a des clients qui ne mettront jamais les pieds dans le secteur religieux, mais qui sont des habitués. D'autres qui viennent parce que nous sommes une librairie généraliste à esprit chrétien* », poursuit Mathilde Mahieux. Cette identité motive justement des auteurs tels Sylvain Tesson, Gaspard Proust ou Joann Sfar, qui tiennent mordicus à « *venir ici pour leurs premières signatures* ».

Qu'elle soit transcendée par les valeurs citoyennes de la République ou par la mystérieuse hypothèse du sacré, la clientèle « *a une moyenne d'âge de 60 ans, qui se déclare majoritairement chrétienne, catholique, pratiquante* », renseigne Thomas Jobbé-Duval. Sa responsable complète : « *On peut avoir la dame avec son Caddie, qui vient acheter trois livrets de prière, aussi bien qu'un cadre, un assistant sénatorial, les comédiens ou les hommes politiques du quartier.* » Qui viennent fouiner parmi les « *60 000 à 70 000 références* », grâce aux 40 employés de La Procure Saint-Sulpice, parmi lesquels 23 libraires. ■ **Hubert Artus**

→ 3 rue de Mézières, 75006 Paris.
Ouverture du lundi au samedi de 10 heures à 19 h 30.
www.laprocure.com

HUBERT ARTUS

« On a tous besoin de fiction dans la vie »

Mélanie Thierry, l'une des meilleures actrices françaises, est l'héroïne de *La Chambre de Mariana* d'Emmanuel Finkiel, d'après le roman d'Aharon Appelfeld. L'histoire d'une prostituée qui cache un enfant juif pendant la guerre.

Vous avez tourné de nombreux films adaptés de romans écrits par Pierre Lemaitre, Marguerite Duras, Madame de La Fayette, Nicolas Mathieu… et cette fois Aharon Appelfeld avec *La Chambre de Mariana*. Cela change-t-il quelque chose pour préparer un rôle ?

Mélanie Thierry. C'est toujours bien de se nourrir et de partir d'une base. Je connaissais un peu Appelfeld. J'avais déjà lu certains de ses livres, notamment *Histoire d'une vie* et *Des jours d'une stupéfiante clarté*. Pas *La Chambre de Mariana*, mais le lien entre Aharon Appelfeld et Emmanuel Finkiel, le réalisateur, était évident. Il y a une grande pudeur chez Appelfeld, que je retrouve chez Emmanuel dans son économie de mots. Il y a aussi cette façon qu'a Appelfeld, au milieu de la terreur et de la violence, de s'arrêter sur un détail qui va sauver un personnage, comme la bonté dans un regard. Je retrouve ce même élan chez Emmanuel : il célèbre la beauté d'une façon magnifique à l'image.

Vous avez lu le scénario, évidemment. Et le roman également ?

M.T. Oui, j'ai lu les deux. Lire le livre sur lequel le metteur en scène s'est appuyé permet de comprendre d'où lui est venu son

CINÉFRANCE STUDIOS/CURIOSA FILMS/METRO COMMUNICATIONS/UNITED KING FILMS/PROTON CINEMA/TARANTULA/ARTE FRANCE CINEMA

désir de faire un film. Mon regard de comédienne sur un livre me permet aussi d'étoffer et de m'emparer du rôle. Mais lire le roman n'est évidemment pas une obligation. Ce n'est pas pour ça qu'on arrivera à mieux incarner un personnage. C'est une démarche personnelle : avoir la curiosité de comprendre le style de l'écrivain, ce qu'on va en faire, ce qu'on y retrouve, ce qu'on n'y retrouve pas, comment s'en échapper…

Le regard du metteur en scène sur le texte vous intéresse autant que lire le livre ?

M.T. Ce sont des allers-retours. Mariana est présente dans *Histoire d'une vie* et *La Chambre de Mariana*. Elle n'a pas le même prénom, mais c'est la même personne, celle qui a sauvé Appelfeld. Il la décrit parfois comme une ogresse terrifiante, aussi comme une femme solaire et maternelle. Comme le dit Emmanuel, elle peut ressembler à un bouquet de fleurs ou à un coup de tonnerre.

C'est aussi sous la direction d'Emmanuel Finkiel que vous avez joué Marguerite Duras dans *La Douleur*…

M.T. Oui, mais j'étais protégée parce que c'était Duras avant Duras…

Oui, mais pour le spectateur, c'était quand même Duras…

M.T. Je ne me demande pas ce que va penser le spectateur. J'essaie déjà de trouver ce qui se passe à l'intérieur du personnage. Comment trouver à la fois l'héroïne que Duras décrit dans *La Douleur* et l'écrivain qu'elle est, alors qu'elle ne se sent pas encore légitime. Elle n'a pas trouvé son style à ce moment-là. Elle cherche. Il fallait aussi découvrir une façon de la faire exister dans son langage sans que ce soit du mimétisme. J'en serais d'ailleurs incapable. Je ne sais pas faire ça.

Vous avez également tourné dans *Connemara* d'après Nicolas Mathieu *[le film d'Alex Lutz est en sélection officielle au Festival de Cannes]*. Aviez-vous lu le roman ?

M.T. Oui, je l'ai trouvé très beau, très juste. Mais il a fallu faire des choix. Le livre est important et il y a beaucoup de choses à raconter. C'est là qu'intervient le point de vue du metteur en scène, qui va déblayer le terrain et mettre certaines choses de côté. Et moi, parfois, je récupère ces miettes-là pour faire vivre intérieurement mon personnage. C'est un truc un peu secret qu'il est difficile à expliquer.

Généralement, quel rapport avez-vous avec la lecture et les livres ?

M.T. Je n'ai pas beaucoup lu. J'essaye de me rattraper un peu aujourd'hui. Mais j'ai la chance d'être curieuse et j'aime me plonger dans les histoires. Je me rends bien compte qu'on a tous besoin de fiction dans la vie. De se réfugier dans une salle de cinéma ou dans un livre. J'aime le style, l'écriture, la langue, tout ce qui rend un roman différent d'un autre. Et pourtant, je suis vraiment une piètre lectrice. J'aimerais lire davantage. Deux livres par mois environ, mais beaucoup plus de scénarios quand même…

Qu'avez-vous lu dernièrement ?

M.T. D'abord *Montedidio* d'Erri De Luca. Parce que je tourne avec lui à la fin du mois.

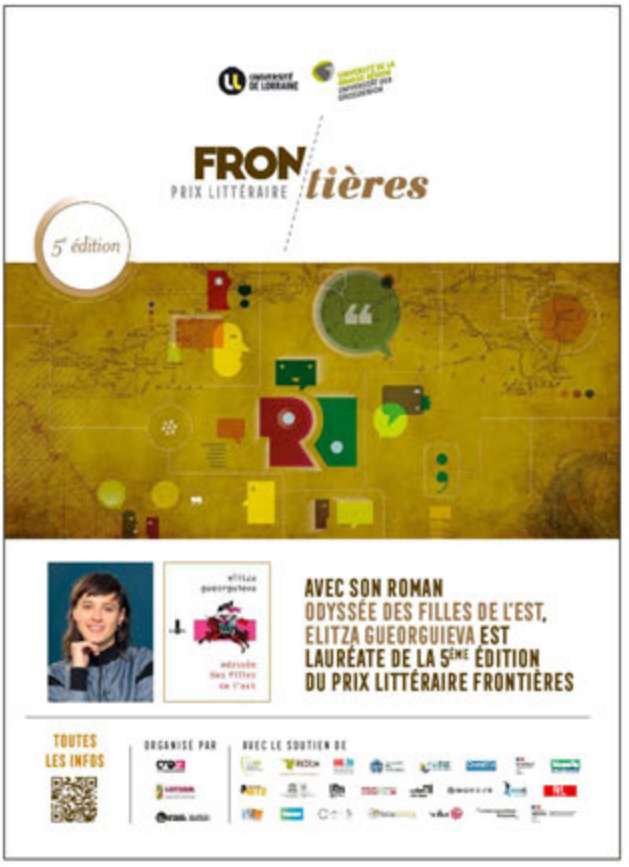
Vous allez jouer avec Erri De Luca ?

M.T. Oui, il joue un écrivain puisque *Montedidio* est inspiré de sa vie. C'est un homme très charismatique. Il a une gueule absolument incroyable. Et un regard très perçant. On a une semaine de tournage ensemble. Avec de belles scènes. Il faut maintenant que je bosse mon italien. Ça devrait aller : je suis un peu moins anxieuse qu'au moment d'apprendre l'ukrainien pour *La Chambre de Mariana*.

Et l'autre livre ?

M.T. *La Colonie pénitentiaire* de Kafka. Ce sont deux univers totalement différents. Celui d'Erri De Luca est très doux, parfois un peu trop à mon goût. L'autre est sec, rempli d'images très fortes qui viennent de loin. C'est incroyable. Je n'avais pas forcément prévu de le lire mais en voyage en train, j'ai observé mon fils de 17 ans qui était plongé dans cette nouvelle. Quand il l'a finie, il a relevé la tête et a dit : *« Mais papa, t'arrêtes de me faire lire des choses pareilles ! »* Mon mari lit beaucoup. J'ai voulu savoir ce qu'était ce livre. Je le lui ai piqué. On fonctionne ainsi chez nous. On se repasse les livres les uns les autres. ■ **Propos recueillis par Éric Libiot**

→ **La Chambre de Mariana** d'Emmanuel Finkiel avec Mélanie Thierry, Artem Kyryk, Julia Goldberg… En salles.



DVD

LA CHAMBRE D'À CÔTÉ
PEDRO ALMODÓVAR
PATHÉ

→ S'il ne s'agit pas du plus grand film du maestro espagnol, cette adaptation de *Quel est donc ton tourment ?* de Sigrid Nunez n'en est pas moins un film poignant et maîtrisé. Un drame sur l'aide à mourir, qui évite la virtuosité gratuite, porté par un magnifique duo de comédiennes, Tilda Swinton et Julianne Moore. B.L.

MOI, CHRISTIANE F., 13 ANS, DROGUÉE, PROSTITUÉE…
ULI EDEL
METROPOLITAN

→ Phénomène d'édition dès la fin des années 1970, cet ouvrage choc avait fait découvrir au monde entier le quotidien d'adolescents paumés de Berlin Ouest. Sortie en 1981, son adaptation signée Uli Edel – restaurée aujourd'hui en 4K – marqua toute une génération, notamment grâce à sa bande-son, en premier lieu les chansons de David Bowie. À redécouvrir. B.L.

LIVRE

ALICE GUY
VÉRONIQUE LE BRIS
HORS COLLECTION

→ Après avoir fondé un prix portant son nom, Véronique Le Bris continue sa réhabilitation d'Alice Guy avec une biographie salutaire. On y découvre le parcours de cette pionnière du septième art, réalisatrice et productrice – qui fut même à la tête d'un studio outre-Atlantique ! Un destin incroyable, qui plus est « *dans un univers masculin* »… B.L.

LE FESTIVAL DE CANNES
SANTIAGO H. AMIGORENA
P.O.L

→ La célèbre manifestation de la Croisette – qui s'ouvrira pour son cru 2025 le 13 mai – a droit à un magnifique hommage signé Santiago H. Amigorena. Sous-titrée « *Le temps perdu* », cette digression proustienne permet à l'auteur de laisser ses souvenirs revenir à la surface. Pour l'anecdote, rappelons que ce dernier fut un temps le compagnon de Juliette Binoche qui n'est autre que… la présidente du jury de cette édition ! B.L.

D'un camp à l'autre

Marco. L'Énigme d'une vie revient sur le parcours bien réel d'un imposteur médiatique espagnol. Une histoire qui avait déjà inspiré Javier Cercas.

On avait entendu parler de l'histoire sidérante d'Enric Marco grâce au formidable ouvrage de Javier Cercas, *L'Imposteur*. Le titre du livre en disait presque trop : figure emblématique du syndicalisme catalan, symbole du combat contre le fascisme, il n'a eu de cesse de raconter, au début des années 2000, son expérience des camps, représentant la parole de tant de victimes espagnoles de l'Holocauste. Un héros national ? Problème : un jeune historien va découvrir qu'Enric Marco n'est peut-être pas tout à fait celui qu'il prétend… Comme un miroir à la réalité, c'est par un long-métrage de fiction qu'Aitor Arregi et Jon Garaño ont décidé de raconter le parcours de cet individu à identités troubles et multiples. Toute la dynamique de *Marco. L'Énigme d'une vie* fonctionne ainsi sur la capacité de son (anti-) héros à recevoir des coups, à se retrouver face à ses incohérences et, malgré tout, à résister coûte que coûte. Le film doit aussi beaucoup à l'interprétation d'Eduard Fernandez (salué par un Goya pour ce rôle), restituant admirablement la complexité de l'homme. De quoi pardonner un récit un peu répétitif, quelques joliesses et une bande-son trop intrusive. ■

Baptiste Liger

En salles le 14 mai.

Éloge d'Ingeborg Bachmann

Après avoir évoqué (entre autres) les destins de Rosa Luxembourg et d'Hannah Arendt, la réalisatrice allemande Margarethe von Trotta a choisi de se pencher sur la vie d'une autre femme d'influence : l'écrivaine Ingeborg Bachmann. La cinéaste a décidé de se concentrer sur la relation entre la femme de lettres autrichienne et l'auteur suisse Max Frisch – tous deux se sont rencontrés en 1958, et ont vécu durant quelques années une passion (tant amoureuse que littéraire) très compliquée. Avant une libération dans le désert ? Si on ne peut que remercier Margarethe von Trotta de remettre à l'honneur cette admirable poétesse et si Vicky Krieps s'en tire très bien dans le rôle-titre, on regrettera le côté trop plan-plan (malgré quelques fulgurances occasionnelles) d'*Ingeborg Bachmann*, à l'opposé de l'inventivité de l'héroïne. ■ B.L.

En salles le 7 mai.

ET AUSSI

Non traduit en France, le récit autobiographique de Luigi Celeste *Non sarà sempre così*, autour de la violence familiale – celle d'un père tyrannique –, a inspiré un film à Francesco Costabile. Un long-métrage très remarqué lors de la dernière Mostra (en salles). Loin de son rôle d'Oppenheimer qui lui a valu un Oscar, Cillian Murphy campe un vendeur de charbon, dans l'Irlande des années 1980, dans *Tu ne mentiras point*, tiré d'un roman de Claire Keegan, *Ce genre de petites choses* (30/4). Un homme qui ne voit plus son reflet dans le miroir ? C'est le point de départ de *L'Effacement* du réalisateur algérien Karim Moussaoui, d'après un roman de Samir Toumi (7/5). ■ B.L.

EPICENTRE FILMS

Cauchemar en cuisine

Le réalisateur de la dernière version des *Trois Mousquetaires* s'attaque au destin singulier du célèbre chef pâtissier Marie-Antoine Carême.

Présenté en ouverture du festival Séries Mania à Lille, *Carême*, adapté du livre de l'historien et dramaturge Ian Kelly, *Cooking for Kings. The Life of Antonin Carême, The First Celebrity Chef*, a quelque peu divisé le public. On y suit les aventures de Marie-Antoine Carême, jeune chef cuisiner prometteur contraint de jouer les espions pour le compte de l'ambigu et ambitieux Talleyrand, bien décidé à s'attirer les faveurs de Napoléon. Plutôt ludique dans son approche de la gastronomie comme « arme diplomatique », *Carême*, s'il n'est exempt de défauts – et quels défauts ! –, fait preuve d'une ambition assez inhabituelle pour une série française. Une qualité à mettre surtout au crédit de sa fastueuse direction artistique qui, des décors aux costumes, flatte les yeux plus encore que les plats de Carême n'émoustillent les papilles. Aux antipodes d'un *Secrets d'Histoire*, *Carême* fait montre d'une modernité pour le moins inattendue. Une noble intention qui se fait hélas au prix d'un certain nombre d'anachronismes.

Visiblement très intéressé par la sensualité induite par son personnage principal et les plats qu'il propose, le réalisateur Martin Bourboulon confère à sa série une tension érotique constante, prétexte à des scènes d'amour parfois incongrues, souvent gênantes, et multiplie symboles phalliques et sous-entendus grivois. Plus coquin bouffi que Dodin Bouffant, le personnage-titre use abondamment de ses charmes pour attirer dans son lit toutes les femmes qu'il croise, quitte à nous faire perdre le fil d'une intrigue parfois digne d'une télénovela. D'où l'impression – du moins sur les trois premiers épisodes réalisés par Bourboulon – d'assister davantage à un porno chic qu'au grand récit d'espionnage historique que *Carême* ambitionne d'être. À trop se reposer sur son personnage principal, la série, en dépit de ses qualités esthétiques indéniables, finit par nous laisser sur notre faim… Un comble ! ■

Ilan Ferry

Sur Apple TV +.

Quelle ménagerie !

Tennessee Williams joué dans toute sa majesté avec la pièce qui le fit connaître, montée par Philippe Person au Lucernaire.

Adulé en France puis délaissé à la fin des années 2000, Tennessee Williams est de nouveau joué régulièrement dans les théâtres, où il fait salle comble. Voici donc, à l'affiche du Lucernaire, *La Ménagerie de verre*, qui lui donna la notoriété. Elle nous transporte à Saint-Louis, dans le sud de l'Amérique des années 1930, chez les Wingfield. Amanda, une femme larguée par son mari, exaltée et fauchée, élève seule ses deux enfants : Tom, ouvrier pour nourrir la maisonnée, mais qui ne rêve que de poésie et de cinéma (un double de l'auteur), et Laura, une jeune fille maladivement timide, qui ne vit que pour sa collection de petits animaux taillés dans des verres aussi fragiles qu'elle (un double de Rose, la sœur de l'auteur). Un jour, Tom invite son collègue Jim à dîner. Mais la soirée s'achèvera sur le fracassement des rêves de chacun des Wingfield. C'est au Paradis, la salle la plus petite et la plus haut perchée du théâtre, que Philippe Person a choisi de mettre en scène la pièce. Idée magnifique, car l'exiguïté du lieu permet de faire exister les personnages au « *plus près de leur chair* », dans une bouleversante intimité. Sous le clair-obscur des lumières de Tom Bouchardon, les comédiens, tous excellents, aimantent le regard, chavirent les cœurs. Ce drame déchirant se joue dans une belle traduction actualisée d'Isabelle Famchon.

On prendra aussi quelques lignes pour *Orgueil et Préjugés… ou presque*, qui joue les prolongations. Bonne décision : adapté du roman de Jane Austen et porté par cinq comédiennes déchaînées qui interprètent tous les rôles avec une époustouflante maestria, ce spectacle musical est l'un des plus drôles et décapants de cette saison. ■

Dominique Poncet

→ **La Ménagerie de verre** de Tennessee Williams, mise en scène de Philippe Person. Théâtre du Lucernaire jusqu'au 1er juin.

→ **Orgueil et Préjugés… ou presque,** librement adapté du roman de Jane Austen, mise en scène de Johanna Boyé. Théâtre Saint-Georges, jusqu'au 27 juin.

APPLE TV - THÉÂTRE DU LUCERNAIRE

Quand vient l'hiver

Après les chevaliers, la série *Dark Knights of Steel* revisite la mythologie viking avec *Allwinter*. Un régal pour les fans.

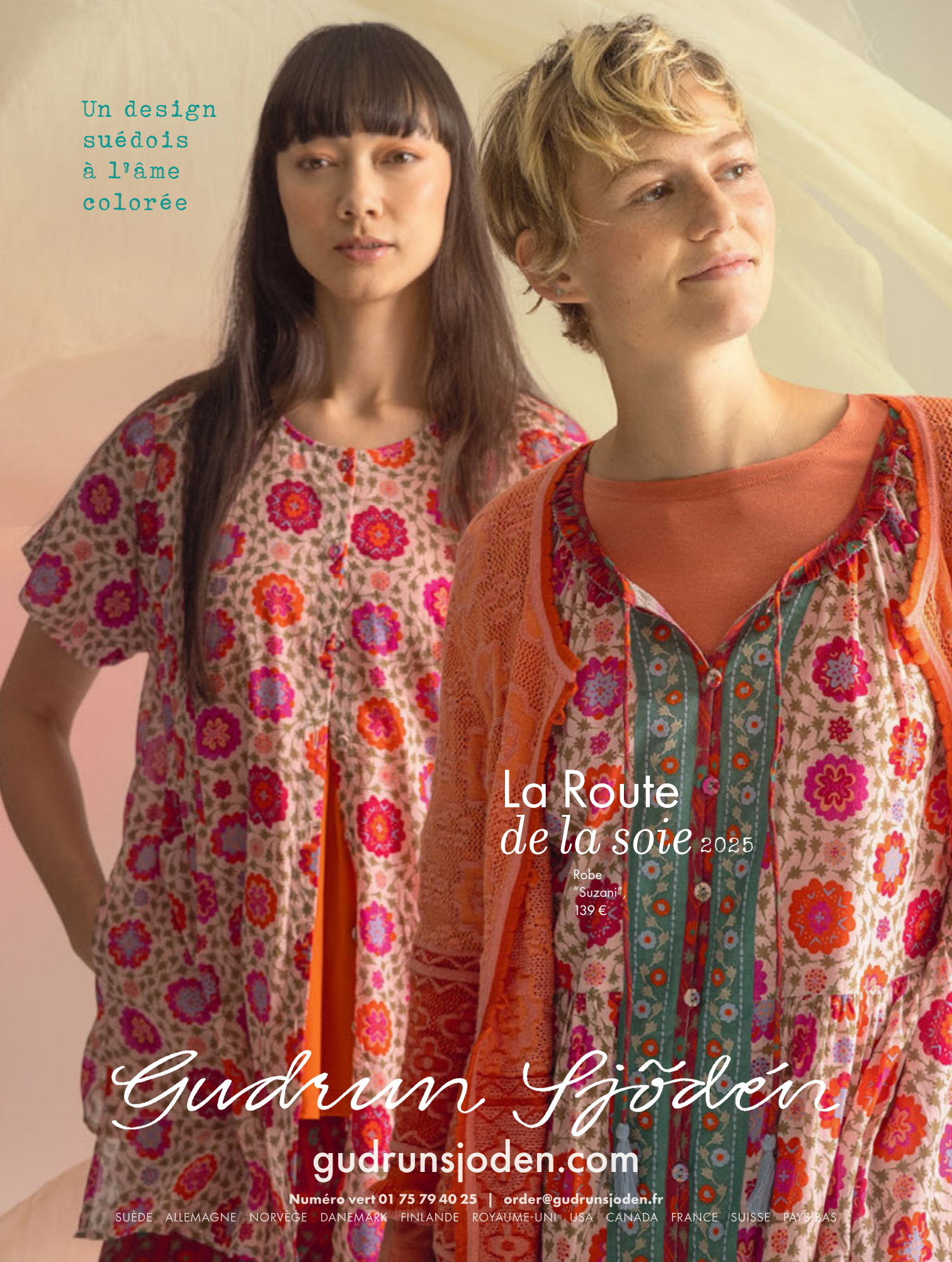
En 2021, la série de comics *Dark Knights of Steel*, créée par Tom Taylor et Yasmine Putri, rebattait totalement les cartes de la mythologie DC en plongeant ses personnages dans un monde médiéval entre science-fiction et dark fantasy. Un univers fascinant que l'on rêvait de voir s'étendre au-delà du diptyque sorti l'année dernière chez Urban Comics. C'est désormais chose faite avec *Dark Knights of Steel: Allwinter*. Composée de deux histoires indépendantes, cette nouvelle itération nous entraîne cette fois dans le Nord et troque les chevaliers contre les Vikings, pour un résultat tout aussi grisant. La première histoire suit les pas de Slade (aka Deathstroke dans l'univers DC), mercenaire sans pitié obligé malgré lui d'escorter un jeune garçon destiné à sauver le monde de l'hiver éternel dans lequel il sombre depuis plus de vingt ans. Son chemin va croiser celui de personnages aussi emblématiques que Killer Frost, Solomon Grundy ou encore Mr Freeze, tous cuisinés à la sauce fantasy, mais parfaitement reconnaissables. Avec sa horde de morts-vivants « glacés », son hiver éternel et plombant et son tyran usurpateur de trône, impossible de ne pas penser à *Game of Thrones*, référence parfaitement assumée de cette première histoire, de loin la plus intéressante. Plus convenue, la seconde histoire mélange assez adroitement les origines d'Aquaman et de Superman en transformant Jonathan et Martha Kent en guerriers quittant le champ de bataille pour élever et protéger un bébé destiné à devenir le futur souverain d'un monde sous-marin. Deux récits aussi différents que complémentaires, qui ont toutefois en commun un immense respect pour les personnages dont les mythologies sont revisités avec intelligence sans jamais les trahir. ■

Ilan Ferry

DARK KNIGHTS OF STEEL : ALLWINTER (ID.)
JAY KRISTOFF, TOM TAYLOR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR JULIEN DI GIACOMO, 224 P., URBAN COMICS, 22 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL

URBAN COMICS - BOLL


Un design
suédois
à l'âme
colorée
La Route
de la soie 2025
Robe
"Suzani",
139 €
Gudrun Sjödén
gudrunsjoden.com
Numéro vert 01 75 79 40 25 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS

LE COMPTE INSTAGRAM
@unlivreaupif
→ Sur son compte, la comédienne et passionnée de lecture Anne-Victoire Olivier partage avec enthousiasme et humour ses recommandations de lecture en vidéo.

L'APPLICATION
AMAlibri
→ Imaginée pour *« les gens qui aiment les gens qui aiment les livres »*, AMAlibri est la nouvelle application pour découvrir les coups de cœur issus des recommandations de sa communauté. Un réseau social du livre pour amoureux de littérature.

LE PODCAST
Bookmakers, avec Daniel Pennac
→ On ne peut que vous conseiller le dernier épisode du podcast littéraire d'Arte, Bookmakers, où Richard Gaitet s'entretient avec Daniel Pennac, le romancier préféré des petits et grands. Passionnant et touchant.

La chasse aux classiques

Émoustillées par les récents succès d'adaptation, les plateformes et notamment Netflix ont décidé de parier sur les classiques de la littérature mondiale.

Alors qu'en France Dimitri Rassam, producteur couronné de succès du film d'animation *Le Petit Prince*, du diptyque *Les Trois Mousquetaires* et *du Comte de Monte-Cristo*, vient tout juste de créer une nouvelle structure pour continuer à raconter les *« trésors d'histoire du patrimoine européen »* et de se lancer dans le projet d'une vie, sept films pour adapter la saga culte de Maurice Druon, *Les Rois maudits*, il souffle un vent nouveau sur les classiques, convoités par les studios et les plateformes du monde entier. Depuis quelques mois, c'est Netflix qui s'est lancée dans une course effrénée, dégainant à tout-va des adaptations des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Avec une certaine réussite et de la suite dans les idées. Accessible sur la plateforme depuis le 11 décembre, la série *Cent ans de solitude*, d'après le roman du Colombien Gabriel García Márquez, a réussi à mettre en image la magie de l'univers du Prix Nobel de littérature 1982 et a récolté les éloges de la critique. Diffusée au début du mois, la série *Le Guépard*, adaptée du roman de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, parvient quant à elle, en s'appuyant sur le film de Luchino Visconti, à insuffler modernité et féminisme dans une œuvre publiée originellement en 1958. Deux succès qui ont conforté la plateforme dans son élan puisque, dans quelques mois, c'est le roman de John Steinbeck, *À l'est d'Éden*, qui aura le droit à sa série sous la houlette de Zoe Kazan, petite-fille du cinéaste de légende qui avait réalisé le film culte avec James Dean. Et on annonce déjà l'année prochaine une nouvelle adaptation d'*Orgueil et Préjugés* de Jane Austen. Une ruée vers l'or littéraire, menée par les mastodontes du streaming ? Quand on vous dit que ce monde marche à l'envers. ■

Léonard Desbrières

LUCIA IUORIO/NETFLIX

• À ÉCOUTER

PROUST, ROMAN FAMILIAL
DE LAURE MURAT
LU PAR L'AUTRICE (LIZZIE)

■ Prix Médicis essai en 2023, *Proust, roman familial*, dans sa version livre audio, souligne le caractère très personnel de cette œuvre. La lecture de Laure Murat et sa quête émancipatrice ne font qu'amplifier l'effet de mise en abyme salutaire avec *À la recherche du temps perdu*, contredisant la cinglante formule d'Anatole France : *« La vie est trop courte, Proust est trop long. »*

CHRONIQUES LITTORALES
DE JOSÉ-MANUEL LAMARQUE
(FRANCE INTER)

■ Alors que 2025 a été décrétée « Année de la mer » et sera marquée par la tenue de la Conférence des Nations unies sur l'océan à Nice, les chroniques littorales s'avèrent plus que bénefiques. En mettant par exemple en avant les actions de la Fondation Jacques-Rougerie, elles contribuent à valoriser les imaginaires « mériens », chers à un académicien et architecte digne de Jules Verne.

LE BARMAN DU RITZ
DE PHILIPPE COLLIN
LU PAR FLORIAN WORMSER (AUDIOLIB)

■ Auteur et producteur de la série de podcasts « Face à l'Histoire » sur France Inter, Philippe Collin avait consacré un premier roman au bar du Ritz pendant la période de l'Occupation. L'interprétation avisée de Florian Wormser renforce l'atmosphère inquiétante et paranoïaque du lieu, où se croisent soldats allemands, collabos et le fameux barman, inspiré d'un personnage réel.

Christophe Rioux

Satie, l'inclassable fantasque

À mi-chemin entre le roman et la biographie, Patrick Roegiers livre un portrait touchant du compositeur Erik Satie. À la vie et à la personnalité mystérieuses.

Les *Gymnopédies* ou les *Gnossiennes* d'Erik Satie sont familières aux oreilles des mélomanes du dimanche autant qu'à celles des musiciens aguerris et, pourtant, la vie et la personnalité de ce compositeur inclassable demeurent un mystère difficile à percer. Dans *Satie*[1], Patrick Roegiers livre un portrait tendre et touchant d'un créateur mal compris, qui rencontra des difficultés infinies à trouver sa place dans la vie artistique de son époque et à garder ses amis. Celui qui, avec dédain, considérait Debussy et Ravel comme des « *compositeurs d'avant-hier* » et jugeait le peintre Eugène Boudin trop classique et mièvre, cherchait avant tout à bannir toute pesanteur de sa musique selon un principe simple: « *toujours plus de moins* ». Le texte de Patrick Roegiers, dont le procédé narratif rappelle le *Ravel* d'Echenoz (à mi-chemin entre la biographie et le roman), revient sur l'enfance austère de Satie à Honfleur puis sur sa vie parisienne, notamment dans le quartier de Montmartre. Une série d'anecdotes permet au lecteur de cerner un personnage mélancolique et scrupuleux (notamment lorsqu'il porta plainte contre lui-même !), souvent réduit à ses habitudes fantasques. On croise Alphonse Allais ou encore Suzanne Valadon, invoqués au gré de quelques incises qui ne nuisent aucunement à l'unité de cet objet littéraire au style élégant et limpide.

À la fin de l'ouvrage, l'auteur n'hésite pas à prendre ses distances avec la réalité des faits en convoquant le compositeur expérimental John Cage ou le metteur en scène Bob Wilson au chevet du compositeur alors en fin de vie – décalage particulièrement à propos pour rendre hommage à celui qui affirmait avec certitude : « *Je suis venu au monde très jeune, dans un monde trop vieux.* » ■ **Aude Giger**

SATIE
PATRICK ROEGIERS
216 P., GRASSET, 22 €

À noter, aussi, la parution d'*Erik Satie de A à Z* de Karol Beffa (Flammarion, en librairies le 21 mai).

WIKIPEDIA

Michiko Aoyama, l'autrice coup de cœur des lecteurs !

NOUVEAUTÉ

2 millions de lecteurs conquis !

NA MI

Pierre Bénichou, un écrivain sans œuvre?

Journaliste, homme de presse, chroniqueur, amuseur: et si l'insaisissable olibrius du *Nouvel Obs* et des *Grosses Têtes* avait d'abord été un auteur contrarié? Benjamin Puech a mené l'enquête.

Voilà cinq ans que Pierre Bénichou a tiré sa révérence, mais on continue d'entendre sa voix lors des rediffusions des *Grosses Têtes*. Il faut dire que de tous les sociétaires de la vénérable émission, il fut l'un des plus drôles. « *Peut-être est-il l'homme qui m'a fait le plus rire au monde* », convient aujourd'hui Laurent Ruquier. La drôlerie, c'est le trait qui ressort en premier des témoignages recueillis par Benjamin Puech, journaliste au *Figaro*, dans *Pierre Bénichou, une figure de style*, un ouvrage à mi-chemin entre biographie et portrait. « *Qui n'a pas passé une soirée, un dîner, un bouclage, une réunion avec lui, quand il était en forme, ne sait pas vraiment ce que c'est que rire* », confirme Laurent Joffrin. De *France Dimanche* à *Vivement dimanche* en passant par *Le Nouvel Observateur*, Pierre Bénichou s'est imposé durant près d'un demi-siècle comme une figure de la vie médiatique et mondaine, à la fois dilettante – il se lève tard, écrit peu, occupe des postes flous – et hyperactif – il connaît tout le monde, fait trente-six mille choses, mène plusieurs vies. Homme de presse et de la nuit, homme engagé, homme d'esprit, son désir secret n'aurait-il pas été cependant d'être homme de lettres, lui qui vénérait Camus et sortait d'une famille d'intellectuels? Il n'a publié qu'un livre, un recueil de nécrologies, genre où il excellait. François Hollande, qui l'a connu dans l'entourage de Mitterrand, s'interroge: « *Aurait-il pu épouser un autre destin?* » Franz-Olivier Giesbert n'y croit pas: « *C'est exprès qu'il ne laisse rien derrière lui. Il était heureux lorsqu'il passait une bonne soirée, voilà tout.* » Détachement seigneurial qu'illustre cette sortie radiophonique célèbre, recueillie par Puech: « *Pierre Bénichou, de l'Académie française. Appelez-moi Bob quand même.* » ■

Jean Hurtin

PIERRE BÉNICHOU, UNE FIGURE DE STYLE
BENJAMIN PUECH
208 P., LE ROCHER, 19,90 €

Peut-on « comprendre » certains crimes effroyables?

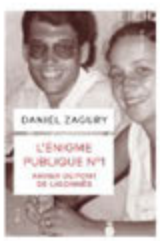
Retraçant le parcours psychique de Xavier Dupont de Ligonnès, le psychanalyste Daniel Zagury montre que, comme le fou du proverbe, le criminel a parfois tout perdu excepté la raison.

Le 4 avril 2011, après avoir assassiné, la veille, sa femme et trois de leurs enfants, Xavier Dupont de Ligonnès babille au téléphone avec sa sœur. Le soir, il dîne dans un restaurant gastronomique avec son fils aîné, visionne avec lui une cassette de *Midnight Express*, puis le tue. Deux jours plus tard, il envoie un mail lénifiant à sa mère et informe ses amis qu'il part aux États-Unis avec sa famille. Il erre en voiture depuis Nantes, et on le retrouve sortant d'un Formule 1 dans le Var avant de s'enfoncer tranquillement à pied dans la forêt alentour.

Devant cette suite abracadabrante d'actes a priori prémédités vient l'image du « monstre » sous un Monsieur Tout-le-Monde. Dans *L'Énigme publique n° 1*, Daniel Zagury écarte cette « *interprétation paresseuse* » pour se lancer dans une reconstitution aux allures de roman de la vie intime de l'assassin. Il a des traits « *hors normes* », dus à son statut d'aristocrate déchu, élevé par une mère abandonnée par un mari flambeur et atteinte d'un délire mystique, mais il partage aussi bien des mécanismes qui nous sont familiers.

Pour Zagury, Ligonnès est un « *être clivé* », qui « *compartimente* » ses différentes facettes: en extérieur, bon père et bon vivant; au fond de lui, perdu en raison de ses échecs professionnels répétés, détaché des croyances de sa mère mais restant sous son emprise. Et son « *homicide familial de protection* » est sa façon d'abolir ses contradictions et de « *se rejoindre* » enfin – « *apaisé* », il ne reparaîtra pas car il s'est logiquement suicidé. Le criminel n'est pas sorti de notre humanité commune: il a simplement apporté à son malaise une « *solution* » catastrophique, là où nous, les « normaux », arrivons en ce cas, tant bien que mal, à nous en accommoder… ■

Patrice Bollon



L'ÉNIGME PUBLIQUE N° 1. XAVIER DUPONT DE LIGONNÈS
DANIEL ZAGURY
176 P., SEUIL, 17,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 MAI

WIKIPEDIA - ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL

D'UN MAI À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*) en 2025, nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, que pouvait-on trouver dans nos précédentes éditions de mai ? Nous avons pioché dans nos archives…

LA COUVERTURE
Mai 1978

Bernard-Henri Lévy en une de *Lire*, déclarant : « *La nouvelle philosophie, c'est fini.* »

LE SONDAGE
Mai 1983

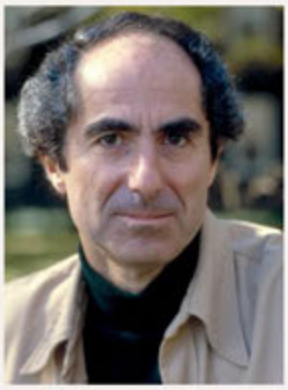
« Les Français et Mai 68 » : à l'occasion des 15 ans de cette révolte, *Lire* a posé quelques questions à la population nationale. Parmi lesquelles celle-ci :

« Voici quatre slogans que l'on entendait ou lisait souvent en mai 68. Lequel préférez-vous ?
- "Tout enseignant est enseigné, tout enseigné est enseignant" : 28 %
- "Soyez réaliste, demandez l'impossible" : 24 %
- "Il est interdit d'interdire" : 22 %
- "Jouissez sans entraves" : 6 %
- Sans réponse : 20 % »

L'ENTRETIEN
Mai 1999

Philip Roth explique sa haine de l'Amérique.

« Ce n'est pas comme vous. Je ne la hais pas à la manière de ces idiots d'Européens, d'Iraniens ou d'Irakiens. On ne peut pas haïr son pays comme des étrangers le feraient. Eux, ils ont une vision stéréotypée, ils détestent ce qu'ils croient être des réalités alors que ce ne sont que des clichés, le puritanisme, qui est un faux-semblant, ou l'injustice américaine, par exemple, qui est un mythe absurde. De toute façon, il n'y a pas une mais des Amériques, entre lesquelles je vois moins d'ordre que de chaos. »



Propos recueillis par Pierre Assouline

LA CRITIQUE
Mai 2017

Malgré quelques réserves, *La Tresse* de Laetitia Colombani a touché la rédaction.

« […] Cousant ces trois récits avec des fils parfois un peu trop blancs, Laetitia Colombani brosse des portraits forts et émouvants. Avec justesse et sobriété, elle va chercher dans l'intime et dans l'ordinaire la matière d'une sororité symbolique et universelle, par-delà les âges et les frontières. La métaphore capillaire est certes un peu convenue, mais qu'importe ? Difficile de ne pas être touché par ce très joli récit. »

Estelle Lenartowicz

LE TRÉSOR RETROUVÉ
Mai 2022

Parution de *Guerre* de Louis-Ferdinand Céline, écrit en 1934, et qui n'avait jamais été publié jusqu'alors.

Louis-Ferdinand Céline
Nous sommes en « guerre »

« Le texte inédit, aujourd'hui publié, ne relève en rien d'un "fond de tiroir", mais il s'agit d'une œuvre à part entière, issue des fameux manuscrits retrouvés et révélés en 2021. Ceux-ci avaient été dérobés dans l'appartement de Céline lors de la Libération avant d'être restitués, des décennies plus tard, aux héritiers de Lucette Destouches. […] Dès les premières lignes, pas de tromperie sur la marchandise, la patte Céline est immédiatement reconnaissable, comme une sorte de chaînon manquant entre le *Voyage…* et *Mort à crédit*. […]. Cru et crépusculaire, *Guerre* nous offre son lot de formules imparables, de portraits à vif et de scènes nihilistes, dans un monde en plein chaos. […] Il a fallu faire passer l'objet de manuscrit à un véritable livre, supposant quelques petites corrections ou modifications indispensables à la lisibilité de ce chef-d'œuvre miraculeusement retrouvé. Car, comme le disent les derniers mots de *Guerre*, non sans une ironie involontaire : "*C'est énorme la vie quand même. On se perd partout.*" »

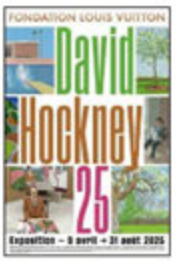
Baptiste Liger

Christopher Isherwood and Don Bachardy, 1968.

La valse des couleurs

L'exposition consacrée par la Fondation Louis-Vuitton au Britannique David Hockney fait découvrir ses œuvres des vingt-cinq dernières années. Prodigieux.

Préparez-vous à un émerveillement total. La Fondation Louis-Vuitton crée l'événement avec une rétrospective spectaculaire du travail de l'artiste britannique David Hockney, aujourd'hui âgé de 87 ans, qui présente pas moins de 400 œuvres réalisées selon les techniques les plus variées, des plus traditionnelles (le fusain, l'encre, l'aquarelle, l'acrylique, l'huile) aux plus innovantes, comme ses peintures numériques avec le support de l'iPad. Et encore, il ne s'agit que de sa production des vingt-cinq dernières années. Qui marquent, après son séjour mémorable en Californie, son retour aux paysages européens, notamment le Yorkshire, au Royaume-Uni, et la Normandie, en France, où il a décidé de vivre pendant la pandémie, et son goût immodéré pour le portrait. L'exposition commence par celui de son père, exécuté en 1955, dans une section qui retrace sa jeunesse, avec des créations étonnantes qui traduisent sa recherche stylistique. On retrouve quelques classiques dont *A Bigger Splash* (1967) mais, surtout, on s'extasie devant le déferlement de couleurs vives à mesure qu'on déambule dans les salles qui semblent envahies par une nature changeante selon les quatre saisons. Le maître procède par série et accumulation (le plus souvent, plusieurs toiles sont assemblées pour former une composition monumentale), s'amuse avec les perspectives et les lignes qui serpentent dans un mouvement organique, les mises en abyme et les effets de miroir. Pour un résultat absolument grandiose. ■ **Gabrielle Martin**



→ **« David Hockney 25 »** à la Fondation Louis-Vuitton (Paris 16e) jusqu'au 31 août.
→ **À lire :** Catalogue de l'exposition « David Hockney 25 », Thames & Hudson/Fondation Louis-Vuitton, 328 p., 49,90 €.
→ *Vie de David Hockney*, édition illustrée, Catherine Cusset, Gallimard, 240 p., 29 €.

3 QUESTIONS À...

CAROLE BISENIUS-PENIN ET GRÉGORY HAMEZ

Les cofondateurs du prix Frontières, porté par des universités de la Grande Région, nous en disent plus sur cette récompense et les livres qu'elle distingue.

Quelle est la vocation du prix Frontières et qu'est-ce qui le distingue des autres prix littéraires ?

Carole Bisenius-Penin. Le prix Frontières a pour vocation de récompenser le meilleur roman portant sur les frontières ! Quoi de mieux alors que de réunir des passionnés de lecture et de littérature provenant de différents pays ? Depuis nos quatre pays – France, Allemagne, Belgique, Luxembourg –, le prix offre un regard décentré et ouvert sur les frontières, sous divers angles : géopolitique, social, psychologique, etc. L'intérêt est aussi d'élargir la diffusion des œuvres primées au-delà des frontières, à l'échelle de l'Europe et en particulier de la Grande Région.

Pouvez-vous nous parler du roman récompensé cette année et de son autrice ?

Grégory Hamez. Avec l'*Odyssée des filles de l'Est*, Elitza Gueorguieva offre aux lecteurs un roman profondément drôle, miroir corrosif sur l'identité, le statut d'étranger en France, sur tous les préjugés pesant aussi sur celles qui arrivent de l'Est, et cela à travers le portrait croisé tragi-comique de deux femmes bulgares exilées. Elitza Gueorguieva est écrivaine, cinéaste et réalise régulièrement des performances pour divers événements et lieux.

Ce prix est organisé par les universités de Lorraine et de la Grande Région. Quel est l'apport spécifique du milieu universitaire dans cette initiative ?

C.B.-P. La communauté universitaire mobilisée regroupe des étudiants, des enseignants-chercheurs et aussi les personnels provenant des universités de Lorraine, de Liège, du Luxembourg et de la Sarre. Le prix porté par deux laboratoires de l'université de Lorraine prend place dans un ensemble d'activités de recherche et d'enseignement sur les frontières, à travers le Center for Border Studies – Université de la Grande Région. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

DAVID HOCKNEY, FABRICE GIBERT – DR

La Comédie du Livre fête ses 40 ans !

Pour célébrer le 40e anniversaire du festival, qui aura lieu du 9 au 18 mai, Montpellier Méditerranée Métropole propose un programme riche entre tables rondes, expositions et festivités sous l'égide de ses prestigieux invités d'honneur.

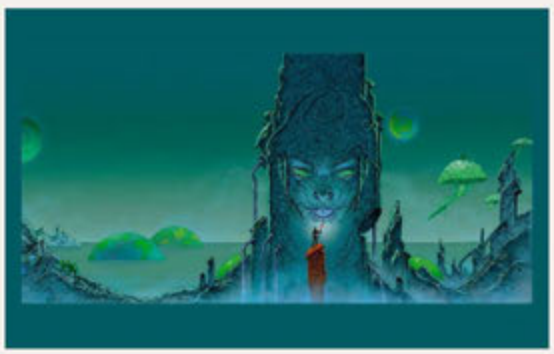
La Comédie du Livre-10 jours en mai, organisée par Montpellier Méditerranée Métropole, avec le soutien du Centre national du livre, de la Région Occitanie et de la Sofia, se tiendra du 9 au 18 mai. Cette année, la manifestation célèbre ses 40 ans ! Une longévité qui témoigne du pouvoir rassembleur qu'ont les livres, mais aussi du fort lien entre auteurs, maisons d'édition et libraires ainsi que de leur fidélité depuis la première édition du festival. Afin de marquer cette étape mémorable, Montpellier Méditerranée Métropole, au-delà des traditionnelles tables rondes et des remises de prix comme celui du grand prix de l'imaginaire, propose de riches festivités avec près de 150 auteurs et autrices et de prestigieux invités d'honneur, dont David Foenkinos !

Pour ce 40e anniversaire, la Comédie du Livre réunit d'anciennes cartes blanches qui se sont particulièrement distinguées lors des dernières éditions, notamment Maylis de Kerangal, Alice Zeniter et Mathias Énard. Carte blanche en 2016, l'autrice de *Réparer les vivants* avait marqué le festival par les débats sur la fiction littéraire proposés aux écrivains du collectif Inculte. Alors que son dernier roman *Jour de ressac* est paru en août 2024 chez Verticales, Maylis de Kerangal revient et s'associe à Roderick Cox, chef et directeur musical de l'Opéra Orchestre national Montpellier Occitanie, afin d'organiser pour la première fois une grande soirée littéraire et musicale. En guise de cadeau pour les 40 ans de la Comédie du Livre, le samedi 17 mai, à 19 heures, voyagez à la croisée des notes et des mots !

Deux maisons d'édition seront également mises à l'honneur à cette occasion : Au diable Vauvert, spécialisés dans les ouvrages de la contre-culture, qui fête son premier quart de siècle, et les éditions Zoé, qui refusent toute forme de hiérarchie entre travaux intellectuels et manuels depuis déjà cinquante ans. Bien que très différentes, ces deux identités éditoriales, respectivement dirigées par Marion Mazauric et Caroline Coutau, ont prouvé, selon Régis Penalva, directeur littéraire et artistique du festival, qu'il est encore possible de publier un catalogue prestigieux ailleurs qu'à Paris. ■ **Ambre Gantner**

10joursenmai.fr

Il est l'un des auteurs contemporains préférés des lecteurs et des libraires et sera l'invité d'honneur de la Comédie du Livre 2025, à l'occasion de la parution de son dernier roman, *Tout le monde aime Clara* chez Gallimard. David Foenkinos, lauréat du prix François-Mauriac en 2002 avec son premier livre, *Inversion de l'idiotie. De l'influence de deux Polonais* (Gallimard) et désormais traduit en plus de quarante langues, a depuis le début de sa carrière littéraire publié de nombreux ouvrages, dont *Charlotte* en 2010, prix Renaudot et prix Goncourt des lycéens, qui ont su toucher un très large public. ■ **A.G.**



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

DEUXIÈME ÉDITION DU GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE À LA COMÉDIE DU LIVRE !

Cette année et pour la deuxième fois, le festival accueille la remise du grand prix de l'imaginaire. Partenaire dès 2024, le groupe public Altémed soutient ce prix et constitue la dotation de trois des catégories primées : le roman francophone, la nouvelle/*novella* francophone et le roman jeunesse francophone. En présence des lauréats, des nommés et d'autres célèbres auteurs et dessinateurs invités, comme Mateo Askaripour, Claire Duvivier ou encore Lisa Blumen, la remise des prix aura lieu au Centre Rabelais, le samedi 17 mai, à 18 heures : une aventure littéraire à ne pas manquer ! ■ **A.G.**

EN TERRES D'ENFANCE

La 13e édition de Terres de paroles se tiendra du 17 au 24 mai à Rouen. Et s'organisera autour du thème de nos jeunes années.

C'est une phrase de Marguerite Duras qui donne le ton à cette nouvelle édition : *« Il reste toujours quelque chose de l'enfance » (Des journées entières dans les arbres*, 1954). Ce quelque chose, il revient aux (nombreux !) auteurs invités et aux visiteurs de l'identifier et de le représenter en mots : un souvenir, un lieu, un traumatisme parfois… Durant une semaine, cette riche thématique rythmera les rencontres, lectures et concerts organisés : en effet, le festival fait aussi rimer littérature avec musique et performances, imaginant un événement mouvant, moderne, décidément vivant. Car en Terres de paroles, le public s'extrait de la passivité pour vibrer avec tous les acteurs du secteur, petits et grands. Les organisateurs du festival s'appliquent à mettre en avant les jeunes auteurs et lecteurs ; de là l'organisation des prix littéraires Premières Paroles et Premières Paroles des collégiens, qui récompensent un premier roman francophone et un premier roman jeunesse. Également, pour soutenir les éditeurs indépendants et à l'occasion du 80e anniversaire de la libération d'Auschwitz, les 150 premières personnes réservant leur billet pour le festival recevront en cadeau un exemplaire du livre *Je veux regarder longtemps leurs visages* de Thomas Vinau, aux éditions La Fosse aux ours. Il n'y a plus un instant à perdre ! **M.M.**

terresdeparoles.com

À Gordes déployée

Le samedi 26 et dimanche 27 avril, la 3e édition du salon littéraire Lire à Gordes investira l'un des plus beaux villages de France.

C'est un salon fort printanier qui se prépare pour le dernier week-end d'avril ! À Lire à Gordes, il est question de débats sous les oliviers et de rencontres littéraires ensoleillées, dans le cadre magnifique de l'un des plus beaux villages de France, perché à 340 mètres d'altitude.

La place principale accueillera gratuitement les visiteurs pour des rencontres, débats et séances de dédicaces, réunissant de grands noms de l'actualité littéraire : Bernard Minier, Laure Adler, Kamel Daoud, Miguel Bonnefoy, Sandrine Collette, Vanessa Springora, Plantu… Parrainée par David Foenkinos, cette 3e édition annonce une très riche programmation tout en conservant son identité, celle d'un événement avant tout convivial, adressé à tous les lecteurs. À cet égard, trois ateliers différents ont été imaginés pour les enfants, et seront animés par Bruno Salamone et Pierre Gemme, qui inviteront les plus petits dans leurs univers respectifs, entre monstres farfelus et récits mythologiques…

En outre, une exposition itinérante consacrée à Maryse Condé sera présentée dans la mairie du village et viendra parfaire la programmation du salon, qui s'annonce un exceptionnel instant suspendu… Aux monts de Vaucluse ! ■ **Margaux Morasso**

lireagordes.fr

Caen sonne l'heure avec Époque

Les 24 et 25 mai, la bibliothèque Alexis-de-Tocqueville, le cinéma Lux, le conservatoire ou l'hôtel de ville seront autant de lieux qui accueilleront Époque, le festival littéraire emblématique de la ville de Caen. En offrant une multitude d'activités intergénérationnelles, l'événement gratuit et ouvert à tous mettra en lumière les thématiques contemporaines au cœur de l'actualité. De nombreux écrivains participeront à des tables rondes, des ateliers et des spectacles, mais également à des expositions. Parmi eux, Camille Kouchner, Olivier Adam, Marion Brunet (récemment saluée par le prix Astrid-Lindgren), Agnès Vannouvong ou encore Julie Estève. Une escapade normande qui promet un souffle littéraire vivifiant juste avant le début des sorties estivales à la plage. ■ **M.J.**

caen.fr/epoque

OFFICE DE DU TOURISME VILLE DE CAEN

Des Passeurs de livres bien nommés !

Du 15 au 18 mai, la ville d'Alès vibrera au rythme de son festival littéraire. Un événement incontournable dans la région cévenole.

Pour la quatrième année consécutive, le festival Passeurs de livres d'Alès, qui fait dialoguer fiction et sciences humaines, réunira plus de 110 auteurs et 80 éditeurs. « Les territoires de l'intime », fil rouge de cette édition 2025, se déclinera à travers d'immanquables dédicaces, de grands entretiens mais aussi une myriade de tables rondes qui sonderont la thématique dans toutes ses nuances. Marie-Hélène Lafon, la présidente, et Camille Kouchner, la marraine du festival, incarneront une ouverture résolument féminine. D'autres événements comme « Les pétillantes » donneront tout son sens à la notion d'intimité. Dans plusieurs lieux phares de la ville, les amoureux des livres pourront assister à deux rencontres nocturnes en compagnie d'Amélie Ferrigno, Anne Besson, Nicolas Allard ou encore Emma Siniavski, tout en dégustant un apéritif en petit comité. Tout au long de la manifestation, d'autres voix fortes comme Hugues Pagan, Brigitte Dubicki, Zied Bakir, Cédric Michon, Frédéric Amiel, Margaux Cassan ou encore Séverine Laliberté viendront enrichir les échanges. Un événement à ne pas manquer, à la croisée de nombreux regards pour mieux s'ouvrir au monde. ■ **Marie Jouvin**

lespasseursdelivres.fr

GARD TOURISME

LiRE magazine

HORS-SÉRIE COLLECTIONS

Les écrivains du XXe siècle

Quel foisonnement que le XXe siècle littéraire ! Si le siècle précédent fut l'âge d'or du classicisme romanesque et poétique, le XXe siècle fit voler en éclats ses canons, pour y substituer la liberté chère à Paul Éluard. C'est Proust étendant démesurément les formes du roman pour qu'il puisse accueillir tous les genres. C'est Colette l'autodidacte jetant sur le monde son regard unique hérité de sa mère Sido. C'est Marguerite Duras inventant cette scansion si particulière que tant de contemporains cherchent à imiter. C'est Camus écrivant, porté par la pensée et par l'émotion, le grand éblouissement de *L'Étranger* face au soleil reflété dans le couteau de sa future victime. Ou encore Gary se dédoublant pour tromper les critiques qui, le jugeant dépassé, ne le lisaient plus, et décrochant un second Goncourt avant de laisser la postérité élucider cet étonnant tour de passe-passe. Dans cette édition de plus de 200 pages, vous retrouverez cette liberté littéraire en marche, avec ceux qui l'ont portée… ■ **Alexis Brocas**

HORS-SÉRIE ANNIVERSAIRE

Les 55 plus grands entretiens de *Lire Magazine*

Où peut-on lire Ionesco s'inquiéter de voir sa *Cantatrice chauve* quitter un jour la scène ? Marguerite Duras critiquer l'adaptation filmée de son célèbre *Amant* sans l'avoir vue ? Lévi-Strauss assurer qu'il *« pense lentement »* ? Pour célébrer les 50 ans de votre magazine, nous avons écumé nos archives et celles du *Magazine littéraire*, pour dénicher 55 entretiens qu'il serait impardonnable de laisser tomber dans l'oubli. Toni Morrison évoque les voix qu'elle entendait en écrivant *Un don* ; Nabokov oppose son rire, *« pétillement bonhomme qui tient du ventre autant que du cerveau »*, à l'ironie des philosophes ; Amélie Nothomb nous parle de *Soif* ; Joyce Carol Oates de *Blonde* ; Orhan Pamuk des architectures narratives qui préexistent à ses romans… Avec Margaret Atwood, Patrick Modiano, Haruki Murakami, Annie Ernaux, Michel Houellebecq, Iris Murdoch… ■ **A.B**

→ Disponibles chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

6 ✶ Hunger Games. Lever de soleil sur la moisson

Suzanne Collins (Pocket Jeunesse)

« Ce nouvel opus de la saga plaira aux fans, on y retrouve tous les éléments structurants de la série, le Président Snow, les 12 Districts, l'arène et ses pièges, Plutarch, les tributs (qui sont au nombre de 48 cette fois)… C'est aussi ce qui peut être la faiblesse de ce livre, qui donne quand même souvent l'impression d'être une resucée des jeux des premiers tomes, notamment sur toute la partie avant le réel début des jeux (qui représente une bonne partie du roman). J'ai donc eu parfois ce sentiment de "déjà-vu" ou "déjà-lu". J'ai aimé retrouver cet univers, mais j'aurais apprécié quelque chose de plus original, inattendu, déroutant. Le récit est néanmoins efficace, assez resserré, et ne se perd pas dans de multiples trames narratives inutiles. Il y a, évidemment, pas mal de petites références qui parleront aux adeptes de la série, mais cela ne brouille pas l'intrigue ; au contraire, cela enrichit l'univers global de la série. Haymitch, le protagoniste, est attachant même si j'ai eu mal à faire le lien avec le mentor plus âgé qu'on connaît déjà. Le fait d'avoir 48 tributs, ce qui est quand même beaucoup, rend aussi plus difficile l'attachement à certains d'entre eux. J'ai apprécié les références poétiques, assez caractéristiques de l'écriture de Suzanne Collins, et le fait de retrouver en filigrane une critique politique connue mais mise en scène souvent avec ironie, malgré la dimension tragique des événements auxquels assiste et participe Haymitch. » **#GuillaumeJ90**

7 ✶ Ce que je sais de toi

Éric Chacour (Folio)

« […] L'auteur garde une certaine pudeur autour d'une histoire d'amour interdite, dans l'Égypte des années 1980. Le narrateur du premier tiers du livre nous est de prime abord inconnu et le mystère qui entoure son identité constitue le premier secret d'un roman qui en comporte beaucoup. Si l'on s'en tient à sa seule trame, *Ce que je sais de toi* pourrait presque passer pour un simple roman sentimental mais son écriture, d'un élégant classicisme, rehausse son intérêt. […] Pas question de solliciter les glandes lacrymales : le livre, avec grâce, s'éloigne des protagonistes, comme le ferait une caméra dans un zoom arrière discret et définitif. Le reste appartient à une histoire non écrite et soumise à notre seule création. » **#Cinephile-Doux**

LES MEILLEURES VENTES

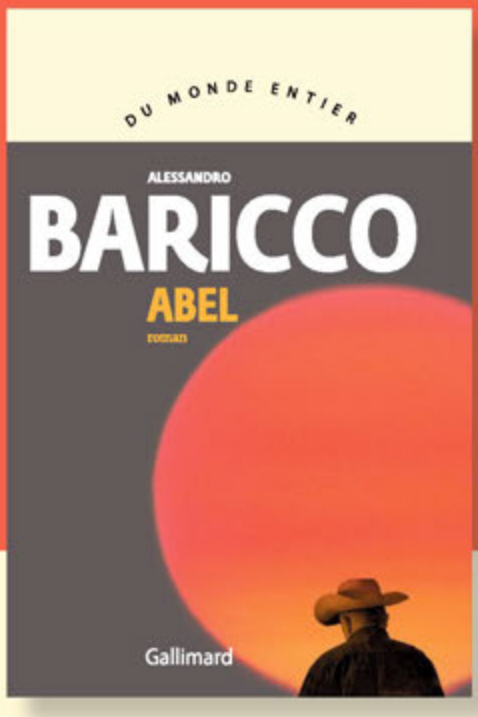
Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 14 avril 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Giuliano da Empoli	L'Heure des prédateurs	Gallimard	Littérature
2	Nicolas Demorand	Intérieur nuit	Les Arènes	Essais
3	Sylvain Tesson	Les Piliers de la mer	Albin Michel	Littérature
4	Joël Dicker	La Très Catastrophique Visite du zoo	Rosie and Wolfe	Littérature
5	Chimamanda Ngozi Adichie	L'Inventaire des rêves	Gallimard	Littérature
6	Suzanne Collins	Hunger Games. Lever de soleil sur la moisson	Pocket Jeunesse	Jeunesse
7	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
8	Karine Tuil	La Guerre par d'autres moyens	Gallimard	Littérature
9	François Cheng	Une nuit au cap de la Chèvre	Albin Michel	Littérature
10	Nathalie Ernoult, Xavier Rey	Valadon 1865-1938. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
11	Bernard Minier	H	XO	Polars
12	Jean-Christophe Rufin	Le Revenant d'Albanie	Calmann-Lévy	Polars
13	Anouk Grinberg	Respect	Julliard	Littérature
14	Cha, Aurélien Bernard	Paris noir. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
15	Ambre Chalumeau	Les Vivants	Stock	Littérature
16	Leïla Slimani	J'emporterai le feu	Gallimard	Littérature
17	Caryl Ferey	Grindadrap	Gallimard	Polars
18	Johann Chapoutot	Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?	Gallimard	Essais
19	Pierre Lemaitre	Un avenir radieux	Calmann-Lévy	Littérature
20	Delphine Horvilleur	Euh... Comment parler de la mort aux enfants	Bayard récits	Essais
21	Mr Tan, Chrispop, Diane Le Feyer	La Petite Grande Chaventure d'Ajax (t. 2)	Mr Tan and Co	BD
22	Roberto Saviano	Giovanni Falcone	Gallimard	Littérature
23	Boris Cyrulnik	Quand on tombe amoureux, on se relève attaché	Odile Jacob	Essais
24	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Polars
25	Collectif	L'Art et la création de « Arcane League of Legends »	Mana Books	Pratique
26	Marie NDiaye	Le Bon Denis	Mercure de France	Littérature
27	Olivier Norek	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
28	Collectif	Suzanne Valadon	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
29	Collectif	Paris noir. Circulations artistiques, luttes anticoloniales, 1950-2000	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
30	David Foenkinos	Tout le monde aime Clara	Gallimard	Littérature
31	Daniel Cohn-Bendit, Marion Van Renterghem	Souvenirs d'un apatride	Mialet-Barrault	Essais
32	Collectif	Guide rouge Michelin France. Édition 2025	Michelin	Pratique
33	Camille Laurens	Ta promesse	Gallimard	Littérature
34	Inès Léraud, Pierre Van Hove	Champs de bataille	Delcourt	BD
35	Boualem Sansal	Discours pour le prix de la paix des libraires et éditeurs allemands	Gallimard	Essais
36	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
37	Sophie Bessis	La Civilisation judéo-chrétienne. Anatomie d'une imposture	Les liens qui libèrent	Essais
38	Manon Garcia	Vivre avec les hommes. Réflexions sur le procès Pelicot	Climats	Essais
39	Neige Sinno	La Realidad	P.O.L	Littérature
40	Piergiorgio Pulixi	Stella	Gallmeister	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	Eiichirô Oda	One Piece. Édition originale (t. 109)	Glénat	BD Humour
3	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
5	Bernard Minier	Les Effacées	Pocket	Polars
6	Tatsuya Endo	Spy X Family (t. 14)	Kurokawa	BD
7	Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Folio	Littérature
8	Hélène Gestern	Cézembre	Folio	Littérature
9	Sorj Chalandon	L'Enragé	Le Livre de Poche	Littérature
10	Han Kang	Impossibles adieux	Le Livre de Poche	Littérature

Gallimard
présente



ALESSANDRO
BARICCO
Abel

« Ce roman se lit comme on remonte une rivière limpide, semée de scintillements poétiques, où vous attend à chaque méandre une nouvelle aventure à méditer, et qui prend sa source dans une montagne de classiques de la pensée et des films de cow-boys. De là son goût unique. »
Alexis Brocas, *Lire Magazine*

« Le Far West de Baricco est mystique, gorgé de surnaturel et de sacré, mais ce qui fait la puissante beauté de son roman, au-delà de son aspect initiatique, c'est qu'il est terriblement physique, primal. Envoûtant. »
Astrid de Larminat, *Le Figaro Littéraire*

Un western aussi intense que sensible.

DU MONDE ENTIER
nrf

Guillaume Gallienne
UN ROMAN RUSSE

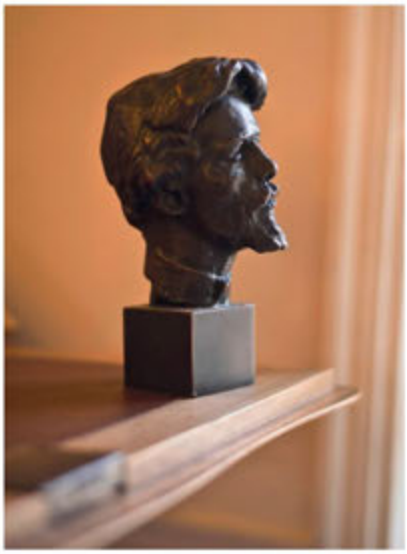
Son nom est indissociablement lié à la Comédie-Française alors qu'il vient d'ailleurs. Dans *Le Buveur de brume*, récit très poétique sur ses origines maternelles, il raconte sa part russe et géorgienne. Rencontre à Paris avec un homme qui a quelque chose en lui de Tbilissi.

Quand on pousse la porte de la Comédie-Française, où Guillaume Gallienne nous a donné rendez-vous, on est écrasé d'emblée par une certaine idée de notre génie national : on est accueilli par des statues de Corneille, Molière et Racine. Le triumvirat du théâtre du XVII[e] siècle serait-il indéboulonnable ? Cela fait plusieurs saisons que Gallienne interprète ici le rôle-titre du *Malade imaginaire*. Il est pour sa part en pleine forme, aussi volubile qu'on se le figurait – à faire passer Fabrice Luchini pour un éteignoir. Dans les escaliers, d'autres légendes nous font de l'ombre : de grands tableaux de Talma et Sarah Bernhardt sont accrochés. À l'étage Mars (du nom de la comédienne Mademoiselle Mars), où se trouve la loge de sociétaire de notre hôte, on passe encore devant une galerie de portraits. La loge voisine est celle de Marina Hands. Dans celle de Gallienne, les fenêtres donnent sur la cour d'honneur du Palais-Royal et les colonnes de Buren. Entre le Conseil d'État, le ministère de la Culture et le Conseil constitutionnel, l'acteur réalisateur vit à la fois au cœur de l'Histoire et au cœur du pouvoir.

POUTINE A REMPLACÉ POUCHKINE

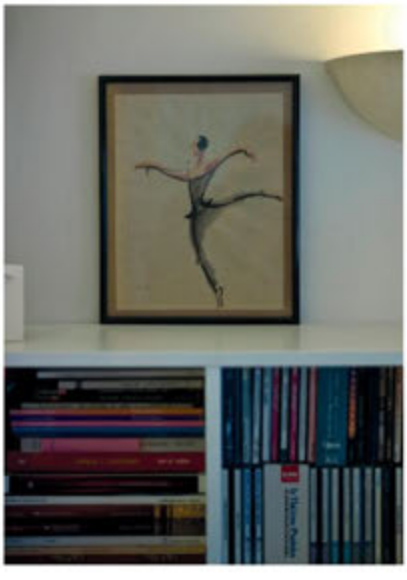
Malgré ce cadre si français, un vent de Russie souffle dans cette loge, notamment avec cette toile que l'on remarque au-dessus d'un petit secrétaire : « *C'est une reproduction de* La Boulaie *de Levitan, l'original est à la Tretiakov, à Moscou. Levitan connaissait bien Tchekhov…* » Tchekhov est ici partout, en photo, en buste et même en médaille. Dans *Le Buveur de brume*, Gallienne évoque sa passion de jeunesse pour le théâtre de l'auteur de *La Cerisaie* ainsi que pour *Anna Karénine* de Tolstoï, pour Dostoïevski, Lermontov,

Guillaume Gallienne nous reçoit à la Comédie-Française, dans sa loge où souffle un vent de Russie. Ci-contre : une reproduction de *La Boulaie*, du peintre Levitan, ainsi qu'un buste de Tchekhov. Ci-dessous : une photo de la danseuse Sylvie Guillem, à l'origine d'une *« parenthèse inoubliable »*.



Tourgueniev, Gogol ou Boulgakov : *« Je trouvais dans cette littérature russe l'absurdité de la vie, une quête d'absolu, un idéal souvent brisé, un amour déçu ou trahi, bref, tout ce que j'avais l'impression de vivre au fond de moi, en secret ou en rêve. »* Face à nous, il nous fait part de sa mélancolie d'avoir vu Poutine remplacer Pouchkine : *« La situation actuelle me désespère. J'en ai parlé l'autre jour avec le réalisateur Kirill Serebrennikov. Je lui ai demandé si la Russie ne lui manque pas trop, et il m'a répondu : "Quelle Russie ?" Puis, en mettant sa main sur sa poitrine, il a ajouté : "La Russie que j'aime, je l'ai là. Mais mon pays n'existe plus. Aujourd'hui, c'est la Corée du Nord." Il a raison. Tout est muselé en Russie. Tout n'est plus que dictature, corruption, âpreté… »*

Par sa mère, Gallienne est un quart russe et un quart géorgien. Publié chez Stock dans la collection « Ma nuit au musée », qui donne à un auteur l'occasion de s'enfermer une nuit dans le musée de son choix, *Le Buveur de brume* a permis à Gallienne de retourner à Tbilissi revoir le portrait de son arrière-grand-mère, issue de la famille princière des Cholokashvili, et peinte par Sorine. Quand il parle de ses racines, le comédien a des accents tour à tour proustiens et mystiques. Il évoque longuement dans son livre sa conversion à la religion orthodoxe, et sa fréquentation de l'église russe de la rue Daru, dans le 8e arrondissement de Paris : *« Qu'est-ce que j'aime ça ! L'encens, et le diacre qui nous dit "Soyez attentifs" lors des moments importants… La confession debout et face à face, ça change tout, d'autant que chez les orthodoxes le prêtre est obligé d'être marié : soit il est marié à l'Église (auquel cas il est moine), soit il est marié à une femme. Pour pardonner au nom de Dieu, il faut savoir ce que c'est que l'amour, et pour cela il faut s'être donné. Quand vous dites à un prêtre orthodoxe que vous voulez foutre votre femme par la fenêtre, il vous comprend – étant lui-même marié et père de trois gosses, il connaît, il est passé par là lui aussi… Plus sérieusement, j'aime le chemin que propose cette religion. »*



DE LA PLACE POUR LE PRÉSENT

Avec une grande sincérité, il confesse dans son livre avoir un caractère épouvantable. Alors qu'on s'étonne d'un tel aveu, il en sourit : *« C'est un vrai dossier chez moi… La colère me fait régulièrement monter dans les tours, même si ma femme et mon fils m'ont beaucoup calmé – je suis plus apaisé et je suis conscient de cette fêlure, une lumière s'allume quand ça revient. Ceci étant dit, j'estime que j'ai toutes les raisons d'être en colère, et c'est aussi un moteur, ça contribue à faire de moi l'acteur que je suis. On nous demande d'envoyer du bois, ici, sur le plateau, il y a une grosse pression… Ce fut très dur de jouer Lucrèce Borgia* [dans la pièce éponyme de Victor Hugo]. *Aujourd'hui, on s'attend à ce que les acteurs soient des êtres parfaits, bien sous tous rapports, sous prétexte qu'ils sont connus et nantis. On est là pour incarner des monstres, pour aller chercher le monstre en nous. Il y a un espace pour ça, et je suis bien d'accord que c'est dans cet espace qu'il faut puiser et pas ailleurs, mais on travaille avec des choses pas forcément bonnes, et ça peut pousser à bout… »*

Après cette prestation remarquable mais épuisante dans *Lucrèce Borgia*, Gallienne avait coupé pendant presque un an, allant enseigner le théâtre aux États-Unis, à Princeton. On sait que, derrière sa fantaisie, l'acteur cache des fragilités. Le lecteur •••

attentif aura noté, au mur, une photo de la danseuse Sylvie Guillem. Dans un chapitre élégiaque du *Buveur de brume*, Gallienne se souvient que, pour fêter ses 16 ans, son père l'avait emmené en Suisse. Il l'avait d'abord invité à déjeuner dans l'un des plus grands restaurants du monde, Chez Girardet; puis le soir, à Lausanne, ils avaient vu Sylvie Guillem danser *Sissi ou l'Impératrice anarchiste* de Maurice Béjart. « *C'était une parenthèse inoubliable* », écrit-il. Ce récit intimiste permet à Gallienne de raconter ce qui n'était que sous-entendu dans son film *Les Garçons et Guillaume, à table!*: les coups de ceinture que lui donnait son père. Mais à la fin du livre, dans ces pages bouleversantes, il rend hommage à ce patriarche paradoxal disparu en 2009 qui, s'il le frappait, lui a aussi transmis le goût de la danse et de la gastronomie: « *Lors de la version théâtrale de* Les Garçons et Guillaume, à table!, *les anciens enfants battus comprenaient dans la seconde l'allusion quand j'effleurais la ceinture… Est-ce que mon livre parle du pardon, je ne sais pas… Il y a quelque chose de l'ordre du roman initiatique: je deviens adulte. Je dépose, aussi. J'ai été longtemps l'archiviste de ma famille – je le suis toujours, mais moins. Au bout d'un moment, ça va, je fais de la place pour le présent.* » Bizarrement, il n'est pratiquement jamais question de ses frères. Pourquoi? « *Je n'ose pas parler d'eux… Je pense que c'est très pénible pour eux de m'avoir pour frère – ça doit être relou!* »

On cherche dans sa loge le recueil de poèmes de sa cousine morte à 20 ans, Alicia Gallienne, que Guillaume avait fait publier chez Gallimard sous le titre *L'autre moitié du songe m'appartient*. On ne trouve pas le livre, ce qui n'empêche pas l'acteur d'en parler avec émotion: « *Alicia avait la fulgurance de ces âmes de passage. Elle est pour moi de la famille d'Emily Dickinson. Son livre a fédéré une communauté: il est traduit en italien, en suédois… Des gens sont tombés amoureux de cette poésie. C'est une parole de femme, et beaucoup de femmes s'y reconnaissent. Alicia a marqué tous les gens qu'elle a croisés, elle a sa postérité propre, et je ne me revendiquerai jamais comme son ayant droit.* »

Ci-dessus: une photo de famille de Tchekhov dont on croise le regard à chaque recoin de la loge de Guillaume Gallienne. Ci-dessous: trois médaillons, dont deux à l'effigie du dramaturge russe et une à celle de Molière.

« J'AI TOUT FAIT, TOUT VU »

Gallienne se sent-il plutôt aristo (sa mère) ou bourgeois (son père)? « *Les deux, mon bon monsieur! Il y a des moments où je suis snob comme un pot de chambre – le snob, c'est le bourgeois qui n'est pas aristo. À d'autres moments ça va, je me détends, le côté aristo ressort. On peut me mettre avec absolument n'importe qui, je ne serai pas familier mais très ouvert. Franchement, je peux faire marrer tout le monde!* » Bien qu'il vienne d'un milieu privilégié, il n'a pas été épargné par les épreuves. Outre les coups et les deuils, il a aussi connu la pension de la sixième à la quatrième, à Passy-Buzenval, à Rueil-Malmaison. Ayant été scolarisé un temps à l'établissement voisin, le Centre Madeleine-Daniélou, on lui dit qu'on connaît. Oh que non: « *Daniélou, c'était Disneyland: il y avait des nanas! Moi, j'avais droit à un dortoir de 120 garçons, sans cloisons. Tout le monde me traitait de pédé. Heureusement, après, je suis parti trois ans en Angleterre, et là, c'était génial… Les Anglais, quand ils savent que vous faites partie de leur caste, ils ne vous critiquent jamais sur votre apparence – ce serait se critiquer eux-mêmes. On peut être précieux, efféminé, ça ne pose pas de problème. Je ne me suis fait insulter qu'une fois en Angleterre: à un concert de punk, dans un pub, car j'avais une veste en tweed.* »

Après ce passage en pension, le jeune Français anglophile d'origine géorgienne a achevé son apprentissage la nuit, de 16 à 22 ans: « *J'y ai fait mes classes d'humanités. J'ai adoré ça. Je faisais le mur, c'était très proustien, mon* Temps retrouvé *à moi. J'ai tout fait, tout vu – les endroits les plus déjantés, les plus malfamés. Tomber sur untel sur une croix de Saint-André… J'ai appris beaucoup de choses de la vie, des gens, des faiblesses, des peurs, des masques… Plus les gens essaient de se masquer plus on les devine. Puis je suis entré au Conservatoire, et à partir de là, c'est sur le plateau que ça se passait.* » Trente ans plus tard, il est toujours sur les planches. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos: Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★☆☆

LE BUVEUR DE BRUME
GUILLAUME GALLIENNE
288 P., STOCK/MA NUIT AU MUSÉE, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MAI

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

William S.

Vous dire combien je suis impressionnée serait insuffisant. Je m'entretiens aujourd'hui avec un homme qui a été le personnage de plusieurs romans (si, si, je vous assure), mais également et surtout un auteur de génie bien vivant, un dramaturge et le plus grand d'entre tous.

Pour notre rencontre, j'ai choisi un établissement qui fait référence à son *Macbeth*. Ce sympathique pub du centre de la capitale s'appelle The Auld Alliance, expression qui rappelle que l'Écosse a toujours été une alliée de la France. J'espère que Will n'aura pas de mal à venir car il débarque de Londres ce matin même.

Je n'ai aucun doute sur l'identité de l'élégant homme brun qui vient de passer la porte du pub en kilt. Je me lève de mon tabouret et me présente. Bien entendu, il ne parle pas un mot de français. Nous nous installons à une table et commandons deux pintes de bière. Me voici donc lui parlant dans la langue de… Shakespeare[1] :

— Je sais que les génies sont immortels et je ne devrais pas m'étonner de vous voir face à moi, mais je me demande si vous n'êtes pas effaré de voir ce qu'est devenue une ville en ce début de XXIe siècle.

— Cela me fait penser à la vie même, pleine de sons et de fureur…

— Savez-vous que votre existence déchaîne les passions ? On a prétendu que vous n'aviez jamais existé, que vous n'étiez pas l'auteur de vos œuvres, et là toutes les histoires les plus démentes ont fleuri.

— Ah oui ? Je n'ai pas existé ?

— Je sais bien que si, mais dès le XIXe siècle on a vu se répandre des rumeurs : on a dit que Marlowe avait écrit à votre place alors qu'il meurt à 29 ans et que, né la même année que lui, vous créez des pièces jusqu'à la quarantaine tardive. On a aussi évoqué un groupe d'aristocrates se réunissant dans le secret pour construire vos œuvres…

— Les aristocrates sont des dramaturges-nés et ils sont d'une telle modestie qu'ils préfèrent rester discrets sur leur identité.

— Récemment, une universitaire féministe a prétendu que vos pièces avaient été écrites par une duchesse…

— Une duchesse ? Ma foi, c'est amusant, je n'ai rien contre le travestissement, mais aucune duchesse ne connaissait le langage rugueux des fils du peuple que j'aime restituer dans la bouche de ceux que j'appelle bouffons et que j'aime tendrement.

— Oui, je sais bien. Le théâtre était un art mal considéré à votre époque, les aristocrates préféraient la poésie. Un dramaturge devait travailler en étroite collaboration avec une troupe de mauvais garçons, enfin de comédiens…

— Virginia Woolf, dont on m'a parlé, me voyait comme intellectuellement homme et femme, androgyne. J'aime l'idée. Je ne vais pas soulever mon kilt pour faire une démonstration inutile…

— Non ! merci pour votre délicatesse. Je me souviens aussi de certains de vos termes crus sur le sexe masculin quasi omniprésents dans vos œuvres, c'est une signature de vos origines modestes peut-être ?

— J'ai vécu à une époque où le sexe n'était pas une chose honteuse comme j'ai compris qu'il l'a été avec le règne catastrophique de la reine Victoria.

— Vive Elizabeth !

— Vive la reine vierge que je n'ai cessé de caresser dans le sens du poil qu'elle avait également au menton.

Il éclate de rire et boit de longues rasades de bière.

— Une écrivaine irlandaise, Maggie O'Farrell, a fait de vous un personnage fuyant son foyer, une sorte d'ombre, dans son roman intitulé *Hamnet*.

— La mort de mon fils Hamnet à l'âge de 11 ans demeure une de mes plus grandes détresses. Mais personne ne pourra savoir ce que je fus pour ma famille.

— J'ai d'autres questions à vous poser mais *Lire Magazine* me demande de faire court…

— Continuons cette conversation en privé, Stéphanie. J'ai aussi des remarques à vous faire sur *William*, le roman que je vous ai inspiré. Je vais vous raconter ce qu'il s'est vraiment passé durant ces « années perdues[2] ». ■

> « JE NE VAIS PAS SOULEVER MON KILT POUR FAIRE UNE DÉMONSTRATION INUTILE »

1. Je traduis pour le public français.
2. Huit années de la vie de W. S. demeurent encore inconnues des historiens.

AUDREY SOVIGNET

Femme lisant à son balcon, estampe sur bois du peintre japonais Utagawa Kunisada (vers 1850).

DAVIS MUSEUM AT WELLESLEY COLLEGE MUSEUM PURCHASE, THE MARY CLOTHIER SLADE FUND/BRIDGEMAN IMAGES

LA LITTÉRATURE JAPONAISE

Des chats aux atomes

Décidément, il en va des littératures comme des jeunes bretteurs selon Corneille : leur valeur n'attend pas forcément le nombre des années. Comme la littérature russe, la littérature japonaise est récente : son acte de naissance renvoie à la fin du XIXe siècle, même si les écrivains nippons ne l'ont pas attendu pour créer. *Le Dit du Genji*, roman de cour attribué à l'écrivaine Murasaki Shikibu, remonte au début du XIe siècle, et il est même antérieur à notre *Chanson de Roland*. Mais il a fallu huit siècles pour que cette littérature trouve une unité. Certes, pour bien des lecteurs, la littérature japonaise se résume à la figure contemporaine de Haruki Murakami, auteur de *Kafka sur le rivage*, et éternel nobélisable – et aux figures passées de Mishima et de Kenzaburô Ôé. Pourtant, d'autres écrivains nippons tirent, chez nous, leur épingle du jeu. Comme la grande romancière et nouvelliste Yôko Ogawa, dont nous vous louions, il y a deux mois, les *Scènes endormies dans la paume de la main*... Par ailleurs, un genre littéraire japonais connaît en ce moment un vif succès : il rassemble ces romans qui vous parlent de chats (une tradition dans la littérature japonaise), de cafés hors du temps, de communautés informelles où l'empathie permet de se tenir chaud, et dont les titres sonnent comme des invitations à ralentir : *Tant que le café est encore chaud*, ou encore *Chats sur ordonnance*. Bien sûr, les raisons de cette faveur ne sont pas à chercher loin : nos psychés occidentales associent toujours le Japon à une appréhension sereine de l'existence. Évidemment, ce cliché, qui correspond à une réalité, trouve son contrepoint ailleurs – dans *Strange Pictures*, polar très noir de l'influenceur Uketsu. Ou dans nombre de mangas, puisque le genre s'est emparé sans complexe des traumas nationaux. Ainsi *Akira* où le dessinateur Katsuhiro Ôtomo rejoue à l'infini, à coups d'explosions hyperboliques, le drame d'Hiroshima... ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

44 **Éveil et affirmation** Une brève mais intense histoire littéraire
46 **Panorama d'un archipel** En huit chefs-d'œuvre
48 **Derrière l'arbre Murakami** Une forêt d'écrivains à succès
49 **Le feel-good nippon** Le charme acidulé de la lenteur
50 **Le manga** De la tradition au phénomène d'édition
52 **Entretien croisé avec Muriel Barbery et Amélie Nothomb :** « Le Japon est mon grand amour et il le sera toujours »

Éveil et affirmation

UNE BRÈVE MAIS INTENSE HISTOIRE LITTÉRAIRE

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, le Japon ne dispose pas de mot pour dire « littérature ». Si la modernisation des lettres se cristallise lors de l'intrusion des Occidentaux dans l'archipel, elle s'y profilait néanmoins depuis longtemps.

Nishi Amane. Ci-dessous : Mori Ôgai en 1905, en Mandchourie durant la guerre russo-japonaise.

Même si, dans le Japon ancien, des pratiques d'écriture que nous pouvons regrouper sous notre concept de littérature existaient bel et bien, celles-ci, dispersées, ne pouvaient être vécues consciemment comme « littéraires » puisque la notion même n'était pas cristallisée. Ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle que le mot *bungaku*, utilisé depuis longtemps, mais avec un sens tout à fait différent, vint correspondre au français « littérature » et à ses équivalents dans les langues de l'Europe occidentale. Ce terme vient du chinois *wenxue*, qui désigne, depuis Confucius, l'étude des classiques à des fins d'élévation morale. La grande originalité du XIXe siècle japonais, c'est d'abord la révolution philosophique qui a permis l'introduction de la pensée du beau. Elle a été menée de manière très précoce par des intellectuels comme Nishi Amane ou Nakae Chômin, qui donne une traduction de *L'Esthétique* d'Eugène Véron en 1883. Dans la foulée de cette mutation conceptuelle s'impose l'idée selon laquelle la littérature constitue un domaine spécifique de l'activité humaine. Le champ littéraire se met en place, s'unifie et se structure entre 1885 et 1895 environ. Des périodiques « littéraires » apparaissent, une rubrique « littérature » trouve sa place dans les revues générales. Des cercles d'écrivains se constituent. Les genres tendent à acquérir une égale dignité. C'est dans ce contexte que s'opère la promotion des formes narratives fictives, qui vont rattraper, voire supplanter, les genres poétiques nobles. La publication en 1885-1886 de l'essai de Tsubouchi Shôyô, *L'Essence du récit*, marque un repère important. Le roman, selon certains, doit désormais prendre pour objet les « *sentiments humains* » et les « *mœurs du temps* », à l'opposé du privilège accordé au divertissement et à l'imaginaire par la littérature de Edo, qui garde malgré tout de nombreux thuriféraires comme Ichiyô Higuchi ou Kôda Rohan. D'autres auteurs, tel Mori Ôgai, avec *La Danseuse* en 1890, recherchent dans les ressources de la langue classique les moyens de dire des expériences contemporaines comme celle de la grande ville étrangère.

LES VESTIGES PRÉCIEUX D'UN TEMPS RÊVÉ

Les pratiques poétiques vont elles aussi connaître des mutations brutales. Même si les rythmes anciens sont préservés, le haïku (5-7-5 mores[1]) devient une poésie descriptive, alors que le *tanka* (5-7-5-7-7 mores), issu du *waka*, se situe dorénavant dans le cadre de la poésie lyrique. Akiko Yosano, par exemple, libère l'expression d'une sensibilité féminine dans le recueil *Cheveux emmêlés* en 1901. De manière plus générale, on assiste à un complet redécoupage de la carte des discours. Le « national » se différencie nettement du « mondial ». Il se caractérise par l'emploi, au moins partiel, des signes graphiques syllabiques autochtones. Après une embellie au début des années 1890, toute la pratique des textes sino-japonais (écrits exclusivement à l'aide de caractères chinois), pourtant centrale dans l'histoire intellectuelle du Japon, se trouve rejetée. De la même manière, les discours savants se différencient de manière implacable des textes littéraires. Alors que l'université absorbe les disciplines liées aux sciences humaines et sociales, comme l'histoire ou la philosophie, toute une pratique érudite vagabonde, qui s'illustrait dans la forme spécifique de « l'essai au fil du pinceau » (*zuihitsu*), se trouve brusquement abandonnée dans les recoins poussiéreux des bibliothèques. Ces bouleversements s'accompagnent de la découverte de

SÔRITSU ROKUJÛNEN (60TH ANNIVERSARY), TOKYO BUNRIKA DAIGAKU, 1931 – IMPERIAL JAPANESE ARMY

Akiko Yosano et son mari, le poète Tekkan Yosano, vers 1934. Ci-dessous : couverture de l'édition originale du recueil *Midaregami* (*Cheveux emmêlés*) de Akiko Yosano vers 1901.

WIKIMEDIA COMMONS – AKIKO YOSANO(1878-1942); ILLUSTRATION BY TAKEJI FUJISIMA (1867-1943) – THE UNIVERSITY ART MUSEUM, TOKYO

thématiques nouvelles, comme celles que pointe Kôjin Karatani dans *Les Origines de la littérature japonaise* : le paysage, l'intériorité, la confession, la maladie ou l'enfance. L'autobiographie entre en scène avec *La Vie du vieux Fukuzawa racontée par lui-même*, de Yukichi Fukuzawa en 1898, puis les récits de la vie privée. D'autres changements connexes se produisent, comme la mise en place d'une histoire littéraire nationale, la promotion de l'auteur, l'émergence de la critique, la réorganisation des structures de diffusion (presse, édition), la constitution d'un lectorat nouveau à la suite des réformes éducatives et surtout une mutation profonde de la langue et de son écriture dont témoignent éloquemment les débuts de Natsume Sôseki avec *Je suis un chat* en 1905.

Il est bien certain que l'ouverture diplomatique progressive du Japon, consécutive aux pressions américaines de 1853-1854, avait conduit à une ouverture intellectuelle. Des romans, des poèmes occidentaux furent traduits, des théories présentées. Mais ces nouveautés n'arrivèrent pas sur un terrain vierge, dans un Extrême-Orient endormi, confit dans ses traditions. En plein cœur du XVIIIe siècle, dans un pays supposé « fermé » et féodal, des mutations importantes avaient eu lieu. À côté d'un certain effort pour déchiffrer la langue hollandaise, traduire et comprendre des ouvrages scientifiques occidentaux, les études dites « nationales » avaient permis une redécouverte des plus anciens textes japonais, qui apparurent désormais comme les vestiges précieux d'un temps à moitié rêvé où la civilisation de l'archipel était hors de l'influence du modèle chinois. L'hégémonie de la référence continentale qui dominait la culture japonaise depuis l'époque de Nara au VIIIe siècle était battue en brèche. De nouveaux horizons de pensée devinrent dès lors concevables, à l'intérieur même d'un pays presque complètement fermé à l'extérieur sur le plan politique.

UNE MODERNITÉ SPÉCIFIQUE

Au même moment, d'autres évolutions témoignaient elles aussi d'une modernité spécifique, comme une forme de libération du sujet de la perception et de la connaissance, patente aussi bien dans certaines investigations scientifiques qu'en histoire de l'art. Combinée avec le goût pour la spéculation abstraite issu de l'héritage néoconfucéen, celle-ci a constitué une des conditions essentielles de la révolution philosophique des années 1870, évoquée plus haut. Le capitalisme marchand qui s'épanouit durant l'époque de Edo (1600-1868), caractérisée par une urbanisation massive, un processus de laïcisation, le développement d'un État centralisé, favorise en tout cas une bourgeoisie citadine, commerçante et artisanale, qui dégage suffisamment de profit pour développer une culture des loisirs et affirmer des valeurs propres, qui sont celles de l'émotion et du sentiment. Prémices d'une culture proprement « nationale », d'une vision historiciste du monde, ainsi que d'une autonomie du littéraire, associées à une explosion du marché du livre, un accès élargi de la population à la lecture et à l'écriture, voire à une révolution des pratiques de lecture et à un début d'affermissement de la fonction auctoriale… Ne sommes-nous pas dans une configuration très proche de celle qui a caractérisé l'Europe occidentale en ce même XVIIIe siècle ?

Le Japon ne s'est ainsi pas métamorphosé d'un simple coup de baguette magique à l'ère Meiji, au milieu du XIXe siècle, à la suite de l'arrivée des canonnières de Perry. Il était déjà, depuis au moins un siècle (bien plus en réalité), dans une profonde dynamique de modernisation autochtone. Le changement de paradigme littéraire des années 1880 se situe à la croisée de ce développement endogène et de la poussée impérialiste de l'Occident. ■ **Emmanuel Lozerand**

1. La more est une unité phonétique élémentaire plus fine que la syllabe. Le japonais est une langue morique, la notion de syllabe n'existe pas.

Portrait du nouvelliste japonais Natsume Sôseki, par Ogawa Kazumasa en septembre 1912.

Panorama d'un archipel

EN HUIT CHEFS-D'ŒUVRE

Du XIe siècle à nos jours, ces monuments de la littérature nippone nous permettent de remonter le cours de l'histoire du Japon à travers ses plus beaux écrits.

CLASSIQUES FONDATEURS

Le Dit du Genji
Murasaki Shikibu
(XIe siècle)

En 2008 était célébré le millénaire du *Dit du Genji*, roman-fleuve dont Borges disait qu'il n'a jamais été égalé. Composé entre 1005 et 1013 par dame Murasaki, une aristocrate vivant à la cour impériale de Heian-kyô (l'actuelle Kyôto), il est considéré comme le premier roman psychologique de l'histoire de la littérature, dont le succès fut tel qu'il donna naissance, dès le XIIe siècle, à une iconographie foisonnante d'une valeur inestimable *(les genji-e)*. Retraçant le destin politique et les intrigues amoureuses du Prince Radieux (le Genji), Murasaki Shikibu plonge son lecteur dans l'atmosphère raffinée de la cour impériale japonaise au rythme de 800 *waka* (poème de 31 syllabes). Évocation poétique de l'impermanence des choses, *Le Dit du Genji* explore le féminin, les affres de l'amour et les vicissitudes de l'existence avec une grande modernité, qui donne à ce chef-d'œuvre un caractère intemporel. ■

Notes de chevet
Sei Shônagon
(XIe siècle)

Si la fleur immaculée du prunier symbolise dans l'imaginaire japonais l'œuvre de Murasaki Shikibu, les écrits de Sei Shônagon sont incarnés par la fleur rose du cerisier. Appartenant au genre « sôshi » des écrits intimes, ces *Notes de chevet* rassemblent, sous forme de tableaux, des portraits, des historiettes, des impressions sur le vif illustrant la vie quotidienne à l'apogée de la civilisation Heian, et constituent ainsi un précieux témoignage historique. Dame d'honneur attachée à la princesse Sadako, Sei Shônagon relate dans ses *Notes* des considérations personnelles ou intimes que l'on ne saurait évoquer en public, sur ce qu'elle aime manger, ce qui la dérange, ce qui ne fait que passer, ce qui fait battre son cœur, etc. Autant de détails à première vue sans importance mais qui, au final, composent une existence. ■

ENTRÉE DANS LA MODERNITÉ

Cheveux emmêlés
Akiko Yosano
(1901)

Akiko Yosano a 23 ans quand paraît *Cheveux emmêlés*, un premier recueil à l'origine d'une œuvre prolifique qui fera d'elle la plus grande poétesse du Japon moderne. Audacieuse, lyrique, engagée, sa plume renouvelle d'emblée le genre du *tanka* (poème de 31 syllabes, comme les *waka)* en libérant l'expression d'une sensibilité féminine. Composés à la suite de sa rencontre avec le poète Tekkan Yosano qui deviendra son époux, ces 399 poèmes célèbrent la fougue de la passion naissante, la joie de la réciprocité du sentiment amoureux. Figure inspirante pour toute une génération de poètes, Akiko Yosano donnera naissance à onze enfants et évoquera avec un réalisme inédit son expérience de la maternité. En 1904, pendant la guerre russo-japonaise, elle interpelle l'Empereur dans un célèbre poème « Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas ! », pour réclamer la fin des combats. ■

Je suis un chat
Natsume Sôseki
(1912)

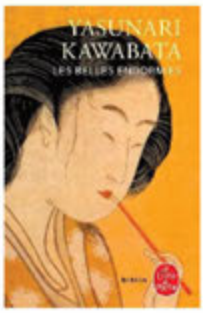
« Je suis un chat. Je n'ai pas encore de nom. Je n'ai aucune idée du lieu où je suis né. » Les premières lignes de *Wagahai wa neko de aru* (littéralement « Moi qui suis un chat ») sont connues de tout Japonais. Absente de la traduction française, leur tonalité grandiloquente indique d'emblée que l'animal, s'exprimant à travers la plume de Sôseki, se considère comme un être supérieur, de fait doté de connaissances encyclopédiques. Initialement publié sous forme de feuilleton entre 1905 et 1906, ce roman satirique raconte l'histoire d'un chat adopté par le professeur Kushami (« éternuement ») pendant l'ère Meiji. Fin observateur, le félin ne se prive pas de juger les humains, selon lui étranges et peu fiables. Professeur de littérature anglaise, Sôseki avait traduit en japonais *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, qui influença l'écriture de *Je suis un chat*. ■

La Chambre rouge
Edogawa Ranpo
(1925)

Prononcez Edogawa Ranpo à haute voix, et vous percevrez son admiration pour… Edgar Allan Poe ! Considéré comme l'un des précurseurs de la littérature policière japonaise, Edogawa Ranpo publie en 1925 ce recueil de cinq récits imprégnés, comme l'œuvre de son écrivain favori, de fantastique, de cruauté et de délires obsessionnels. Obéissant à une logique implacable menant au crime, ces récits mettent en scène les perversions d'une femme envers son mari revenu infirme du front, d'un homme transformé en chaise humaine pour laisser libre cours à ses fantasmes, d'une chambre rouge où sept initiés se retrouvent pour vivre des moments interdits, teintés de spiritisme et de pornographie. Certains prennent la forme d'enquêtes policières, comme « La pièce de deux sen », hommage direct au *Scarabée d'or* de Poe. ■

Confessions d'un masque
Yukio Mishima
(1949)

En tournant les pages d'un livre d'art, Kochan est fasciné par la beauté du corps nu, transpercé de flèches, de saint Sébastien, son martyre érigé en fantasme par ce jeune homme découvrant le désir. Dans la rue, Kochan est attiré par les matelots, les voyous ; à l'école, par Omi, un camarade dont il envie le charisme, lui qui est chétif et souvent malade. Mais dans le Japon des années 1930, l'homosexualité est taboue et Kochan se lie avec Sonoko, la sœur d'un camarade, pour tenter de refouler ses désirs, quitte à se fabriquer de toutes pièces un masque social. Un masque qu'il ôte pour le lecteur, le temps d'un monologue intérieur dans lequel il évoque, sans fausse pudeur, son éveil sensuel et sexuel, ses pulsions teintées de sado-masochisme. D'inspiration autobiographique, *Confessions d'un masque* est l'œuvre d'un écrivain de 24 ans, subversive pour l'époque. ■



Les Belles Endormies
Yasunari Kawabata
(1961)

Sur le conseil d'un ami, Eguchi, 67 ans, passe la porte d'une maison close où de belles endormies l'attendent, inconscientes. Au fil des cinq nuits passées avec elles, Eguchi se souvient des femmes qu'il a aimées, rembobine le film de son existence, médite sur la vieillesse et sur l'inutilité des vieillards *« qui ont déjà cessé d'être des hommes »* aux yeux de la société. Un voyage au cœur de lui-même, qui l'aidera à cheminer en paix vers la mort prochaine. Premier écrivain japonais à recevoir en 1968 le prix Nobel de littérature, Kawabata se distingue par le dépouillement extrême de sa plume, visant à l'expression la plus essentielle des sensations. Moderniste ancré dans la tradition culturelle japonaise, Kawabata fut hanté par la quête du beau et par l'absolue solitude de l'être humain face à la mort. *Les Belles Endormies* sont le reflet de ses obsessions. ■

Notes de Hiroshima
Kenzaburô Ôé
(1965)

En 1963, Kenzaburô Ôé se rend à Hiroshima à l'occasion de la Conférence mondiale contre les armes nucléaires. Son premier fils vient alors de naître avec une grave malformation et se trouve entre la vie et la mort. Plutôt qu'un compte rendu des discours officiels, Ôé recueille dans ses *Notes* la parole des « hibakusha », les victimes irradiées à Hiroshima, dans lesquelles il projette le rêve d'une humanité débarrassée de sa folie destructrice. À travers le portrait de femmes défigurées, d'hommes résistant à la tentative de suicide, de vieillards abandonnés de tous, de médecins ayant eu à prodiguer les premiers soins alors qu'eux-mêmes étaient blessés, Ôé interroge l'idée de dignité et le sens que l'on peut donner à une vie détruite, à toutes ces vies qui n'ont pas pris fin le 6 août 1945. ■

Sélection de Laëtitia Favro

FREEPIK

Derrière l'arbre Murakami

UNE FORÊT D'ÉCRIVAINS À SUCCÈS

Si l'auteur de la trilogie *1Q84* a conquis des millions de lecteurs, une génération montante d'auteurs contemporains tire son épingle du jeu.

Jose Andô.

Hiro Arikawa.

Demandez « littérature japonaise », et on vous répondra « Haruki Murakami ». On vous donnera peut-être aussi le nom du prix Nobel de littérature Kenzaburô Ôé, ou celui de Ryû Murakami. L'écrivain des marges de Tokyo a conquis plus d'un million de lecteurs avec *Les Bébés de la consigne automatique*, paru chez Philippe Picquier dans les années 1990.

L'éditeur spécialisé dans les littératures de l'Extrême-Orient se réjouit que les lecteurs français de 2025 en sachent beaucoup plus sur la littérature contemporaine japonaise qu'à ses débuts dans les années 1980. *« Ils ont été éduqués sans complexe et sont beaucoup plus ouverts,* affirme-t-il. *Le Japon a une histoire littéraire d'une continuité formidable et d'une richesse prodigieuse. »* Dans ce paysage, Haruki Murakami lui apparaît comme *« un auteur marginal »*, dont le succès repose sur le fait qu'il maîtrise autant les codes culturels et les mythologies japonais qu'occidentaux. *« Il n'y a pas un arbre Murakami qui cache la forêt. Mais plutôt, des arbres et des forêts. »* Et de citer Ito Ogawa, avec son best-seller mondial, *Le Restaurant de l'amour retrouvé*, vendu à 200 000 exemplaires en France et adapté au cinéma. À la librairie Junku, située dans le quartier japonais de Paris, les clients se ruent sur le nouveau Murakami, *La Cité aux murs incertains*, comme sur les mangas et la fantasy, notamment la série *La Charmeuse de bêtes* de Nahoko Uehashi. Les fans de thrillers ont pu découvrir en janvier *Strange Pictures* d'Uketsu, vendu à 2 millions d'exemplaires au Japon. Enfin, *L'Homme camouflage* de Jose Andô a permis au public français de découvrir la condition de métis (*hâfu*) au Japon et le regard que la société japonaise pose sur l'homosexualité.

> « DEPUIS DEUX, TROIS ANS, LES ÉCRIVAINES JAPONAISES CARTONNENT »
>
> Philippe Picquier, éditeur spécialisé dans les littératures de l'Extrême-Orient

Chez Zulma, *La Bedondaine des tanukis*, d'Inoue Hisashi (1934-2010), paru à la rentrée littéraire 2024, continue à se vendre très bien, nous confie-t-on. *« C'est un peu* Pompoko[1] *en roman »*, explique Antonella Francini, chargée des relations avec la presse. En effet, les héros de cette fiction sont les tanukis, des cousins du raton laveur, qui peuplent la forêt japonaise comme sa mythologie. Ce printemps, Zulma publiera en poche *L'âme de Kôtarô contemplait la mer*, recueil de nouvelles mêlant intime et fantastique de Medoruma Shun, salué en France pour son roman *Les Pleurs du vent*. Publiée chez Verdier, la romancière, poète et nouvelliste Yôko Tawada apparaît quant à elle régulièrement sur la liste des nobélisables.

Chez Actes Sud, quatre romancières japonaises ont conquis le public français ces dernières années. D'abord, Yôko Ogawa, née en 1962 et considérée comme l'une des plus grandes écrivaines de sa génération, avec, entre autres, *Le Réfectoire un soir et une piscine sous la pluie*. Hiro Arikawa, née en 1972, ensuite, qui continue de séduire les lecteurs avec ses *Mémoires d'un chat*, parus en 2012 ; Mieko Kawakami, connue pour *Seins et Œufs*, sur les répercussions d'une crise d'adolescence ; et enfin Aki Shimazaki. Née au Japon, établie au Québec, elle est célèbre pour ses écrits en français, et dont l'intrigue se situe essentiellement au Japon.

Philippe Picquier constate une féminisation de la littérature japonaise. *« Depuis deux, trois ans, les écrivaines japonaises cartonnent »*, affirme-t-il. Et de citer la poétesse Mayumi Inaba avec *La Péninsule aux 24 saisons*, vendu à 200 000 exemplaires ; Hiromi Kawakami, dont le roman *Les Années douces*, a été adapté en BD, avec Jirô Taniguchi au dessin ; Akiko Kawasaki, qui nous entraîne dans le Grand Nord japonais sur l'île de Hokkaidô avec *Des chevaux et du vent* ; et enfin Rin Usami, née en 1999. En mai, elle publiera chez Picquier *La Fille sur la banquette arrière*, roman de la déception du monde des adultes, et compte parmi les voix japonaises à suivre. ■ **Gladys Marivat**

1. *Pompoko* (1994) est un célèbre film d'animation animalier japonais issu de Studio Ghibli.

YUKA FUJISAWA /FAYARD – KUNIHIRO FUKUMORI/ACTES SUD

Feel-good nippon

LE CHARME ACIDULÉ DE LA LENTEUR

En pleine expansion, le feel-good « made in Japan » est devenu l'un des genres phares en France. Son credo: vous inciter à ralentir. Décryptage d'une tendance romanesque qui casse les codes.

Cela fait plusieurs années que les romans feel-good nippons tiennent une place prépondérante parmi les genres les plus appréciés par les lecteurs. Avec leur éternel dynamisme, ils égrènent de nombreuses intrigues peuplées de personnages chahutés par la vie et dont les multiples péripéties changent progressivement leur perception du monde pour tracer un chemin vers la résilience. Ces aventures acidulées ont trouvé leur place dans la bibliothèque des lecteurs occidentaux. Véritable ode à la lenteur, la mouvance japonaise a quelque peu séparé les lecteurs du genre: d'un côté les adeptes d'une trame narrative rythmée qui pousse à s'évader. De l'autre, les aficionados de romans incitant à se connecter avec soi-même dans un univers souvent contemplatif.

Ito Ogawa.

OBSERVER SON PROCHAIN ET SE QUESTIONNER

Pour comprendre cette balade introspective, il faut s'intéresser aux thématiques de ces romans qui jouent volontiers sur le profil « type » de l'amoureux des livres tout en créant des atmosphères feutrées. De son célèbre roman *La Papeterie Tsubaki* à *Lettres d'amour de Kamakura*, l'écrivaine Ito Ogawa transforme la boutique de son personnage en lieu de confession où les clients viennent chercher une âme amie pour délivrer leur histoire difficile. La sécurité d'un huis clos où l'on divulguerait un secret bien gardé se rencontre aussi dans les cafés. Toshikazu Kawaguchi en fait le sujet de sa trilogie dont le premier tome, *Tant que le café est encore chaud*, nous parle du Funiculi Funicula, un endroit niché dans une ruelle où il serait possible de remonter le temps, une tasse à la main. Dissimulé sous les cerisiers, le Café Marble du roman de Michiko Aoyama, *Un jeudi saveur chocolat*, accueille lui aussi des clients à l'histoire mystérieuse. Une incitation à ralentir dans l'effervescence tokyoïte pour observer son prochain et se questionner sur les inconnus qui partagent notre espace. Si l'humain est au cœur de ces romans, l'animal totem du Japon n'est pas en reste. Omniprésent dans la littérature nippone, le chat l'est aussi dans ses romans feel-good, où il apparaît comme un guide à l'intuition souvent aiguisée. Syou Ishida les érige au rang de véritables panacées dans son roman *Chats sur ordonnance*, quand Sôsuke Natsukawa leur donne la parole dans son conte moderne, *Le chat qui voulait sauver la bibliothèque*. De cafés, de confessions et d'amis à quatre pattes, le feel-good japonais n'est autre qu'une une invitation à méditer sur soi-même. ■ **Marie Jouvin**

MAKIKO DOI-POPLAR/EDITIONS PICQU

COTÉ POLARS

UN ARCHIPEL, DEUX TENDANCES

Paru en janvier aux éditions du Seuil, *Strange Pictures* avait été un événement dès sa publication japonaise en 2022: plus d'un million de lecteurs, des droits vendus dans trente pays... Trois explications. D'une part: un thriller diabolique sur le fond. Ensuite, une forme hybride: le récit est parsemé des dessins qui entrent en résonance avec l'énigme. Enfin, l'auteur: Uketsu, youtubeur, illustrateur et vidéaste, qui apparaît vêtu de noir et masqué de blanc sur ses vidéos. Produit de la pop culture, Uketsu déclinait à sa façon une tendance, apparue dès la fin du xx[e] siècle avec Natsuo Kirino (plusieurs romans traduits au Seuil) puis Ira Ishida (chez Picquier): réalisme, horreur et violence transgressive. Une autre veine poursuit la tradition d'Edogawa Ranpo et Seichô Matsumoto, les initiateurs du polar nippon moderne, alliant intrigues ficelées et portraits de sociétés. Et là aussi, une superstar: Keigo Higashino, le seul qui devance Haruki Murakami dans les classements japonais. Très prolifique depuis les années 1990, traduit en France chez Actes Sud (son dernier livre, *Le Fil de l'espoir*, est paru en mars), cet orfèvre du roman à tiroirs excelle également dans les portraits psychologiques et sociaux. Dans le fil de cette inspiration, mais plus moderne encore, Kanae Minato s'est imposée dès son premier roman: *Les Assassins de la 5[e] B* (Le Seuil, 2015) où l'on suit la vengeance d'une enseignante contre ceux qui ont tué son enfant... **Hubert Artus**

Le manga

DE LA TRADITION AU PHÉNOMÈNE D'ÉDITION

Cette forme de bande dessinée est aujourd'hui une industrie florissante qui s'exporte bien au-delà des frontières du Japon.

En 1902, Rakuten Kitazawa publie dans le journal *Jiji Shinpô* une bande dessinée humoristique s'inspirant du court-métrage des frères Lumière *L'Arroseur arrosé*. Il est alors le premier à se désigner comme « mangaka », un terme encore utilisé aujourd'hui pour désigner les auteurs de manga (littéralement « image légère » ou « esquisse rapide »). L'auteur s'inscrit ainsi dans la longue et riche tradition d'illustrations narratives japonaises des *emaki* (ces rouleaux illustrés datant du xᵉ siècle qui racontent des histoires à travers des séries d'images), en passant par *La Grande Vague de Kanagawa* de Hokusai, l'estampe japonaise la plus célèbre de l'histoire de l'art. Au début du xxᵉ siècle, à l'image de ce qui se passe en France, en Belgique ou aux États-Unis pour la BD et les comics, le Japon voit lui aussi les premiers mangas publiés dans des journaux ou des suppléments qui les accompagnent. Mais c'est après la Seconde Guerre mondiale que le genre connaît sa véritable révolution, grâce notamment à un auteur: Osamu Tezuka. Son œuvre phare *Astro Boy (lire ci-contre)* introduit un nouveau style graphique et pose les bases du manga moderne. Il popularise également le découpage en chapitres hebdomadaires des histoires, un format encore largement utilisé aujourd'hui. D'autres lui emboîtent le pas, comme Fujiko F. Fujio ou Shigeru Mizuki, et diversifient le genre, mais ce sont les années 1970 qui marquent une nouvelle étape: les mangas se découpent alors en différents sous-genres s'adressant à des publics spécifiques – le shônen destiné aux garçons, le shôjo pour les filles, le seinen pour les adultes et le josei pour jeunes femmes adultes –, un découpage encore à l'œuvre aujourd'hui. Des mangas comme *Dragon Ball* d'Akira Toriyama, *Nausicaä de la vallée du vent* d'Hayao Miyazaki ou *Mazinger Z* de Gô Nagai marquent ainsi leur époque.

À LA CONQUÊTE DU MONDE

Les premiers mangas débarquent chez nous dans les années 1970, notamment à travers la première revue de manga, *Le Cri qui tue*, qui publie des auteurs importants comme Takao Saitô, Osamu Tezuka, Yoshihiro Tatsumi ou Fujio Akatsuka. Mais ce qui va véritablement lancer le genre en France, c'est le programme jeunesse *Club Dorothée*. L'objectif de l'émission était de diffuser vingt heures de dessins animés par semaine, mais la production française n'y suffisait pas. Forte du succès de la diffusion de *Goldorak* sur sa précédente chaîne, Dorothée et ses producteurs se tournent alors vers la production japonaise, moins chère que l'américaine: *Les Chevaliers du Zodiaque*, *Juliette je t'aime* ou *Dragon Ball* débarquent sur nos écrans, malgré l'opposition de certains politiques, comme Ségolène Royal, qui les juge trop violents. Des magazines spécialisés comme *Mangazone* ou *AnimeLand* naissent, et les éditeurs, flairant le bon filon, achètent les droits japonais pour les éditer en France. *Dragon Ball* paraît ainsi chez Glénat en 1993, et les ventes s'envolent rapidement. *Sailor Moon* ou *Les Chevaliers du Zodiaque* suivent. Dans le même temps, l'essor des animés (adaptations animées des mangas) joue un rôle important dans cette diffusion à travers le monde, notamment pour *Naruto*, *One Piece* ou *Pokémon*. Beaucoup de lecteurs de mangas y sont venus grâce à tous ces animés diffusés sur les plateformes. Et si le Japon reste à la fois le plus grand producteur et consommateur de manga, la France et les États-Unis suivent de près. Dans l'Hexagone, le genre représente aujourd'hui entre 15 et 20 % du marché de l'édition littéraire. ■ **Mathieu Charrier**

En haut: *emaki* du xiiᵉ siècle, représentant l'attaque du palais impérial durant la rébellion de Heiji. En bas: *Tagosaku to Mokubē no Tōkyō-Kenbutsu* (« Tagosaku et Mokube visitent Tokyo ») de Rakuten Kitazawa, publié en 1902.

COLLECTION MUSEUM OF FINE ARTS/BOSTON - MANGA-MUSEUM

LES CLASSIQUES

ASTRO BOY, LE GRAND ANCÊTRE

Considéré comme la première grande série de manga, *Astro Boy* (publié au Japon entre 1952 et 1968) raconte l'histoire d'un enfant robot conçu par un scientifique pour remplacer son fils, décédé dans un accident de voiture. Doté d'une force surhumaine et d'une grande intelligence, Astro se bat contre l'injustice et tente de créer des liens entre les humains et les robots. En imaginant cette histoire, Osamu Tezuka a popularisé le manga, l'inscrivant déjà dans une réflexion sur l'humanité, l'injustice sociale et la lutte pour l'égalité. Graphiquement, il a inventé le style qu'on lui connaît aujourd'hui, avec notamment des personnages aux traits très expressifs. *Astro Boy* a aujourd'hui dépassé les frontières du manga, devenant une véritable icône et un symbole de la pop culture. **M.C.**

***ASTRO BOY* (7 TOMES)**
OSAMU TEZUKA
KANA, 13,25 € PAR TOME

AKIRA, LA RÉFÉRENCE

Akira est un classique de la science-fiction, et plus particulièrement du cyberpunk, en manga. Publiée entre 1982 et 1990 au Japon, l'histoire se déroule dans un Tokyo postapocalyptique (situé en 2019), ravagé par une explosion mystérieuse. Kaneda, un jeune chef de gang à moto, tente de sauver son ami Tetsuo, devenu incontrôlable après avoir acquis des capacités psychiques surhumaines. Mêlant pouvoir autoritaire, gouvernement corrompu et gangs violents, la série aborde également la question du progrès et des conséquences du développement technologique incontrôlé. À travers cette œuvre, Katsuhiro Ôtomo a révolutionné le manga en y apportant un style graphique extrêmement détaillé et réaliste, ainsi qu'une nouvelle forme de découpage marquée par des plans larges et des perspectives saisissantes, influençant de nombreux auteurs et cinéastes. **M.C.**

***AKIRA* (6 TOMES)**
KATSUHIRO ÔTOMO
GLÉNAT, 14,95 € PAR TOME

LES DERNIÈRES PARUTIONS

KAGURABACHI, LA SEPTIÈME ÉPÉE

A peine le premier tome publié, *Kagurabachi* a créé le buzz sur Internet, certains lecteurs comparant déjà cette série à des classiques du genre comme *Demon Slayer* ou *Jujutsu Kaisen*. On y suit Chihiro Rokuhira, un jeune aspirant forgeron travaillant avec son père, un artisan réputé pour avoir forgé six lames enchantées ayant contribué à mettre fin à la guerre de Seitei. Repéré par une bande criminelle de sorciers, Chihiro voit son père se faire assassiner sous ses yeux et les six lames être volées. Armé d'une septième épée cachée, il se lance alors dans une vengeance sanglante. Ce shônen se distingue par la précision graphique de ses combats à l'épée et le charisme de son personnage principal. Lors de son premier week-end de sortie en France, *Kagurabachi* s'est vendu à plus de 12 000 exemplaires, soit un volume toutes les vingt-deux secondes ! **M.C.**

***KAGURABACHI* (T. 2)**
TAKERU HOKAZONO
208 P., KANA, 7,30 €. EN LIBRAIRIES LE 18 AVRIL.

GACHIAKUTA, ENFANT DE L'ABÎME

Rudo est un jeune garçon qui vit dans un bidonville à la lisière des quartiers bourgeois de la ville. Chaque nuit, il s'aventure dans les rues de ces zones favorisées pour y récupérer des objets jetés par leurs propriétaires et les revendre pour gagner quelques sous. Mais un jour, il est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis et est jeté dans « l'abîme », où sont envoyés tous les déchets de l'humanité. Rudo n'a alors qu'un objectif : se venger et survivre aux monstres et aux personnalités abominables qui peuplent cet univers. Au-delà de son atmosphère sombre et de personnages bien pensés, *Gachiakuta* se distingue par la réflexion qu'il offre sur l'injustice sociale et la hiérarchie entre les différentes castes. Il s'agit du premier manga publié par l'autrice Kei Urana, qui travaillait auparavant en tant qu'assistante d'Atsushi Ôkubo (auteur de *Soul Eater* et de *Fire Force*). **M.C.**

***GACHIAKUTA* (T. 11)**
KEI URANA
192 P., PIKA, 7,20 €

OSAMU TEZUKA DROITS RÉSERVÉS - KAGURABACHI/TAKERU HOKAZONO/KANA 2025 - KATSUHIRO ÔTOMO/GLÉNAT - GACHIAKUTA/KEI URANA/PIKA 2025

Entretien croisé

« LE JAPON EST MON GRAND AMOUR ET IL LE SERA TOUJOURS »

L'une y a grandi, l'autre l'a découvert à l'âge adulte. Entre souvenirs intimes, influences littéraires et esthétiques, Muriel Barbery et Amélie Nothomb évoquent ce pays qui n'en a pas fini de nourrir leur imaginaire et leur écriture.

Vous avez toutes les deux vécu au Japon : Amélie Nothomb durant votre enfance, et Muriel Barbery bien plus tard. Pouvez-vous revenir sur cette expérience ?

Amélie Nothomb. Comme je le raconte dans *Métaphysique des tubes*, c'était une enfance enchanteresse, absolument mythologique, dans le Japon ancien comme on le rêve, dans un village du Sud au pied des montagnes. Nous vivions dans une demeure traditionnelle, avec une nounou japonaise que j'aimais à l'égal de ma mère.

Muriel Barbery. J'ai vécu en 2008 et 2009 à Kyoto, mon grand amour, où bat encore le cœur de l'ancien Japon, à la résidence de la Villa Kujoyama. Ce fut une expérience d'absolue tranquillité, à tel point que j'avais même projeté d'y rester à vie. J'y ai noué des amitiés profondes. D'ailleurs, dans *Une heure de ferveur*, mon deuxième roman japonais, l'amitié occupe une place centrale, largement inspirée de ces amitiés que j'ai créées là-bas.

Amélie Nothomb, Dans *Stupeur et Tremblements* ou *Ni d'Ève ni d'Adam*, vous montrez qu'une distance culturelle infranchissable nous sépare du Japon. C'est vrai ?

A.N. Cette distance est vraie en ceci qu'il serait impossible de comparer le Japon à toute autre civilisation ou pays, mais pas infranchissable en ceci qu'on peut devenir japonais sans être né japonais. J'ai essayé mais ça n'a pas fonctionné pour moi. Dans *Un impossible retour*, le personnage d'Alice est une Française qui, elle, devient véritablement japonaise. La japonité, je crois, est davantage un état qu'une nationalité.

Et depuis *Stupeur et Tremblements*, votre rapport au Japon s'est-il apaisé ?

A.N. Je ne vois pas la nécessité de l'apaiser. Une relation peut très bien se porter sans être apaisée. Le Japon est mon grand amour et il le sera toujours. Je pense qu'il y a du Japon en moi, mais ce n'est pas, dans mon cas, une identité.

Muriel Barbery, dans *Une rose seule*, chaque chapitre s'ouvre sur une légende japonaise ou chinoise. Comment avez-vous choisi ces récits ?

M.B. Ayant tout inventé, je suis ravie que vous soyez tombé dans le panneau ! Même ma traductrice japonaise m'a écrit un jour pour me dire qu'elle ne retrouvait pas ces anecdotes. Mon idée était de créer de petites vignettes dans l'esprit zen, où l'on pose des questions sans jamais donner de réponse – ce qui est, d'une certaine manière, une autre définition du roman. En les inventant, je percevais l'empreinte que la vie japonaise avait laissée en moi : cette perpétuelle mise à distance des réponses évidentes.

Dans ce livre comme dans *Une heure de ferveur*, les fleurs sont omniprésentes. En quoi leur symbolique reflète-t-elle une vision japonaise du monde ?

M.B. Il me semble que la fleur se trouve à l'exacte intersection de la nature et de l'art, ce qui est une obsession japonaise : faire de l'art à partir de la nature pour en restituer la quintessence. Si l'on réfléchit bien, la fleur est ce que la nature produit spontanément de plus artistique. La fascination des Japonais pour les fleurs vient de là.

Dans vos romans, on sent une influence des codes esthétiques de la littérature japonaise. Quels sont les écrivains japonais qui vous ont le plus marquées ?

A.N. Jun'ichirō Tanizaki, auteur d'*Éloge de l'ombre*, Yukio Mishima et ses *Confes-*

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE – JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL

sions d'un masque, ou encore Haruki Murakami, dont j'admire profondément l'œuvre, en font partie.

M.B. Curieusement, c'est plutôt par le cinéma que j'ai découvert le Japon, avec Kenji Mizoguchi, tous les films de Yasujirô Ozu dont l'alliance entre tradition et modernité m'éblouit, Kurosawa, surtout pour *Les Sept Samouraïs*. La gastronomie aussi a été un choc: mon premier sushi m'a révélé une culture capable de créer une émotion intense à partir de quelque chose de très simple et de très nu.

Comment la culture japonaise influence-t-elle votre façon d'écrire ?

M.B. Elle m'a fait découvrir qu'une grande complexité peut naître d'une apparente simplicité. Cette idée a mis des années à s'imposer en moi, mais c'est sans doute l'influence la plus profonde qu'elle a eue sur ma pensée. Mon écriture reste française, elle n'est pas influencée par les écrivains japonais, mais mon attrait croissant pour la sobriété, une poésie plus concise et un style plus resserré vient très certainement de là.

A.N. D'abord, il y a l'art des ellipses, qui est évident. Je ne ressens pas la nécessité de remplir les trous. Au contraire, le vide et le silence rendent le texte d'autant plus fort, agissant et complet. Aussi, dans ma façon de jouer avec l'ombre, comme en parle Jun'ichirô Tanizaki dans son *Éloge de l'ombre*: l'exigence de lumière et de pleine transparence me paraît un peu absurde. Enfin, le verbe surinvesti: dans la phrase japonaise, le verbe est repoussé à la fin, et donc chaque phrase est un peu un suspense dont le dénouement se fait dans le tout dernier mot. Mes phrases ne sont pas tout à fait construites ainsi car j'écris en français, mais le fait que dans la phrase l'accent sémantique soit sur le verbe, je le pense, me vient du Japon.

Envisageriez-vous de situer vos prochains livres au Japon ?

A.N. Vous allez un peu vite en besogne! Vous savez, j'écris un livre à la fois. Ce que j'écris en ce moment ne se passe pas au Japon, mais je n'exclus absolument pas d'y situer un prochain roman. Quant à savoir de quelle manière, je n'en ai aucune idée. Mais même quand mes livres ne se passent pas au Japon, je trouve qu'ils sont profondément japonais.

M.B. Oui, très probablement! Pas tout de suite, car j'ai d'autres projets et c'est très important que ça ne ronronne pas. Mon deuxième roman se situant au Japon, *Une heure de ferveur*, n'était pas prévu, et je vais encore en écrire un troisième. Je voudrais y explorer la cérémonie du thé, cœur de la culture japonaise, l'un de mes livres de chevet étant *Le Livre du thé* de Kakuzô Okakura. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

LES ANIMAUX LETTRÉS
MURIEL BARBERY, NICOLAS VIAL
152 P., L'OBSERVATOIRE, 24 €

L'IMPOSSIBLE RETOUR
AMÉLIE NOTHOMB
162 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

TOUTE LA LITTÉRATURE JAPONAISE
QUE J'AIME EST EN BABEL

Nouveauté !

Déjà plus de 300 000 lecteurs en France

© Ryo Takemasa

DÉCOUVREZ LES ROMANS DE HIRO ARIKAWA

Comme un clin d'œil à notre dossier du mois, c'est à un genre littéraire japonais que Lorraine Fouchet fait référence pour parler de ses livres. Fille d'un diplomate grand résistant, celle qui en publie depuis plus de trente ans près d'un par an fut aussi médecin urgentiste avant de se consacrer à sa vocation première, l'écriture. *Aller simple pour la joie*, son nouveau roman, nous invite à retourner sur l'île de Groix, là où elle s'emploie à soigner les âmes de ses personnages et, au passage, celles de ses lecteurs. Rencontre dans sa maison des Yvelines, autour d'un café, pour un doux moment de nostalgie qui nous a « fait du bien ».

Lorraine Fouchet
MÉDECINE GÉNÉRALE

Lorsqu'on arrive chez Lorraine Fouchet, on a naturellement en tête ce détournement shakespearien : « Toubib or not toubib ? » Rappelons que derrière (presque) tout calembour, il y a une vérité, un révélateur. Avant d'être une romancière populaire, cette pétulante sexagénaire avait en effet prêté le serment d'Hippocrate. Et la langue de ce bon vieux William, elle la maîtrise parfaitement – puisqu'elle a vécu une partie de son enfance outre-Manche. On aurait pu lui rendre visite en « terre neutre », dans sa petite maison sur l'île de Groix, en Bretagne, où elle vit une bonne partie de l'année – lieu au cœur de son nouveau roman, le délicieux *Aller simple pour la joie* *(lire page 56)*. Mais les aléas des emplois du temps respectifs nous ont finalement menés dans son élégante demeure des Yvelines – même si, il est vrai, nous aurions aussi pu discuter lors d'un des nombreux salons du livre où Lorraine Fouchet se rend. Elle peut même se targuer d'être une petite vedette de ces événements – et pour cause : faites le test et vous constaterez, en passant devant son stand de dédicace, son côté profondément chaleureux et sincère, qui transparaît le plus naturellement du monde. Cette bienveillance tout sauf artificielle ne doit rien au hasard, comme le montre son parcours.

FILLE D'UN PROCHE DU GÉNÉRAL

On s'installe dans son grand salon, avec vue sur le jardin, autour d'un café. Et avant même d'évoquer sa vie, on songe à quelques-uns de ses prestigieux aïeux – son arrière-arrière-grand-père maternel n'est autre que le fondateur de la prestigieuse maison de champagne Mercier. *« Il est possible que ma cave compte quelques caisses de bonnes bouteilles. »* En sachant évidemment que ce breuvage perd de la pétillance au bout d'un certain nombre d'années. Mais il est évidemment impossible de ne pas évoquer son père, Christian Fouchet, grande figure de la Résistance, proche du général de Gaulle – dont il fut l'un des ministres – et diplomate. C'est justement cette vénérable activité qui valut à la petite Lorraine (comme la croix, tiens !), née à Neuilly-sur-Seine en 1956, de grandir un temps au Danemark et au Royaume-Uni. Et, bien sûr, du côté de Paris, en raison des activités politiques de son père. *« À la maison, il y avait André Malraux ou François Mauriac. Mon père avait publié un roman de jeunesse et deux Mémoires. L'un de ses meilleurs amis, c'était Antoine de Saint-Exupéry, qu'il appelait Tonio. Alors, pour moi, écrire, c'était ne pas être seule ! C'était normal, pour une fille unique comme moi. Quand je rentrais à la maison, je lisais, car il n'y avait pas d'autres enfants, et lorsque mon livre était fini, je me mettais à écrire la suite ! »* Son destin semblait tout tracé, sans compter un événement ô combien dramatique : la mort de son père, un mois après le bac, en août 1974. *« Peu de temps avant de partir, il m'a dit : médecin, c'est le plus beau métier du monde. »* Inscrite alors en droit, elle choisit de changer de branche, comme pour tenir une promesse, et opta pour la médecine, à Necker. Et c'est ainsi que Lorraine Fouchet est devenue médecin urgentiste. *« Aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai adoré le Samu. »* Si elle travaillait ainsi pour SOS Médecins et Europ Assistance, la jeune fille – qui avait terminé son premier manuscrit de roman à 17 ans – n'avait toutefois pas abandonné l'écriture. Les auteurs qui ont été des déclics ? *« Georges Simenon, qui m'a montré qu'on pouvait vraiment créer un monde, une atmosphère, avec des couleurs, des vêtements, et être passionné. Il y a aussi Agatha Christie, qui m'a appris qu'en prenant la plume on pouvait être un marionnettiste. »*

FRANÇOISE VERNY, BRISEUSE DE VERRES

Elle se remémore ses trajets en Autobianchi, pour déposer ses manuscrits chez Gallimard, Grasset ou au Seuil. Et s'amuse de l'intérêt d'un éditeur de cette maison pour ses textes, jusqu'à ce que Jean-Marc Roberts ne lui révèle la vérité : *« Mon collègue s'intéresse moins à vos textes qu'à vous… »* Lorraine Fouchet enfonce le clou : *« Deux ans après, celui-ci a d'ailleurs eu une histoire d'amour avec une jeune femme qui me ressemblait beaucoup… »* Pas de quoi décourager Lorraine Fouchet, qui est enfin publiée à l'âge de 28 ans, sous la tutelle de Marion Mazauric (future patronne de la maison Au diable Vauvert), chez J'ai Lu. *Jeanne, sans domicile fixe* paraît ainsi directement en format poche en 1990 et, deux ans plus tard, *Taxi maraude* de la même manière. Si la romancière était donc dans le grand •••

bain, elle passera ensuite au grand format, chez Flammarion. Elle se souvient encore de sa rencontre avec la papesse de l'édition Françoise Verny, lors de la remise d'épée d'académicien d'André Frossard. « *J'ai alors pris mon courage à deux mains pour aller la voir – il faut se souvenir de qui elle était. Je me suis donc approchée, et je lui ai dit que j'avais un manuscrit. Elle a posé son gros sac cabas sur les verres, et en a explosé une bonne trentaine!* » Acte manqué pour celle qui n'a jamais caché sa relation complexe avec l'eau minérale ? « *Comme si de rien n'était, elle m'a dit : "Bon, venez la semaine prochaine".* » Quelques semaines plus tard, la grande éditrice jouera les Madame Irma, avec cette prévision : « *Vous allez être comme Frédérique Hébrard ou Janine Boissard. Oui, vous allez écrire des livres, vivre de votre plume, être adaptée à la télé, mais vous n'aurez jamais de grands prix littéraires.* » Bien vu, pour la télé (citons notamment l'adaptation en minisérie de *De toute urgence*, avec Mathilda May) et le succès en librairies mais, pour les prix, Lorraine Fouchet aura quand même été sacrée, entre autres, par le prix Anna-de-Noailles de l'Académie française et le prix des Maisons de la Presse.

> « J'étais à SOS Médecins, rive gauche, et j'ai soigné Ionesco, Sagan et Green »

LE CERTIFICAT DE DÉCÈS DE MARGUERITE DURAS

Mais comment a-t-elle pu concilier la médecine et l'écriture ? « *Attention, je n'ai jamais été en cabinet. Je travaillais les week-ends et jours fériés, c'était mieux payé, et le reste du temps, j'écrivais. J'étais à SOS Médecins, rive gauche et, sans trahir le secret médical, j'ai soigné plein de fois Ionesco, Françoise Sagan, Michel Mohrt, Julien Green, etc.* » Sans oublier… Marguerite Duras, dans des circonstances funestes. « *C'était le 3 mars 1996, pour signer le certificat de décès. Un copain, qui devait y aller et qui ne lisait pas, m'a demandé si je voulais y aller. J'ai accepté – personne n'aime ces missions, c'est plombant, on ne demande généralement pas à être payé… Je suis alors entrée dans cette pièce avec cette dame qui n'était plus là. J'ai fait les gestes qui s'imposaient, et signé le certificat. Le lendemain, j'ai pris conscience que c'était écrire, comme elle, que je voulais faire, et rien d'autre. J'avais 40 ans, j'avais honoré la mémoire de mon père et j'ai donc pris la décision de ne faire qu'écrire. Et, de toute manière, si ça ne marchait pas, je pourrais toujours faire des gardes, car on est médecin toute sa vie.* »

Soudain, on entend une créature aboyer. S'agirait-il d'un basset hound, comme le Crétin (c'est son nom) d'*Aller simple pour la joie*. « *Non, non, il s'agit d'un westie, que j'ai baptisé Mon Pote. Un mâle reproducteur à la retraite qui a échappé à l'euthanasie, puisque c'est le lot de nombre de ces chiens…* » On tente ainsi de faire des liens entre son dernier roman et sa vie – une grand-mère

TRAIN D'UNION

Réunir des personnages étrangers les uns aux autres, qui finiront par suivre une trajectoire commune, tel est le propos de Lorraine Fouchet, adepte des rencontres qui peuvent tout changer en un instant.

L'autrice sait proposer ce qu'il faut d'évasion, de péripéties et d'humour pour créer un réel *Aller simple pour la joie*. À l'image de son précédent roman – *L'écriture est une île* –, celui-ci fait également honneur aux rencontres fortuites qui changent l'existence. Dans un train Paris-Quimper, quatre voyageurs vont voir leur destin se mêler. Paul part à destination de l'île de Groix pour un séjour qu'il pense être apaisant. La jeune Mia ne se sent pas vraiment à sa place, en proie au comportement impoli d'un enfant dont elle s'occupe. À son grand âge, Maguy rêve d'un ailleurs le jour de son anniversaire. La Bretagne donne de l'urticaire à Lucas qui n'en garde qu'un mauvais souvenir ; et Crétin, le basset hound du wagon, s'en va en parfait explorateur. Chacun à leur tour, les narrateurs se succèdent avec leur histoire, leurs revendications et leur caractère qui ne manque pas de faire réagir les autres passagers. Ce nouveau roman de l'écrivaine invite à créer des passerelles avec son prochain, tout en cultivant avec légèreté une empathie qui nous fait parfois défaut. **Marie Jouvin**

EXTRAIT

★★★☆☆

ALLER SIMPLE POUR LA JOIE
LORRAINE FOUCHET
240 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 21 €

BRANDON BENEDICT/PEXELS

prénommée Toinette (« *Je n'y avais même pas pensé, en plus!* »), le Danemark de sa jeunesse ou, bien sûr, l'île de Groix. « *Un jour, une amie qui savait que je voulais m'installer dans le coin m'a appelée pour me dire qu'une maison était à vendre là-bas. Les propriétaires étaient en pleine séparation et ne voulaient pas que ça se sache. J'ai alors fait à ceux-ci la proposition la plus folle de ma vie: "Je suis auteur et médecin, j'adorerais écrire dans votre maison, votre prix sera le mien." Dans le pire des cas, je dirais que la banque ne veut pas. Ils ont donné un prix raisonnable, et l'affaire était conclue.* » Pour autant, Lorraine Fouchet se refuse à parler de « son » île. « *Non, c'est celle des Groisillons. Elle existe grâce aux pêcheurs qui allaient en mer sur les thoniers, aux femmes qui s'occupaient de la terre et des enfants. Mais, oui, quand je mets le pied sur le bateau pour m'y rendre, je suis là où je dois être, où je respire mieux.* »

MODIANO ET LES BEE GEES

C'est alors que sonne à la porte une invitée pas comme les autres: son éditrice Héloïse d'Ormesson, qu'elle avait connue dans les années 1990 chez Flammarion. Elles se sont retrouvées en 2014 sous le blason de la maison qui porte le nom de la fille de ce cher Jean d'O. On n'évoque pas la présence paternelle par hasard. « *Je suis un jour tombée sur les Mémoires de mon père, dans une brocante, à 1 euro. Je les achète et je découvre plein de choses que je n'imaginais pas, notamment le fait qu'il était un héros de guerre; je vais aux archives et je me mets à l'écriture de mon livre sur lui.* » Mais la maison Robert Laffont ne croit guère au potentiel commercial du livre – les règlements de comptes envers des salauds sont plus vendeurs que les hommages. « *Je me suis tournée vers Héloïse, qui a lu le manuscrit et m'a dit qu'elle serait honorée de le publier, même s'il allait moins bien se vendre que mes romans.* » Ainsi, depuis la parution de *J'ai rendez-vous avec toi*, les deux femmes ne sont pas quittées – avec le rythme d'un roman par an (parmi lesquels *Entre ciel et Lou*, *Les Couleurs de la vie*, *J'ai failli te manquer* ou *L'écriture est une île*). Refusant l'étiquette de « *feel good books* », cette angliciste parle volontiers de « *feel better books* » ou, mieux, de « *feel alive books* » – « *un peu comme* Stayin'Alive *des Bee Gees, dont le rythme correspond à celui du massage cardiaque* »! La romancière, qui aime mettre en scène des personnages à des moments compliqués de leur vie, leur faire croiser des compagnons de route et retrouver une harmonie, considère qu'elle a fait son travail lorsque ses lecteurs lui disent qu'ils se sentent mieux. « *Oui, j'aime donner de l'espoir.* »

On discute alors de quelques-uns de ses amis écrivains, parmi lesquels Anne Goscinny, Grégoire Delacourt ou Baptiste Beaulieu – tiens, autre plume issue du milieu médical… Mais s'il y a bien un monstre sacré des lettres qu'elle adore, c'est Patrick Modiano. « *Il a l'art de nous faire devenir un petit garçon, dans l'après-guerre, gardé par une mère danseuse dans un grand appartement vide! Ah, tous ces noms avec ces consonances musicales… Oui, j'adore la nostalgie et, au fond, j'ai le sentiment que mes romans, au-delà du décor, ressemblent un peu à ceux de ces auteurs japonais, comme* Tant que le café est encore chaud. » On songe alors, avant de partir de déjeuner, à l'ambiance d'une chanson de Michel Delpech – mais en changeant le prénom des paroles – pour définir le moment passé en compagnie de l'autrice: « C'était bien, chez Lorraine… » ■

Baptiste Liger

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

250
RENCONTRES
ET DÉBATS
50 FILMS
SALON
DU LIVRE
UN NOUVEAU
FESTIVAL DE
LA JEUNESSE
ATELIERS
LECTURES
MUSIQUE
SOIRÉES

PLUS DE 150 INVITÉS

PAUL LYNCH
GUILLAUME BRAC
SANDRINE COLLETTE
PHILIPPE COLLIN
PHILIPPE DESCOLA
BENJAMIN DIERSTEIN
JACQUES GAMBLIN
LAUREN GROFF
JEAN HEGLAND
DAVID JOY
LOLA LAFON
PETER MAY
MIOSSEC
RIAD SATTOUF
NEIGE SINNO
LEÏLA SLIMANI
OLIVIER TALLEC
(…)

ETONNANTS-VOYAGEURS.COM

@FestivalEV
@etonnantsvoyageurs

Image : © Miles Hyman

Tom Hanks et Audrey Tautou dans l'adaptation à l'écran (2006) par Ron Howard du *Da Vinci Code* de Dan Brown.

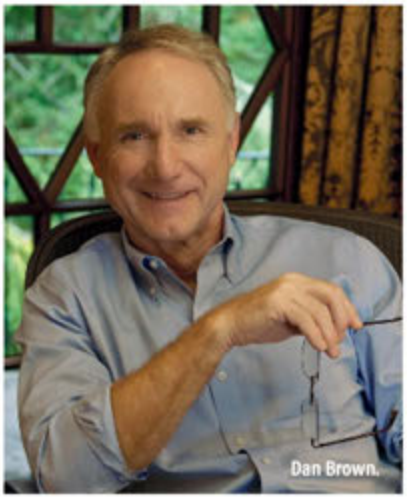
ALBUM/COLUMBIA PICTURES/AKG-IMAGES

Le polar historico-ésotérique

LUMIÈRE SUR LE CÔTÉ OBSCUR DU ROMAN NOIR

Au rayon polar, il est un sous-genre qui prend de plus en plus de place. Depuis le célèbre *Da Vinci Code* de Dan Brown, il a conquis la planète avec ses intrigues mêlant énigmes historiques ou religieuses, affaires occultes, sociétés secrètes et autres mystères insondables sur fond d'enquêtes policières. Et ce printemps, les nouvelles parutions du duo Giacometti-Ravenne et d'Éric Fouassier, qui en sont les dignes représentants en France, rejoints par François Sureau, qui s'y essaie pour la première fois, nous offrent l'occasion de décrypter ce qui se cache derrière un tel succès.

À l'heure où l'on célèbre les 80 ans de la « Série noire », collection emblématique de polars réalistes, c'est paradoxalement une veine du roman policier beaucoup plus « fantaisiste » qui signe un retour en librairie tonitruant. Rejeton d'une lignée conjuguant enquête, Histoire et mysticisme, le polar ésotérique n'a jamais semblé autant en vogue. Pour preuve : son champion, Dan Brown, publiera un nouveau livre en septembre, après presque dix ans d'absence. Quelles sont les racines de ce sous-genre souvent mésestimé ? Quels auteurs et quelles histoires l'ont consacré ? Comment expliquer ce retour en grâce ? Plongée en eaux troubles dans les secrets d'une littérature mystérieuse…


Dan Brown.

Arthur Bernède.

AUX RACINES DU GENRE

Était qualifié d'ésotérique, dans l'Antiquité, un enseignement réservé à ses seuls adeptes. Par extension, le terme désigne désormais ce qui exige une initiation particulière pour être compris. Dans le cas du polar, il s'agit, pour contrer les criminels et les fous, de replonger dans le passé, d'en éclaircir les zones les plus troubles, de braquer une lumière nouvelle sur les vérités que nous tenons pour établies. Balzac l'écrivait dans les *Illusions perdues* : *« Il y a deux Histoires : l'Histoire officielle, menteuse, qu'on enseigne, l'Histoire* ad usum delphini*; puis l'Histoire secrète, où sont les véritables causes des événements, une histoire honteuse. »* La doxa ésotérique, sous la plume de certains littérateurs, a pu rapidement s'opposer au matérialisme, au rationalisme, voire au progrès scientifique. Au XIXe siècle, Joseph de Maistre, qui voyait le monde comme *« un système de choses invisibles manifestées visiblement »*, Barbey d'Aurevilly ou Léon Bloy ont creusé le sillon du mystique. Au monde tangible, celui du béotien, répond un univers de codes, une vérité cachée. Entre les deux, le détective décrypte, agit en marge, lève des voiles.

Coauteur, avec Lauric Guillaud, d'un ouvrage de référence, *Le Polar ésotérique. Sources, thèmes, interprétations* (2016), Philippe Marlin explique : *« Le polar ésotérique tire son épingle du jeu, parce qu'il est fondé sur une gestion multiplans. Il ne ferme jamais définitivement la porte au chercheur. Cela permet de jongler avec les canons d'une démarche purement rationaliste, mais restant ouverte à ce que l'on ne connaît pas. La porte est grande ouverte à l'occultisme, aux sociétés secrètes, aux anciens astronautes, aux continents perdus… »*

On peut voir dans le roman-feuilleton l'une des premières occurrences du polar ésotérique. Publié entre 1842 et 1843 dans le journal *Les Débats*, *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue mais aussi la série « Rocambole » de Ponson du Terrail commencée par *L'Héritage mystérieux* en 1858 ou plus tard le *Belphégor* d'Arthur Bernède (1927) nous invitaient déjà à plonger dans une société alternative et obscure. Mais pour Philippe Marlin, la pierre angulaire du genre est beaucoup plus récente : *Le Pendule de Foucault* (1988) d'Umberto Eco. *« [il] ne s'agit pas à proprement parler d'un thriller ésotérique, mais d'un thriller ésotérique sur le thriller ésotérique : une longue dissertation d'un homme qui, par passion des mystères hermétiques, puis par jeu, imagine avec deux collègues, un plan mondial organisé pour diriger le monde ». Le Nom de la rose*, le chef-d'œuvre de l'auteur paru huit ans plus tôt, avait déjà ouvert la brèche, faisant de l'écrivain italien la grande caution littéraire d'un genre prêt à exploser.

DAN BROWN, LE PÈRE SPIRITUEL

Quand on évoque le polar ésotérique sous sa forme contemporaine, il y a un éléphant dans la pièce, comme disent les Anglo-Saxons, et le romancier Benoît Minville, également chef de rayon polar et imaginaire à la Fnac, prononce d'emblée le nom incontournable : *« Le thème a évidemment explosé avec la parution du* Da Vinci Code *de Dan Brown, c'est lui qui en a fait un vrai sous-genre romanesque. »* Publié en 2003, *Da Vinci Code* voyait l'éminent symboliste Robert Langdon tenter de percer le secret de la paternité du Christ, niché au cœur de l'œuvre de Léonard de Vinci. Aujourd'hui encore, le succès de ce roman donne le tournis : presque 90 millions d'exemplaires vendus dans le monde avec, en prime, une adaptation « blockbuster » •••

> « Nous sommes avant tout des romanciers qui façonnent des histoires et donc de la fiction, pas des historiens qui s'attaquent aux vérités établies ou des gourous qui cherchent une nouvelle forme de transcendance »
>
> Giacometti et Ravenne, auteurs du « Cycle du soleil noir »

BEN FLYTHE/JC LATTÈS - GALLICA/WIKIPEDIA

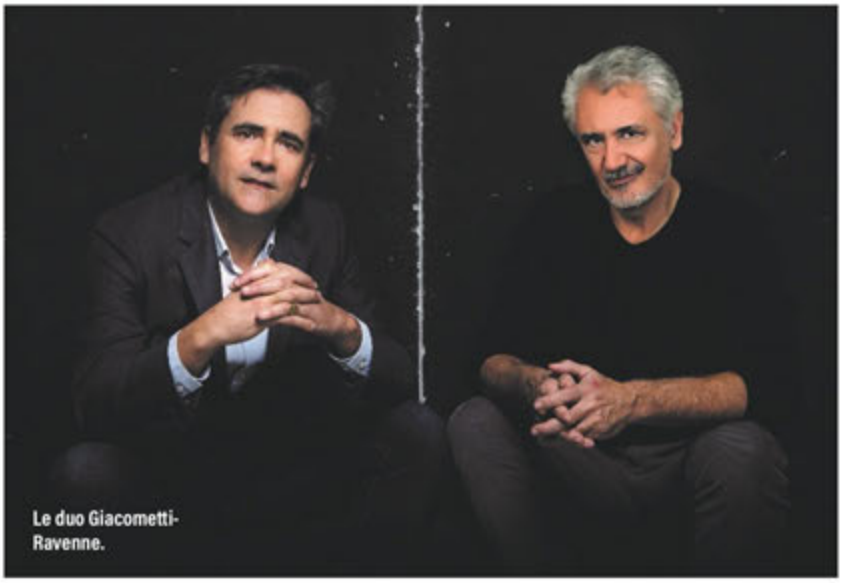
TROIS PIONNIERS DU GENRE

Outre les célèbres *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, souvent cité comme référence, trois autres romans peuvent revendiquer ce statut.

Joseph Balsamo
d'Alexandre Dumas (1853)
Inspiré de la vie du comte de Cagliostro, cette histoire imaginée avec la collaboration d'Auguste Maquet, fidèle collaborateur de Dumas, brasse des thèmes chers au polar ésotérique : prophéties, franc-maçonnerie, complots politiques. Elle met notamment en scène une société secrète, inspirée de l'illuminisme, qui entend éradiquer la monarchie. Bien qu'il mette en scène des personnages historiques comme le duc de Richelieu ou la comtesse du Barry, il repose sur la croyance en la métempsycose et sur le magnétisme animal, permettant au Balsamo du titre de connaître, par l'entremise de son épouse – la malheureuse Lorenza Feliciani – aussi bien l'avenir que les secrets de ses victimes…

Le Roman de la momie
de Théophile Gautier (1857)
Paru initialement en feuilleton, ce texte signé de l'auteur du *Capitaine Fracasse* s'apparente plutôt au roman historique, mais son introduction où un jeune aristocrate anglais et un égyptologue allemand découvrent une tombe inviolée depuis plusieurs millénaires met à l'honneur des thèmes qui deviendront fort populaires par la suite – momie, papyrus mystérieux, sortilèges et… approximations historiques.

Le Nommé Jeudi
de G. K. Chesterton (1908)
Voilà un autre pionnier du genre, qui suit ici un policier infiltré dans une société secrète anarchiste dont les membres portent les noms des jours de la semaine. Teintée de mysticisme et de symbolisme chrétien, cette œuvre à la structure labyrinthique surprend par sa modernité. **F.C. et L.D.**


Le duo Giacometti-Ravenne.

signée Ron Howard. Quelques années auparavant, Dan Brown avait déjà publié *Anges et Démons*, consacré aux Illuminati et lui aussi porté à l'écran. Suivront *Le Symbole perdu* (2009), *Inferno* (2013) et *Origine* (2017), comme autant de pierres d'un édifice romanesque fondé sur les plus folles théories religieuses. Avant un grand retour lors de la prochaine rentrée littéraire avec le très attendu *Le Secret des secrets* (à paraître le 9 septembre chez JC Lattès)…

La déflagration Dan Brown a suscité des vocations et fait émerger une nouvelle lignée d'écrivains. Parmi eux, le Portugais José Rodrigues dos Santos, qui étaye ses écrits de théories scientifiques. *La Formule de Dieu* (2006), *L'Ultime Secret du Christ* (2013), *Vaticanum* (2017) sont des excroissances de *Da Vinci Code*, tout comme les enquêtes du détective Cotton Malone signées Steve Berry ou le best-seller de Raymond Khoury, *Le Dernier Templiers* (2005). En France, Jean-Christophe Grangé a connu sa période ésotérique avec *Les Rivières pourpres* (1998) et *Le Concile de pierre* (2000), avant de s'en éloigner. Par la suite, Henri Lœvenbruck, avec *Le Rasoir d'Ockham* (2008), et Jean-Luc Aubarbier, avec *Le Talisman cathare* (2009) font office de passeurs. En quelques années, le filon s'engorge. Philippe Marlin le concède : « *Il y a beaucoup d'embouteillages sur ce créneau ; la veine* Da Vinci *s'est auto-épuisée sous une avalanche de répliques médiocres.* » Grand spécialiste du roman policier, auteur de l'anthologie *Du polar* (2013) et éditeur du genre depuis cinquante ans, François Guérif surenchérit, lui qui se dit fatigué par « *les ouvrages sur le Vatican, le Christ ou les templiers* ». « *Si les livres sont signés Umberto Eco ou Arturo Pérez-Reverte, alors oui. Mais si c'est Dan Brown, non !* »

LA NOUVELLE ÉCOLE FRANÇAISE

Souvent dénigré en France, c'est paradoxalement sous l'impulsion des romanciers français que le genre se refait aujourd'hui une beauté. Et ce polar ésotérique à la française s'est construit avec l'envie d'échapper aux carcans structurels et à des formes trop attendues. « *La narration qui s'établissait sur des doubles temporalités et permettait à la fois de mener un récit historique sur un pan de l'énigme et un récit policier sur l'autre n'est plus la norme aujourd'hui,* souligne Benoît Minville. *On découvre des histoires qui se déroulent à des époques fixes sans forcément avoir à vivre des allers-retours temporels.*

> Au monde tangible, celui du béotien, répond un univers de codes, une vérité cachée

PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

Je pense au Bureau des affaires occultes *d'Éric Fouassier* (lire l'entretien page 62) *situé en 1830 ou à la saga du "Soleil noir" de Giacometti et Ravenne qui se déroule durant la Seconde Guerre mondiale.* » Le premier raconte les déboires de l'inspecteur Valentin Verne, à la tête d'une unité chargée de démêler des crimes teintés de surnaturel; les seconds narrent, dans une série, les enquêtes du policier franc-maçon Antoine Marcas et, dans une autre, celle de son ancêtre, confronté à la frénésie mystique du IIIe Reich. En ce mois de mai, paraît chez JC Lattès *Les Éveillés* d'Éric Giacometti et *Les Ressuscités* de Jacques Ravenne, des thrillers écrits en solo qui se répondent. À ces deux têtes de gondoles, on peut désormais ajouter Céline Ghys, avec sa série policière mettant Jules Verne en vedette (*Jules Verne et le Gentilhomme cambrioleur*), et même l'académicien François Sureau *(lire l'entretien page 63)*, qui vient d'inaugurer *Les Aventures de Thomas More.*

En plus de rendre au genre ses lettres de noblesse littéraire, avec une écriture travaillée, tous replacent la curiosité, le récit et le plaisir presque enfantin au centre du jeu. « *Notre passion pour l'ésotérisme remonte à notre rencontre au lycée,* se souvient le duo star Giacometti-Ravenne. *On lisait le même bouquin, un tome de la collection "*L'Aventure mystérieuse*" publié chez J'ai Lu, consacré au trésor des Templiers. On s'est lancé ensemble dans cette quête du secret, on a passé des heures à chercher le Graal dans les ruines de Montségur, on se rêvait en Indiana Jones.* » Une référence notée par Benoît Minville: « *Ces histoires leur ont permis la conquête d'un lectorat friand d'aventures. Dans un autre style, Éric Fouassier excelle en mêlant habilement le Paris du XIXe siècle, prémices de la police scientifique façon* L'Aliéniste *de Caleb Carr et mystères occultes. Ces déclinaisons permettent au genre de s'extirper des habituelles histoires de Templiers ou de Vatican que l'on a trop vues sur les tables.* » Et ainsi de balayer tout malentendu quant aux intentions de l'auteur?

Un drôle de paradoxe colle en effet à la peau du « Saint-Père » Dan Brown. Une dichotomie résumée par le duo Giacometti-Ravenne: « *Dan Brown, c'est à la fois une figure tutélaire, mais c'est aussi un péché originel, celui de faire croire à ses lecteurs que tout ce qu'on avance dans le récit est vrai. On ne va pas faire prendre des vessies maçonniques pour des lanternes spirituelles, nous sommes d'abord des romanciers qui façonnent des histoires et donc de la fiction, pas des historiens qui s'attaquent aux vérités établies ou des gourous qui cherchent une nouvelle forme de transcendance.* » Dans une ère de post-vérité où chaque fait historique est remis en question, où la réalité vacille face aux *fake news* ou les théories du complot, une étiquette colle ainsi parfois à la peau du polar ésotérique: une coloration politique douteuse qui s'incarnerait dans la fameuse formule: « On ne nous dit pas tout. »

LAISSEZ-NOUS RÊVER...

Le duo Giacometti-Ravenne en est bien conscient: « *Si on prend l'histoire des Templiers, des Cathares, ce sont des mystères passionnants mais qui sont malheureusement aujourd'hui pollués par des thèses conspirationnistes et récupérés par certains courants néfastes. Heureusement, ce n'est pas quelque chose qu'on ressent parmi nos lecteurs, qui sont là avant tout pour le romanesque.* » Car nos deux compères en sont persuadés, le polar ésotérique est précieux, en ce qu'il explore des contrées encore largement méconnues: « *On arpente la frontière entre deux pays, d'un côté le réel que traque le polar traditionnel, de l'autre le fantastique qu'investissent les littératures de l'imaginaire. On marche sur un fil en tenant par une main James Ellroy et par l'autre Stephen King.* » Et Philippe Marlin de conclure avec ce qui ressemble à une incantation: « *Mon compère, Lauric Guillaud, voit dans le renouveau du polar ésotérique une résurgence de l'esprit du* Matin des magiciens. *Je le rejoins volontiers en ajoutant que l'homme a besoin pour vivre de mystères, d'un condiment relevant la saveur d'un plat de plus en plus difficile à digérer dans la couleur de notre actualité quotidienne. Laissez-nous rêver!* » ■

Fabrice Colin et Léonard Desbrières

ET LA BD N'EST PAS EN RESTE!

Le polar ésotérique ne s'épanouit pas que dans la forme romanesque, il est également l'un des genres les plus foisonnants de la bande dessinée.

Les Templiers, les forces occultes et les reliques sacrées ont inspiré certaines séries emblématiques comme les albums de Blake et Mortimer d'Edgar P. Jacobs. Ainsi, le diptyque *La Malédiction des trente deniers*, scénarisé par Jean Van Hamme, créateur de *Thorgal*, *XIII* et *Largo Winch*, est une histoire fantastique infusée de légendes chrétiennes. Créée par Enrico Marini, *Le Scorpion* met en scène Armando Catalano, un trafiquant de saintes reliques en lutte contre le pouvoir papal, et à la recherche du trésor des Templiers. Au côté du dessinateur Denis Falque, Didier Convard a bâti quant à lui toute une galaxie d'œuvres ésotériques avec pas moins de six séries dérivées de son univers *Le Triangle secret*, narrant la quête d'un franc-maçon sur les traces d'un texte remettant en question les fondements du catholicisme.
À signaler également des adaptations réussies de romans à succès. Depuis 2012, Antoine Marcas, le héros de Giacometti et Ravenne, a le droit à sa série dessinée sous la houlette d'Éric Giacometti et des dessinateurs Gabriele Parma et Éric Albert. Enfin, dans le courant de l'année, c'est la première BD du *Bureau des affaires occultes* d'Éric Fouassier qui verra le jour avec Thomas Mosdi au scénario et Olivier Brazao au dessin.

F.C. et L.D.

« J'AVAIS ENVIE DE RENOUER AVEC LES GRANDS POLARS DE MEURTRES EN CHAMBRE CLOSE »

Après quatre volumes consacrés à la monarchie de Juillet avec son *Bureau des affaires occultes*, Éric Fouassier fait une pause: *Requiem pour la dame blanche* est un roman à énigme qui se déroule au début du XXe siècle. Entretien.

Ici, nul Vidocq, nul « Bureau des affaires occultes », nul roi de France. Éric Fouassier met de côté la série qui lui a valu le prix Maison de la Presse dès son début en 2021. Si cette saga était un polar historique, c'est à un genre romanesque proche, mais disjoint, que l'auteur a voulu rendre hommage dans ce nouveau livre: le récit à énigme, à la Sherlock Holmes ou Agatha Christie. Une enquête, des pistes vraies et fausses, des coupables et, bien sûr, une mort (en 1916), puis d'autres (jusqu'aux années 1930). Mais sans vrai policier…

Pourquoi sortir du *Bureau des affaires occultes*?

Éric Fouassier. Le grand avantage d'une série avec des héros récurrents, c'est que ça crée des attentes chez le lecteur: on s'approprie Valentin Verne, Aglaé Marceau, leur histoire, et on imagine leur avenir. L'inconvénient, c'est que l'auteur devient prisonnier d'une certaine structure. J'avais envie de quitter cette structure narrative.

***Requiem pour la dame blanche* se déroule de 1916 aux années 1930, entre la bataille de la Somme, Paris et une mystérieuse demeure qui sera le cadre d'un huis clos typique des romans à énigme d'Agatha Christie. Pourquoi cette période?**

E.F. Elle m'a toujours fasciné, il y a quand même eu le premier gros traumatisme, avec des millions de morts. Puis ces Années folles qui suivent, le désir de s'enivrer. La période m'intéressait aussi car elle correspondait à mon envie de rendre hommage aux débuts du roman à énigme. Ces années de guerre et d'après-guerre, ça favorise des sentiments exacerbés: le courage, la lâcheté, la trahison, et du coup ça s'y prêtait très bien. Et puis, comme je l'explique en postface, il y a eu la lecture d'ouvrages sur Mata Hari: « ma » dame blanche en est un peu inspirée, et surtout j'avais trouvé mon fil rouge.

Pourquoi en faire un roman à énigme?

E.F. J'avais envie de renouer avec les grands polars de meurtres en chambre close, leurs crimes impossibles, et jouer avec ces codes dans mon livre, mais qu'il y ait aussi une réflexion sur la vengeance, la justice, et où le plus important serait les personnages, les rapports entre eux – le contexte de guerre faisant que cela les mène dans des situations extrêmes. Avec cette maison sous la neige, j'avais mon huis clos. J'ai beaucoup lu ce type de livres. Une de mes sources est l'ouvrage *1001 Chambres closes*, superbe somme en deux volumes recensant romans et nouvelles de « chambres closes » ou de « crimes impossibles ». Je les connais par cœur, et je sais donc quels crimes ont déjà été faits dans ce genre romanesque!

Pourquoi vos romans sont-ils toujours des polars historiques?

E.F. Première raison: je me considère comme un auteur de l'imaginaire, et donc pour plonger son lecteur dans un univers, changer d'époque permet d'accentuer le décalage et de le mener en terre inconnue. La seconde raison, c'est que j'adore l'Histoire et que je suis un peu triste de voir que de moins en moins de gens, surtout chez les jeunes, connaissent correctement l'histoire de France. C'est ennuyeux car connaître l'Histoire, c'est mieux comprendre, et peut-être mieux anticiper l'avenir. Il y a donc cette envie de donner aux gens le désir de s'y intéresser, qu'ils voient que l'Histoire peut être porteuse d'enseignements pour la période qu'ils vivent. ■

Propos recueillis par Hubert Artus

EXTRAIT

★★★☆☆

REQUIEM POUR LA DAME BLANCHE
ÉRIC FOUASSIER
400 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI.

LUDOVIC CARÈME/ALBIN MICHEL

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 QUESTIONS À... FRANÇOIS SUREAU

L'académicien publie *Les Enfants perdus*, première aventure d'une (longue) série avec Thomas More, un héros en tout point historique.

On connaît votre goût pour les balades à travers l'Histoire. D'où vient cette idée de polar ?

François Sureau. À l'âge de 13 ans, j'ai commencé par lire Simenon, Agatha Christie, Conan Doyle. Ce qui me passionne dans le genre policier, ce sont les grands romans sur le passage du temps, entre la culpabilité, l'innocence, la faute, les différents mobiles. Surtout quand le crime du récit est la conséquence d'un enchaînement d'événements très anciens, comme c'est le cas dans un très grand nombre de Maigret. Comme si le crime était la matière du temps.

C'est pourquoi vous avez mixé ce polar à l'ancienne avec le roman historique, et que vous plongez votre personnage dans différentes époques ?

F.S. Le décor historique et le roman à l'ancienne, avec les indices, les fausses pistes, vont effectivement bien ensemble. J'ai choisi la forme classique parce que l'action se déroule en 1870. La deuxième aventure de Thomas More, qui se passe en 1913 à Salonique, dans un univers de conspirations politiques, sera plus « diplomatique ». Celui que je viens de terminer est situé en mai 1989 en Hongrie, au moment de la chute du Mur, et sera plus d'« espionnage ».

Pourquoi avoir pris comme héros Thomas More, homonyme du savant anglais du Moyen Âge et précurseur de l'humanisme ?

F.S. Il était anglais, et ça permettait un hommage au roman policier. Ensuite, son œuvre principale, *L'Utopie*, demeure mystérieuse : on ne sait pas exactement ce qu'il a voulu dire avec cette idée de création d'une société parfaite où le crime n'existerait pas. Son nom me semblait pas mal, pour un gars qui résout des énigmes policières ! « Mon » More traverse le temps, mais j'ai essayé d'en faire à chaque fois un type réel. Enfin, je voulais cet aspect « Juif errant » ou aventurier à la Giuseppe Balsamo, avec cette âme intemporelle et voyageuse, car le dernier tome se déroulera en 2030, avec une notion de fin des temps. ■ **Propos recueillis par H.A.**

★★★☆☆
LES AVENTURES DE THOMAS MORE (T. I).
***LES ENFANTS PERDUS* -**
FRANÇOIS SUREAU
160 P, GALLIMARD, 19 €

ALÈS
DU 15 AU 18
MAI 2025
4e ÉDITION

SALON
DU
LIVRE

FESTIVAL
DES
PASSEURS
DE LIVRES
lespasseursdelivres.fr

LES TERRITOIRES DE L'INTIME
AVEC LE SOUTIEN D'ALÈS AGGLOMÉRATION

Les Passeurs de Livres
ALÈS AGGLO SCÈNE DES MONDES
LIRE magazine

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Pour ce numéro de mai, il a interrogé FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE, qui signe *Chagrin d'un chant inachevé*, récit de son voyage en Amérique latine sur les traces du Che.

« L'écriture est le deuil de la perfection »

***Chagrin d'un chant inachevé* paraît deux ans après *L'Usure d'un monde*, votre récit de la traversée de l'Iran au moment du mouvement Femme, Vie, Liberté. Est-ce à dire que vous avez trouvé là votre genre littéraire et que vous rejoignez la grande famille des écrivains voyageurs ?**

François-Henri Désérable. Je ne pense pas avoir abandonné tout à fait le roman, mais j'avais ce désir d'écrire sur mes voyages parce que je passe presque six mois de l'année sur la route. Je mène une vie semi-nomade et j'ai accumulé pas mal d'écrits dans mes tiroirs. Je souhaite alterner les romans et les récits de voyage. Donc, oui, j'ai mis un pied dans cette famille des écrivains voyageurs.

Cette soif d'horizons lointains, d'où vient-elle ?

F.-H.D. Nicolas Bouvier [l'auteur de *L'Usage du monde*] évoque « *la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre 10 et 13 ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là* ». Pour moi, c'était la carte du monde au mur de ma classe de CM1 avec ses noms de villes et de contrées inconnues, cette symphonie de toponymes qui me fascinait. Mon instituteur de l'époque, me voyant toujours dans la lune, avait mis en garde le reste de la classe : « *Faites comme lui et vous n'irez jamais loin !* »

Dans ce nouveau récit, vous racontez votre traversée de l'Amérique du Sud, de l'Argentine au Venezuela, dans les pas d'Ernesto Guevara avant qu'il ne devienne le Che. Pourquoi ?

F.-H.D. Guevara part à moto le 29 décembre 1951, il a 23 ans. Il est accompagné de son meilleur ami de l'époque, Alberto Granado. Leur seule ambition : sillonner l'Amérique latine. Le voyage durera sept mois et les deux compagnons en tireront un récit, *Voyage à motocyclette*, pour Guevara, et *Sur la route avec Che Guevara*, pour Granado. De ces récits, le cinéaste brésilien Walter Salles a tiré un film, *Carnets de voyage*. Je l'ai vu quand j'avais 20 ans, il a déclenché en moi une envie impérieuse de découvrir ce continent. Plutôt que de le faire au hasard de mes pas, j'ai préféré suivre ceux du Che. Il n'était pas encore une icône révolutionnaire, mais un jeune homme de mon âge qui, au fil du voyage, allait se forger une conscience politique.

Qu'allez-vous chercher en tant qu'écrivain dans le voyage ?

F.-H.D. Il me faut toujours le coup de cravache du réel pour faire galoper mon imagination. C'est aussi la meilleure façon d'aiguiser le regard, je crois que chaque jour passé au même endroit finit par l'émousser. Hippolyte Taine exprime parfaitement cela : « *On voyage pour changer, non de lieu, mais d'idées.* »

On voyage aussi, écrivez-vous, pour se mettre à distance de soi-même…

F.-H.D. Plutôt que de rechercher dans le voyage une quête de soi, je préfère m'y perdre et me rendre compte, comme le dit Flaubert, de la toute petite place que l'on occupe dans le monde. Voilà l'une des vertus du voyage, ce formidable amenuisement de l'ego même si, au retour, on redevient très vite le même que l'on était auparavant mais, au moins, le temps du voyage, on se sera moins regardé le nombril.

L'écriture n'est-elle pas, elle aussi, un voyage, une exploration ?

F.-H.D. Oui, peut-être, on fore en soi, on cherche, mais l'écriture est surtout, pour moi, le deuil de la perfection. Quand un livre est à l'état d'ébauche dans mon esprit, il est parfait. C'est le moment le plus exaltant où je caresse cette idée, où je me dis quel livre extraordinaire ! Et puis, je commence à écrire et là, je fais le deuil de la perfection et ça, ça n'est pas toujours très agréable. ■

Propos recueillis par B.Le.

EXTRAIT

★★★★☆

CHAGRIN D'UN CHANT INACHEVÉ. SUR LA ROUTE DE CHE GUEVARA

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

208 P., GALLIMARD, 20 €.

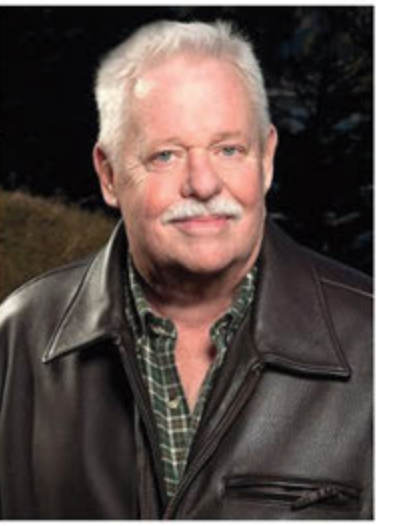
EN LIBRAIRIES LE 8 MAI.

→ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 7 mai).

AUDREY SOVIGNET - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

78

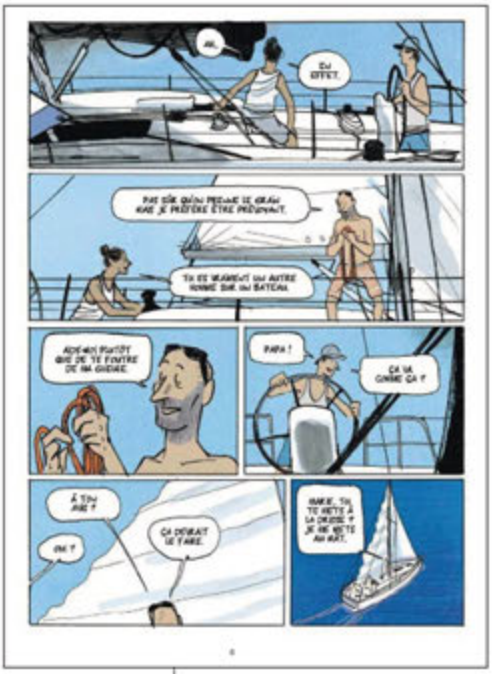
ARMISTEAD MAUPIN
EN MODE COSY



66

GIULIANO DA EMPOLI
ET LES RÈGLES DU POUVOIR

LE CAHIER CRITIQUE



94

L'HISTOIRE DE L'ÉVOLUTION AU FÉMININ SELON **CAT BOHANNON**

84

ODYSSÉE MÉDITERRANÉENNE POUR **AUREL**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – CHRISTOPHER TURNER/LOLIVIER – AUREL/FUTUROPOLIS 2025 – LARRY D. MOORE/WIKIMEDIA COMMONS

GIULIANO DA EMPOLI

Retour au temps des Borgia

Du siège new-yorkais d'une ONU devenue inutile à un séminaire à Montréal sur l'IA, en passant par Riyad, Washington ou Lisbonne,le politiste italien portraiture, dans *L'Heure des prédateurs*, notre nouveau monde sans règles, dominé non tant par la démesure des puissants que par leur souverain caprice.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

L'auteur du *Mage du Kremlin* a une sorte de don de la projection. Son célèbre roman parut en avril 2022, deux mois après le début de l'« opération spéciale » russe en Ukraine; mais, alors qu'on s'interrogeait encore sur ses intentions, on y voyait la fuite en avant impériale du nouveau tsar Poutine. Il en va de même de son dernier opus, *L'Heure des prédateurs*: à peine l'a-t-on ouvert qu'on y sent le souffle de cet extraordinaire vent d'incertitude généré depuis le retour de Trump en janvier à la Maison-Blanche, avec ses oukases fluctuants sur les droits de douane, ses retournements d'alliances évolutifs, ses imprécations, ses menaces. Concernant da Empoli, faudrait-il parler de « prescience »? Ce qui le singularise, ce serait plutôt une extrême sensibilité à l'esprit du temps, à ses failles, et une façon d'analyser les choses non tant par les concepts que par l'image, plus souple et finalement plus riche.

Son livre se présente comme une suite de tableaux des lieux des nouveaux pouvoirs et de leurs acteurs. Logique qu'il le commence par une visite dans l'arène de l'ancien monde, l'ONU à New York. Ses croquis du ballet des chefs d'État, tous gonflés de leur importance, avec leurs sherpas et leurs agents de sécurité,

sont savoureux. Car on saisit très vite que le « *machin* » épinglé jadis par de Gaulle n'est plus qu'un « *leurre* », que c'est ailleurs que se bâtit désormais notre nouvelle réalité. Comme à Riyad où da Empoli nous emmène ensuite pour une réception au monumental Ritz-Carlton. En quelques coups de crayon, il en campe l'hôte, le nouveau maître de l'Arabie saoudite, le prince héritier Mohammed ben Salman, en raccourci « MBS ». C'est un préquadragénaire charmant, doux, attentionné. Mais, soudain, s'intercale une scène moins sereine: dans ce même hôtel, MBS a parqué en 2017 pendant trois mois, en leur donnant à chacun 12 tee-shirts, 12 caleçons et 12 paires de chaussettes de couleur blanche, 350 des hommes les plus riches et les plus puissants de son royaume pour leur faire avouer, à coups d'interrogatoires musclés, tout ce qu'ils lui avaient volé et le leur faire rendre. La centaine de milliards ainsi récupérée a servi à moderniser le pays: parmi ses qualités, l'homme qui a fait découper en rondelles le journaliste opposant Jamal Khashoggi a « *le culte du futur* »…

VERS L'INHUMANITÉ LA PLUS RENTABLE

C'est en ce point que da Empoli introduit le pitch de son essai: l'ancien monde était celui des démocrates centristes respectueux des « règles »; le nouveau ne conçoit, lui, même plus qu'il puisse en exister. C'est l'univers des « *borgiens* », réincarnations des divins Borgia, adeptes d'un pouvoir sans limites

> LE POUVOIR N'EST PAS UNE AFFAIRE D'INTELLECTUELS. SA SEULE RÈGLE DU JEU EST LA FORCE; SA PREMIÈRE LOI, L'ACTION

mais surtout imprévisible car s'exerçant dans l'arbitraire le plus total. Et notre auteur de nous rappeler ce qu'en écrit Machiavel dans *Le Prince*: le vrai pouvoir échoit à ceux qui savent installer le chaos. Ainsi de l'icône de ce « *cortège bariolé d'autocrates décomplexés, de réactionnaires et de comploteurs impatients d'en découdre* » à la Milei (Argentine), Bukele (Salvador) et consorts qui a pris d'assaut notre monde: Donald Trump. Ses conseillers se plaignent qu'il ne lise jamais un livre ni un journal, pas même les plus brèves notes qu'ils lui préparent. Ils n'ont rien compris, assène da Empoli: le pouvoir n'est pas une affaire d'intellectuels. Sa seule règle du jeu est la force; sa première loi, l'action, de préférence « *irréfléchie* »; et son but recherché, la sidération de ses sujets qui le met à l'abri de toute contestation.

Après ces fortes considérations sur ce qui n'est, précise da Empoli, qu'un « *retour à la normale* » de la politique, on est un peu surpris qu'il consacre le reste de son essai à l'intelligence artificielle. On était chez Machiavel; on tombe dans Kafka. Mais l'explication vient vite: l'IA est elle aussi borgienne car elle aussi sans limites, en tout cas pas celles de la démocratie, cette complication obsolète, ni du social, qui bride sa marche triomphale vers l'inhumanité la plus rentable car restreinte à une élite. Devant ce tableau désespérant, da Empoli ne juge pas. La cruauté du nouveau monde est un spectacle grandiose qui ravit son cynisme. Dans la préface qu'il a donnée à un choix d'articles tirés de la revue *Le Grand Continent*[1], il délivre cependant un autre son de cloche: fustigeant ce « *techno-césarisme* » reflété par l'alliance Musk-Trump II, il lui oppose notre Europe encore attachée à l'État de droit. Tout juste s'il n'en fait pas l'alternative à venir. En Européen, on est flatté mais, en même temps, vaguement déçu: et si da Empoli, sous sa description exaltée de notre présent, restait nostalgique de l'ancien monde? ■ **Patrice Bollon**

1. *L'Empire de l'ombre. Guerre et terre au temps de l'IA*, sous la direction de Giuliano da Empoli, Gallimard, 2025.

★★★★★
L'HEURE DES PRÉDATEURS
GIULIANO DA EMPOLI
160 P., GALLIMARD, 19 €

Quand l'impérialisme russe instrumentalise l'art

CATHERINE SCHRÖDER/CNRS

En Ukraine, on abat les statues de Pouchkine tandis qu'en Occident on annule des spectacles russes. Et le Kremlin de crier à la « *russophobie culturelle* » et de stigmatiser « *une cancel culture copiée de l'étranger* ». Dans *Faut-il brûler Pouchkine?*, la spécialiste en littérature slave Victoire Feuillebois montre que, si on déprogramme des artistes soutenant l'invasion de l'Ukraine, c'est le statut de « *poète national* » de Pouchkine, célébré entre autres par Dostoïevski, qui fait question: dans un empire multiethnique et multilingue, seul l'art matérialise ce prétendu « *monde russe* » de Poutine avec sa tutelle implicite du grand frère moscovite sur ses petits frères biélorusses et ukrainiens. Brûler Pouchkine, c'est donc combattre un intolérable « *usage impérialiste* » de la culture. ■ **P.B.**

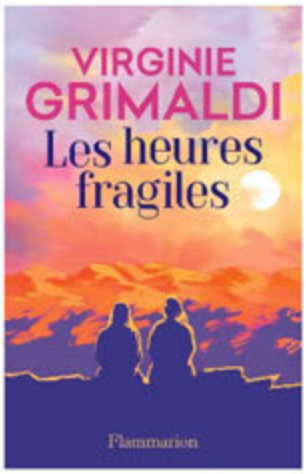
★★★★☆
FAUT-IL BRÛLER POUCHKINE ?
VICTOIRE FEUILLEBOIS
160 P., CNRS, 14 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI

Virginie Grimaldi

Les Heures fragiles

Telle mère, telle fille. Enfin, jusqu'à un certain point. Mais Diane a trop reproduit le schéma de sa propre enfance : couvée par sa mère, elle n'a pas su faire autrement que déborder d'amour et d'attention pour Lou, issue d'une première union, et Tom, qu'elle a eu avec son mari actuel. Et puisque les problèmes, eux aussi, se reproduisent, ils arrivent en cascade : l'époux commence à avoir des envies d'ailleurs, et Lou n'a plus d'envies du tout. Elle a des problèmes de son âge (16 ans, premiers chagrins d'amour, premiers rapports sexuels, nouveaux regards sur le corps), mais c'est bien plus que ça. Lou a de sacrées crises de panique que Diane connaît bien : elle les avait à son âge, et aux mêmes heures. Pour aider sa fille, la mère va donc devoir se retourner sur son passé, des lieux et des voyages refoulés. *Les Heures sensibles* forent une thématique récurrente chez Virginie Grimald : les liens maternels. Ici, la recette est identique à presque tous ses livres : une narration chorale, alternant les voix de Diane et de Lou. Moins similaires que prévu, mais bien plus complémentaires psychologiquement comme dramaturgiquement : les vannes réjouissantes de l'autrice sont chez la fille, son regard féministe et social est chez la mère, le tout va s'inverser. Le verbe est tendrement vachard, les scènes renversantes, le suspense superbement rusé. L'ensemble laisse de l'air à ses personnages, et le fond du propos rejoint ici la forme. ■

Hubert Artus



LES HEURES FRAGILES
VIRGINIE GRIMALDI
336 P., 20,90 €. COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI

DR/FLAMMARION

BIO EXPRESS

2014

Virginie Grimaldi est lauréate du concours organisé par le site Auféminin.com (remporté en 2011 par un certain Olivier Norek), avec une nouvelle intitulée *La Peinture sur la bouche*. Dès l'année suivante, elle publie son premier roman : *Le Premier Jour du reste de ma vie* (City).

2016

Elle devient une de ces plumes qui publient un livre à chaque printemps. Tous des best-sellers (800 000 ventes minimum), qui la voient toujours figurer dans le top 5 annuel (palmarès *Le Figaro littéraire*/GFK).

2022

Le 15 décembre, son roman *Il est grand temps de rallumer les étoiles*, paru en 2018 (l'année de ses 41 ans), est élu « Livre favori des Français » par l'émission éponyme de France Télévisions, lors de laquelle plus de 100 000 lecteurs ont voté.

1
Diane

Elle vérifiait si je respirais encore. Tous les soirs. Elle n'allait pas se coucher sans s'en être assurée. Elle suçait son index pour l'humidifier puis le plaçait sous mes narines, à l'image des marins qui déterminent le sens du vent. Elle séchait mes larmes avant même qu'elles ne coulent. Elle se précipitait vers moi à la moindre chute, le visage déformé par l'inquiétude. Elle coupait mes saucisses en minuscules morceaux et n'achetait plus de cacahuètes. Refusait que j'aille en colonie de vacances. M'autorisait à me rendre chez ma copine Lulu à vélo, à condition que je porte un casque, des coudières et des genouillères, et que je l'appelle dès mon arrivée. Elle prenait ma température quand j'avais les joues rouges ou les mains froides. Me disait « je t'aime » après m'avoir dit « bonne nuit ». Il fallait que ces trois mots soient les derniers de la journée. Si je me relevais, elle recommençait. Les trois derniers mots, au cas où. Elle plaçait un couteau à bout rond à côté de mon assiette. Rangeait sous clé les couteaux pointus, ciseaux, médicaments et produits ménagers. Elle inscrivait mon nom et notre adresse sur ma main quand nous allions à la foire. Elle m'indiquait toujours un lieu où nous retrouver, si d'aventure je me perdais. Elle ne se déplaçait pas sans une trousse à pharmacie exhaustive. Elle avait analysé l'accidentologie des cars scolaires, puis m'avait conseillé de m'asseoir au milieu, idéalement côté couloir. L'hiver, elle m'affublait d'une cagoule et de gants épais. L'été, elle me peignait de crème solaire blanche. Elle n'a jamais exaucé mon vœu de posséder une mobylette. Elle venait me chercher à la sortie de la boîte de nuit. De toute manière, elle ne dormait pas tant que je n'étais pas dans mon lit. Elle disait attention. Attention, tu vas tomber. Attention, ne cours pas. Attention, tu vas te blesser. Attention en traversant la route. Attention, ne parle pas aux inconnus. Attention, ne laisse jamais ton verre sans surveillance. Attention aux beaux parleurs. Attention dans les escaliers. Attention, c'est plein de sucre. Attention, tu vas attraper mal.

Je me suis promis que je ne deviendrais pas comme elle.

Et puis, je suis devenue mère à mon tour.

2
Lou

La dame de l'accueil a une tronche de mauvaise note. Même quand elle m'indique comment me rendre dans le service, on dirait qu'elle m'engueule. Je sais pas si ça tient à son regard de portrait-robot ou à ses mots qu'elle lance comme des *shurikens*, mais j'ai presque envie de m'excuser de lui avoir dit bonjour. Elle a dû naître un jour d'Halloween. Déjà que ça me saoule d'être là… Il me faudrait pas grand-chose pour prendre le bus dans l'autre sens.

Je suis les flèches bleues dessinées sur le sol et je m'installe dans la salle d'attente B. Une fille de mon âge est déjà assise. Elle lève les yeux vers moi et retourne direct dans son téléphone. Elle aurait préféré être seule, sans doute. Comme moi.

Ça me fait pareil quand je croise quelqu'un dans les toilettes du lycée. Alors qu'on est là pour la même chose.

C'est la première fois que je vais chez un gynécologue. Ma mère m'a toujours dit qu'elle me prendrait rendez-vous le jour où j'en ressentirais le besoin, qu'il n'y avait aucune obligation. C'est la première fois que je lui cache un truc.

Une dame appelle mon nom. Sur sa blouse, il y a un badge. « Docteur Amina Hassan »

— Tu es déjà venue au planning familial ?

— Je secoue la tête.

— Tu as quel âge, Lou ?

— Seize ans.

Elle a l'air plus sympa que celle de l'accueil. Elle a plein de bracelets, ses mouvements font de la musique. Elle me demande pourquoi je suis là.

— Je voudrais prendre la pilule.

— Tu as des rapports ?

— Des rapports ?

— Des rapports sexuels.

— Ah. Oui.

Elle comprend ma réponse, alors que même moi je ne l'entends pas sortir de ma bouche.

— Depuis longtemps ?

— Deux mois et une semaine.

— C'est ton premier petit copain ?

— J'en ai eu un autre avant, mais c'était pas pareil. Juste des bisous. J'étais pas amoureuse.

C'est la première fois que je ressens ça. Je pense tout le temps à lui. Tout le temps. En cours d'histoire, j'ai écrit son prénom à la chaîne pendant une heure. Hugo. Hugo. Hugo. Hugo. Ça a noirci plusieurs pages. On habite le même immeuble, mais pas la même entrée. Il doit sonner à l'interphone pour venir me voir. Le mercredi après-midi, l'unique jour où je suis seule à la maison. Maman et Seb travaillent et Tom est au centre aéré. On est obligés de se cacher, tout ça parce qu'il a vingt et un ans.

J'ai même dû étouffer la joie dans mon ventre, la première fois qu'il m'a parlé.

C'était un jeudi soir, le 23 mars. Je promenais Arya sur le parking. Je savais qu'il était là, il était rentré depuis quelques jours. Il reste toujours plusieurs semaines chez ses parents quand il revient de mission. Il est militaire. C'est Thierry, le voisin du dessus, qui me l'a dit. Quand j'ai vu sa voiture dans l'allée, j'ai senti mon cœur s'emballer. J'ai envoyé un message à Melha.

« Il est là. »

« Fais ce qu'on a prévu ! »

J'ai attendu qu'il descende et je me suis laissée tomber par terre. C'était pas difficile, toutes mes forces avaient fui. Arya s'est jetée sur moi et m'a léché la tronche. Ma mère a crié depuis la fenêtre :

— Lou, ça va ?

Il a regardé ma mère, puis moi. Elle a continué à me foutre la honte :

— T'as mal quelque part ? Tu peux bouger ?

Il est venu vers moi et m'a tendu la main pour m'aider à me relever. La mienne tremblait.

— Tu t'es fait mal ?

— Non, ça va… Merci.

— Cool. •••

Il a lâché ma main et il est parti vers son entrée. Ma mère s'est matérialisée devant moi.

— Tout va bien, Lou ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai juste souri. Je n'ai pas lavé ma main droite pendant une semaine.

La gynéco m'explique les différents modes de contraception. Elle insiste sur le fait que les préservatifs protègent des infections, contrairement à la pilule. Je sais tout ça. Maman me l'a répété mille fois. Avec des dessins, des vidéos pédagogiques et des schémas. Hugo fait des tests régulièrement, il n'y a aucun risque. Il me l'a promis. Il ne supporte pas les préservatifs. Il m'a dit que, si je l'aimais vraiment, ce serait génial que je prenne la pilule. Je l'aime encore plus que vraiment.

3
Diane

Cette table est le premier meuble que nous avons acheté en commun. Nous avions arpenté les rayons du magasin, main dans la main, puis jeté notre dévolu sur elle, pas la plus robuste, pas la plus belle, mais qui présentait l'avantage d'être livrable le jour de notre emménagement. Ce n'était pas une table, c'était notre nouveau départ, et sous ses quatre pieds en pin gisait le champ de bataille que nous venions de traverser en nous séparant de nos conjoints respectifs. J'avais pleuré de bonheur sur le plateau extensible.

C'est assis à cette table, ce jour de grand ciel bleu, qu'il dégoupille mon cœur.

— Diane, je sais plus où j'en suis.

Il repose sa tasse, s'essuie la bouche et fixe le mur derrière moi, assez près de mon visage pour observer ma réaction sans affronter mon regard. Lou dort encore, Tom se prépare dans la salle de bains, le ciel se fracasse sur le plateau extensible.

— C'est-à-dire ?

— J'ai besoin de prendre du recul.

— C'est à cause d'hier soir ?

— Quoi, hier soir ?

— Quand on s'est pris la tête pour Lou ? Je devrais pas te contredire devant les enfants, je sais, mais parfois c'est plus fort que moi. T'es dur avec elle.

Il prend sa tête entre ses mains. Mes yeux se rivent à son alliance.

— Ça n'a rien à voir, Diane. C'est juste que je me pose plein de questions en ce moment. Je sais pas si c'est ce que je veux vraiment, tout ça.

Il accompagne les deux derniers mots d'un ample mouvement du bras.

Tout ça. La cuisine qu'on a repeinte en vert sauge ? Les quatre bols bretons à nos prénoms empilés sur l'étagère en bois ? L'appartement de soixante-sept mètres carrés au troisième étage avec vue sur le parking ? Le canapé écru ? L'ordinateur partagé dans un coin du salon ? Les rideaux occultants pour se protéger du voisin curieux ?

Tout ça. Le toit ouvrant de la voiture qui prend l'eau ? Le spot de la salle de bains qu'il faut changer ? Les cadres à accrocher depuis des mois ? La banque à rappeler pour négocier les frais de découvert ? Les poubelles à descendre ?

Tout ça. Les dessins de notre fils aimantés sur le frigo ? Les poésies récitées fièrement pour la Fête des pères ? Les virées shopping avec ma fille ? Les films sous le plaid, serrés tous les quatre devant la télé ? Les imitations approximatives de Tom ? Les dessins colorés de Lou ? Nos deux corps mêlés ?

Tout ça. Nous ?

Il se lève.

— Je dis pas que c'est fini. J'ai juste besoin de faire le point.

— Tu as quelqu'un d'autre ?

— Arrête.

Ce n'est pas une réponse, mais je ne repose pas la question. Seb est de ceux qui ne se défilent pas, qui partagent leurs pensées avant même de les avoir construites. Son honnêteté est l'une des raisons pour lesquelles je suis tombée amoureuse de lui, après douze années de cohabitation avec les mensonges du père de Lou. L'une des raisons pour lesquelles je ne me suis pas méfiée, aussi.

À la lumière crue de sa révélation, les dernières semaines prennent une nouvelle texture. Tout était là, sous mes yeux. Ses soupirs, ses emportements. Son téléphone vissé à sa main. Ses silences. Son corps au bord du lit. Ses baisers rapides sur mon front.

— Tu m'aimes encore ?

— Je sais pas, Diane. J'étouffe. Je sais plus qui je suis. J'ai pas envie de me réveiller à quatre-vingts ans avec des regrets.

Lou débarque sur la fin de sa phrase, les yeux ensommeillés. Elle semble n'avoir rien entendu. Elle embrasse la joue de Seb, qui quitte la cuisine, puis enroule ses bras autour de mon cou. Je compose un sourire et le colle sur mon visage. J'entends les autres décrire l'adolescence comme un territoire hostile, une jungle inaccessible. Ils parlent d'arrogance, d'insolence, d'ingratitude. Je mesure ma chance. Malgré ses seize ans, ma fille est toujours aussi câline et gentille. Il lui arrive de s'opposer, de hausser le ton, mais le bébé chevelu qui n'a fait ses nuits qu'à trois ans est devenu une jeune fille bien dans ses pompes, et je suis fière de la relation qu'on a construite.

L'INFO EN PLUS

Paru en 2017, *Le parfum du bonheur est plus fort sous la pluie* sera le premier roman de Virginie Grimaldi porté à l'écran. Tournée en septembre et octobre dernier, à Bordeaux et dans le bassin d'Arcachon, cette minisérie (en quatre épisodes sur France 2, sous le titre *Le Parfum du bonheur*) n'attend plus que… sa date de diffusion. Au casting notamment : Caroline Anglade, Xavier Robic, Michèle Bernier, Michel Boujenah, Alex Vizorek. Elle est réalisée par Baya Kasmi. Au moment d'écrire ces lignes, nous apprenons que *Plus grand que le ciel* (2024) sera lui aussi bientôt adapté.

BERNARD QUIRINY

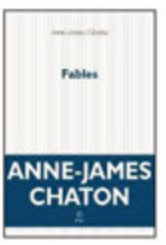
Éloge du ticket de caisse

Il paraît que les déménagements sont l'une des trois plus grandes causes de stress chez les Français (j'ignore quelles sont les deux autres). C'est aussi l'occasion de faire le tri, de se remémorer ses anciennes adresses, de faire le point sur sa vie. Le déménagement comme bilan existentiel, et comme autoportrait. Telle est la perspective choisie par Noël Herpe dans *Je déménage*, courte autofiction où il raconte ses visites d'appartements aux quatre coins de Paris, ses tractations avec le notaire et la banque, ses discussions codifiées avec les agents immobiliers. Comme il aura des milliers de livres à ranger, il n'a d'yeux que pour les murs, jamais assez longs pour installer des bibliothèques. Et comme il a le démon de la comédie, chaque appartement lui paraît un décor possible: « *Je me verrais bien jouant, ici,* Le Plaisir de rompre *de Jules Renard. Le monsieur de l'agence me donne la réplique, dans la scène où l'on voue aux gémonies les contraintes du diagnostic.* » Derrière les micropéripéties burlesques, *Je déménage* est une méditation mélancolique sur la mémoire des lieux – dans chaque quartier de Paris, Herpe retrouve un peu de ses vies antérieures – et le passage des ans – sa vieille mère s'effondre, son écart d'âge avec ses amants croît, son souffle dans l'escalier devient court. Fuite du temps qu'il affronte avec un mélange d'extravagance et de nostalgie, s'oubliant dans l'intermède tracassier du déménagement, « *cet état d'instabilité qui est mon vrai territoire* ».

Le livre de Herpe m'a fait songer qu'il doit être possible d'écrire un roman, ou un recueil de contes, à partir d'annonces immobilières, sur un mode perecquien. Pourquoi pas ? Tout peut déclencher la machine, comme de simples tickets de caisse. Le poète Anne-James Chaton s'est avisé que ces fins bouts de papier qu'il traînait dans ses poches indiquaient chaque fois un lieu, une date et un acte, soit les trois unités du théâtre classique, et qu'ils fournissaient « *les linéaments d'une comédie ou d'une tragédie* ». Il les a donc collectionnés pour en tirer le matériau de cent cinquante microfictions, écrites en y prélevant des éléments – deux ou trois mots, le nom de la boutique ou du vendeur, l'heure de la transaction. Le résultat est imprimé page de droite, le ticket, reproduit à gauche; on peut rechercher dans l'un ce que l'auteur a transporté dans l'autre, et imaginer quels morceaux on y aurait pris soi-même, si l'on s'était livré au même jeu. Quand les tickets sont en langue étrangère, Chaton joue sur les assonances: « *Flat Rate* » et « *Ticket Limit* » lui inspirent une histoire de rats et de mites, les « *termales* » d'eau soufrée colombiens, celle d'une relation qui arrive à son terme. Ses tickets datant d'il y a quelques années, ces *Fables* constituent aussi un observatoire de la flambée des prix, en plus d'un exercice de style poétique et ludique, très oulipien dans l'esprit. Si vous vous laissez tenter, conservez bien votre ticket d'achat, pour écrire vous-même le tome 2. ■

> UN OBSERVATOIRE DE LA FLAMBÉE DES PRIX, EN PLUS D'UN EXERCICE DE STYLE POÉTIQUE

AUDREY SOVIGNET



★★★☆☆
JE DÉMÉNAGE
NOËL HERPE
160 P., LE NOUVEL ATTILA, 18 €

★★★☆☆
FABLES
ANNE-JAMES CHATON
304 P., P.O.L, 20 €

JEAN RASPAIL

Le centenaire du Patagon

Le sulfureux écrivain fait de nouveau parler de lui avec la réédition de son ultime roman, *Les Royaumes de Borée*, et la parution d'une biographie. L'occasion de revenir sur le parcours et l'œuvre de l'auteur du *Jeu du roi*, aussi admiré que controversé.

Prononcez le nom de Jean Raspail dans un dîner de lettrés. La moitié de la table aussitôt s'enthousiasme: la Patagonie, les expéditions d'Amérique, la mer et l'aventure, l'audace et le panache! L'autre côté de la table, en revanche, s'empoigne: *Le Camp des saints*! Trois camps se dessinent. À gauche et à droite, ceux qui ne retiennent de Raspail que ce roman de 1973, jugé visionnaire par les uns, scandaleux par les autres. Au milieu ou au-delà, ceux pour qui *Le Camp des saints* n'est qu'un îlot dans une œuvre plus vaste, et qui se désolent de voir l'écrivain réduit au rôle d'oracle ou de repoussoir. Raspail lui-même s'est plaint plus d'une fois des lectures trop politiques de son roman, qui était pour lui une fiction, une parabole, conçue à une époque où la question migratoire ne se posait pas dans les termes d'aujourd'hui. « *Je l'ai écrit sans idée préalable, sans plan, sans personnages préétablis. Ce roman m'est venu au fil de la plume, jour après jour. Ce n'est pas une prophétie ni un pamphlet.* » Seulement voilà: tout en voulant ramener son livre à la littérature, Raspail n'a jamais pu s'empêcher d'encourager lui-même les interprétations politiques, à coups de tribunes dans la presse et de déclarations polémiques. Le sommet est atteint en 2011 quand il joint à la nouvelle édition une préface, « Big Other », qui lui vaut une volée de bois vert d'une partie de la presse – « *authentique morceau de névrose raciale* » (*Le Nouvel Observateur*), « *ouvrage d'extrême droite* » (*L'Express*), etc. Des critiques qui n'empêchent pas le roman de redécoller dans les ventes, sans parler de son succès à l'étranger…

UNE VIE D'EXPLORATEUR ET DE CONTEUR

Admirateur et proche de Raspail depuis les années 1990, Philippe Hemsen ne pouvait esquiver le sujet dans *Jean Raspail, aventurier de l'ailleurs*, la belle biographie qu'il lui consacre à l'occasion des 100 ans de sa naissance. Réprouvant les jugements à l'emporte-pièce, il la traite avec toutes les nuances nécessaires, et conclut finalement que la préface de 2011 fut sans doute une « erreur », inutile qui plus est puisque Raspail avait déjà donné son opinion dans ses articles et dans le fameux dossier sur l'immigration du *Figaro Magazine*, en 1985. Cette concession faite, est-il juste de réduire une œuvre riche d'une quarantaine de titres à un seul roman, et l'homme lui-même à son image mi-voulue mi-subie d'annonciateur du crépuscule de l'Occident? Décidé à dépasser les clichés, Hemsen reprend par le menu la longue vie d'explorateur et de conteur de Raspail, depuis sa formation chez les scouts jusqu'à l'aventure du « jeu patagon » – le royaume imaginaire inspiré de ses romans sur la Patagonie, qu'il a doté d'un drapeau et d'un hymne, et dont se revendiquent des milliers de lecteurs! –, en passant par ses grandioses expéditions nautiques et terrestres des années 1950 en Amérique, suivies dans le monde entier à l'époque. Connu d'abord comme conférencier nomade et comme écrivain-voyageur, Raspail ne se lancera

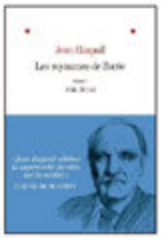
LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES

dans le roman que sur le tard, après deux tentatives en demi-teinte au tournant des années 1960. Son univers se déploie alors avec *Le Jeu du roi* et *Septentrion*, puis avec les grands romans à succès des années 1980 et 1990 comme *Qui se souvient des hommes*, *Pêcheurs de lunes* ou *Sept cavaliers*.

FACE AU DÉSENCHANTEMENT DU MONDE

Autant de livres analysés minutieusement par Hemsen, qui en dégage chaque fois les motifs, les resitue dans l'œuvre, en cherche les influences. Deux noms reviennent souvent : Jacques Perret pour le style, Dino Buzzati pour l'univers. Les thèmes, eux, sont connus de quiconque a déjà ouvert un roman de Raspail : la curiosité pour les mythes des peuplades primitives, la fascination pour les frontières et les confins, le goût des causes perdues, la passion des rituels et la conservation des héritages, à temps et contretemps. Deux devises résument finalement l'auteur, celle des Pikkendorff, la dynastie fictive qui a fourni tant de personnages à ses livres : « *Je suis mes propres pas* », et celle-ci tirée des *Royaumes de Borée*, son dernier roman, réédité pour l'occasion : « *Il ne faut jamais rompre la chaîne.* » Comme tout biographe, Hemsen propose aussi une clé générale de lecture, d'ordre religieux. Quoique catholique, Raspail, déchiré intérieurement, n'était pas un croyant sans mélange, et c'est comme substitut à la « vraie foi vivante » qu'il a couru sa vie durant après les signes du sacré, chez les peuples autochtones comme dans l'histoire de France. De là sa fascination nostalgique pour tout ce qui s'oppose au désenchantement du monde, à l'uniformisation et au rationalisme : les mythes primitifs, la liturgie traditionnelle, l'honneur militaire, la monarchie à l'ancienne. Passions d'adolescent, s'exclameront les sceptiques ! Peut-être. Un adolescent mort à 94 ans, que lisent avec ferveur des adolescents de tous les âges. ■

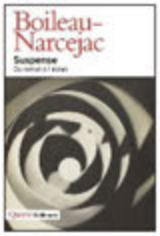
Bernard Quiriny



★★★☆☆
LES ROYAUMES DE BORÉE
JEAN RASPAIL
336 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI

★★★☆☆
JEAN RASPAIL. AVENTURIER DE L'AILLEURS
PHILIPPE HEMSEN
400 P., ALBIN MICHEL, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MAI

Le duo de l'angoisse



★★★★★
SUSPENSE. DU ROMAN À L'ÉCRAN
BOILEAU-NARCEJAC
1280 P., GALLIMARD/QUARTO, 35 €

À côté des *Œuvres complètes* en cinq volumes publiées par Francis Lacassin chez « Bouquins », voici une magnifique anthologie pour redécouvrir le plus célèbre duo du roman policier français, Boileau (Pierre)-Narcejac (Thomas), les célèbres auteurs des *Diaboliques* et de *Sueurs froides*, adaptés au cinéma respectivement par Clouzot et Hitchcock. Le cinéma, c'est précisément l'angle choisi par Dominique Jeannerod pour composer ce volume, qui rassemble sept de leurs romans portés à l'écran et un riche ensemble de documents inédits, notamment deux versions du scénario du film de Georges Franju, *Les Yeux sans visage*. Sans compter une foule de chroniques, articles, préfaces et interviews où les deux compères, à la fois praticiens et théoriciens, exposent leurs idées sur le roman policier, d'Émile Gaboriau à eux-mêmes. Captivant. ■

B.Q.

YANNICK BELLON/AXIS IMAGES – AUDRAY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Songe d'une nuit bretonne

Savez-vous où se situe le cap de la Chèvre ? Il ne s'agit pas d'un coin retranché dans une obscure contrée exotique, d'un décor rêvé pour une émission de télé-réalité avec totem d'immunité. Non, l'endroit en question se situe *« tout au bout de la Bretagne »*, du côté de la presqu'île de Crozon. Soit une *« pointe extrême de la terre d'Occident. Au-delà, il n'y a plus rien, que l'océan »*. Les hasards de la vie – à savoir une proposition de la part d'une lectrice ayant une demeure dans le Finistère – ont ainsi amené l'académicien François Cheng dans une *« petite maison rustique »* située là-bas. C'est l'occasion pour cet amoureux de la solitude, aujourd'hui âgé de 95 ans, de passer une nuit – de pleine lune – pas comme les autres. Un peu effrayé au départ, il se laisse vite conquérir par cette atmosphère. *« Je suis donc là et j'observe »*, souligne-t-il, s'interrogeant sur le cosmos, la vie et la mort, qu'il sent proche. L'occasion aussi pour l'écrivain et poète de revenir sur quelques épisodes de sa jeunesse : les tracas liés à sa *« faible constitution »*, une fugue, la guerre, la découverte de la poésie, son arrivée en France… Il y a quelque chose de magique dans cette *Nuit au cap de la Chèvre*, d'à peine 80 pages. Avec une simplicité presque désarmante et une humilité bouleversante, François Cheng trouve les mots sur nombre de questions existentielles et universelles. Et sa sagesse passe parfois par la poésie : *« N'oublions pas nos morts ni notre propre mort :/C'est le devoir-mourir qui nous pousse vers l'élan./De l'indicible au chant, notre voix est orphique,/ Transmuant les absents en d'ardentes présences. »* Un hymne à la vie.

★★★☆☆
UNE NUIT AU CAP DE LA CHÈVRE
FRANÇOIS CHENG
80 P., ALBIN MICHEL, 12,90 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
LA FEMME QUI EST DANS MON LIT
ANNE RÉVAH
140 P., MERCURE DE FRANCE, 18,80 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 MAI.

Sam et Claire n'ont jamais quitté l'appartement où ils ont grandi et assisté à la déchéance de leur mère, vaincue par l'alcool. Jumeaux, leur lien fusionnel fascine parfois, dérange souvent les habitants de Maleverne, petite ville de province où rien ne semble jamais devoir advenir. Secrètement amoureux de Claire, Jean tente de se satisfaire d'une relation dans laquelle Sam fait figure d'intrus, pour ne pas perdre cette femme qui, envers et contre tout, protège son frère. Mais lorsque des jeunes femmes sont assassinées et que la rumeur d'un tueur en série déchire Maleverne, ceux qui avaient voulu se retrancher du monde se voient contraints de lui faire face. À travers le triangle formé par Jean, Claire et Sam, Anne Révah tisse un subtil roman noir révélant la part d'ombre des désirs insatisfaits. **Laëtitia Favro**

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

TOI
HÉLÈNE GESTERN
96 P., SEUIL, 14 €

« Le chat semble avoir été taillé pour tenir compagnie aux écrivains. » En tout cas, le lien qui unit notre collaboratrice Hélène Gestern à sa magnétique chatte persane, Mimi, lui a inspiré un texte d'une grande sensibilité. Dans *Toi*, l'autrice de *555* (grand prix RTL-*Lire Magazine* 2022) explore la déchirante question de la fin de vie de nos si chères petites boules de poils, à travers le combat qu'elle mène aux côtés de Mimi contre la maladie, et l'incompréhension que peut susciter son engagement sans faille pour la soigner. Dans ce bref récit, elle ravive des souvenirs poignants de leur extraordinaire relation, tout en gardant une distance critique face à la tentation d'humaniser les animaux. Un texte bouleversant, où l'amour et la lucidité s'entrelacent avec justesse. **S.B.**

TONINO BENACQUISTA

Liquidation littéraire

L'auteur de *Malavita* rend un hommage réussi au difficile métier d'accoucheur de romans. Tout en dépeignant avec une douce ironie un milieu des lettres qu'il connaît bien.

L'éditeur Bertrand Dumas déjeune à Paris avec le plus éreintant de ses auteurs, tout autant persuadé que sa vie est une œuvre d'art qu'amateur de coûteuses pâtes à l'encre de seiche. La scène paraît aussi familière à ceux qui s'intéressent au monde des belles lettres que le repas des lions l'est aux inconditionnels de *National Geographic*. Rien que de très ordinaire, donc, si ce n'est qu'ici la voix intérieure de Dumas nous apprend qu'il dissimule à son poulain, comme à ses employés si fiers de leur beau et parfois rude métier, son rendez-vous du lendemain au tribunal pour liquider la maison qui porte son nom, sise à Saint-Sulpice depuis quarante ans. Non seulement le banquier lui a annoncé une fin inéluctable, mais son mécène excentrique renonce à lui tendre la main parce qu'il est convaincu que la littérature a échoué à sauver le monde. Un dîner en ville aux côtés d'un magnat de la finance changera-t-il la donne ?

TRAVERS ET MESQUINERIES

La série de rencontres qui rythmera cette ultime nuit s'avérera forcément digne d'un roman. Et Bertrand Dumas s'y connaît, lui qui affirme avoir eu la vie *« la moins romanesque du monde »*, préférant s'immerger dans d'innombrables manuscrits sans espoir plutôt que courir les cocktails, longtemps miser sur de l'invendable et refuser des succès faciles, et plus tard s'évertuer à dénicher *« une gagneuse »* pour entretenir *« dix danseuses »*. C'est qu'un éditeur se trompe énormément, rappelle Tonino Benacquista, surtout quand il cherche à préserver sa capacité d'étonnement et sa prédilection pour l'absolument nécessaire, mamelles de son sacerdoce.

Par la voix lucide de Bertrand Dumas, cédant parfois la place au narrateur omniscient qu'il imagine raconter sa propre vie, *Tiré de faits irréels* croque ainsi avec une douce ironie les travers pardonnables, les mesquineries prévisibles, les illusions individuelles ou collectives et les ego à la fois fragiles et encombrants du milieu en crise qu'il connaît si bien. Amoureux de Borges, son protagoniste se raconte en flash-back attendus mais percutants, où les nombreux archétypes n'ennuient pas – le *« goncouré »* devient ainsi une sorte de Miss France de la littérature –, une certaine exigence en prime. Aussi confortable que stimulant. ■ **Antoine Faure**

★★★☆☆
TIRÉ DE FAITS IRRÉELS
TONINO BENACQUISTA
192 P., GALLIMARD, 19 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Mille et une nuits sans fin

En 1708, bien avant l'émergence des premières rock stars littéraires, une foule enfiévrée se presse sous la fenêtre de l'orientaliste Antoine Galland, l'exhortant à traduire la suite de ce qui allait devenir *Les Mille et Une Nuits*. L'introduction de cette littérature jusqu'alors inconnue est un véritable séisme littéraire, habilement mis en écho avec le tremblement de terre qui a frappé Smyrne quelques années plus tôt et dont le souvenir hante Galland. Plus largement, Irène Frain observe avec ironie un orientalisme naïf : à Versailles, Louis XIV accueille un émissaire ottoman dans une mise en scène fascinée par l'exotisme. Galland parviendra-t-il à rassembler l'ensemble des parchemins dispersés pour les « traduire-broder » ? L'un se trouverait entre les mains d'un Juif de Constantinople, tandis qu'un scribouillard tente de contrefaire *Les Mille et Une Nuits*. Se pose alors, en filigrane, la question de ce qui fait la parenté d'un texte avec un auteur. Cette course contre la montre est captivante sous la plume somptueuse d'Irène Frain, qui déploie dans *L'Or de la nuit* une galerie de personnages fascinants, comme la belle et machiavélique Madame d'O, protectrice de Galland, ou l'autoritaire intendant Foucault. ■ **Simon Bentolila**

★★★☆☆
L'OR DE LA NUIT
IRÈNE FRAIN
384 P., JULLIARD, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

★★★★☆
UN BEAU DIABLE
GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD
288 P., GRASSET, 22,90 €

Le diable en nous

La beauté, pour les hommes, serait-elle une malédiction ? Lorsque le beau Florian Prairial interprète le rôle du diable dans le film d'un jeune réalisateur, un certain Fallen, personnage trouble, s'intéresse à lui de près. Laudateur, empressé, il ne cesse de vouloir le côtoyer. Quand Florian s'aperçoit que Fallen a approché sa mère et ses deux amantes, il s'inquiète. Que lui veut ce personnage étrange qui lui fait miroiter un grand projet ? Il accepte l'invitation dans son hôtel particulier et se voit offrir de jouer, en échange de l'immortalité, le rôle de Lucifer dans l'adaptation de *La Fin de Satan* de Victor Hugo. Refusant de s'enfermer dans un rôle, malgré le cachet exorbitant, Florian déchire le contrat de Fallen. Sa vie bascule alors dans un cauchemar. Le pacte faustien de Fallen nous rappelle la tentation poignante qui est la nôtre de survivre à notre mort. Ne serions-nous pas chacun un ange déchu, tombé de la perfection de nos songes dans les expédients de notre humanité ? Après son époustouflante « Trilogie de l'autre rive », Châteaureynaud, maître du fantastique et moraliste raffiné, nous convie avec *Un beau diable* à un nouveau voyage existentiel et magique. ■ **Patricia Reznikov**

ASTRID DI CROLLALANZA/JULLIARD – JF PAGA/GRASSET

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU VICTORIA MAS

Pour son nouveau livre, Victoria Mas a choisi comme héroïne Marie-Thérèse Charlotte de France (1778-1851), fille aînée de Louis XVI et de Marie-Antoinette, seule héritière survivante à la Révolution. Elle fut surnommée « l'orpheline du Temple » par les surveillants de la prison éponyme, obligés de lui cacher la décapitation de sa mère. Rendue à sa patrie maternelle (l'Autriche), elle avait eu le temps de composer quelques textes. C'est sur ceux-ci, publiés au XIXe siècle, que Victoria Mas s'appuie, ainsi que sur de nombreux ouvrages d'historiens. *L'Orpheline du Temple* donne la voix à l'un des geôliers : Joseph Herbelin, enfant élevé par son oncle et sa tante, garde national depuis ses 16 ans. Son rôle l'oblige à surveiller Marie-Thérèse de France. Face à une détenue si digne dans la tragédie, son cœur va perdre la raison. Sur la forme, ce roman est un enchaînement de lettres, adressées à la tante. Pour Joseph, c'est une quête de rachat. Pour nous, en 2025, ce sont des lignes sur la Révolution devenue Terreur, sur un amour interdit ou fantasmé, et sur celle qui devint une muse pour des artistes préromantiques. Si Herbelin est fictif, tout le reste est véridique, d'un nom à l'autre des surveillants et des militaires, mais aussi des valets et dames de compagnie royaux, des délations ou trahisons. Comme pour *Le Bal des folles* et *Un miracle*, Victoria Mas s'appuie sur la réalité historique. Aussi minutieuse que rusée, elle change d'architecture romanesque sans dévier de son horizon culturel et féministe. **Hubert Artus**

★★★☆☆
L'ORPHELINE DU TEMPLE
VICTORIA MAS
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
À PIED D'ŒUVRE
FRANCK COURTÈS
224 P., FOLIO, 8,50 €

Excellent photographe de presse, Franck Courtès décide de tout arrêter pour se consacrer à l'écriture. Mais vivre de sa plume est difficile. Commence alors un déclassement social et l'obligation d'accepter n'importe quel petit boulot – en l'occurrence bricolage, jardinage, chauffeur… Courtès raconte sa propre expérience sans fard et avec une pointe d'autodérision. Cette vie qui se détruit petit à petit devient un livre, *À pied d'œuvre*, comme un miroir tendu aux invisibles. Une certitude : Courtès est un écrivain. **E.L.**

★★★☆☆
LA VERSION QUI N'INTÉRESSE PERSONNE
EMMANUELLE PIERROT
360 P., 10/18, 9,20 €

Dawson City, dans le nord-ouest du Canada, serait un lieu où venir se réfugier pour les marginaux où ceux qui cherchent une autre vie. C'est le cas de Sacha et de Tom, un couple fusionnel. Mais quand Sacha tombe dans les bras d'un autre, Tom ne laisse pas faire. Premier roman d'une autrice québécoise qui bascule d'une vie rêvée à un cauchemar, raconté par Sacha elle-même – le vocabulaire québécois est intact. Cette langue, poétique, imagée et violente, est d'ailleurs l'un des beaux personnages du livre. **E.L.**

★★★☆☆
BANQUISES
VALENTINE GOBY
224 P., BABEL, 7,90 €

Lisa a 14 ans quand sa sœur Sarah disparaît lors de son voyage retour du Groenland en France. Vingt-sept ans plus tard, Lisa retourne sur les traces d'une disparition ; traces qui (peut-être ? sans doute ?) ont elles-mêmes disparu. Dans un récit très dense, Valentine Goby mêle passé et présent, ses parents qui se délitent, les souvenirs qui se détachent, un pays glacé, parfois glaçant.
La romancière maîtrise un style qui enchevêtre les temps, les images, les réflexions, le chaud et le froid. **E.L.**

AKI SHIMAZAKI

L'étudiant et sa muse

L'autrice d'origine japonaise fait dialoguer mémoire et musique, intuition et inspiration dans un roman d'apprentissage et d'amour plein de grâce.

Chaque année, Hanami, la saison des cerisiers en fleur, annonce un nouvel opus d'Aki Shimazaki. Le titre désigne toujours un végétal – ici, *Ajisaï* signifie hortensia, un arbuste connu pour sa floraison aux couleurs pastel, aussi intense que brève. À l'image de la passion qui attire Shôta, étudiant en lettres et aspirant écrivain, vers la sensuelle madame Oda, de quinze ans son aînée. Fils d'une famille fortunée, Shôta doit trouver un travail quand l'entreprise de son père se retrouve en faillite. Un ami le met sur un plan : devenir le gardien bénévole de la maison de campagne de madame Oda et de son époux contre un hébergement offert. Mais *« rien n'est plus cher que ce qui est gratuit »*, prévient le grand frère de Shôta.

L'écriture concise et factuelle d'Aki Shimazaki, ses descriptions pudiques des rapports humains se prêtent à la peinture de ce jeune homme sensible, qui aime contempler l'île Enoshima et le mont Fuji. Qu'est-ce qu'une muse ? Grâce à madame Oda, Shôta revient au piano par un concerto de Clara Schumann, grande pianiste de l'époque romantique. Leur liaison inspire son journal intime, et nourrira plus tard son premier roman laissé en jachère : *Madame Ajisaï*.

Aki Shimazaki possède l'art de faire dialoguer la mémoire et la musique pour révéler les personnages à eux-mêmes. La relation de madame Oda et Shôta est hantée par le souvenir d'un amant disparu en mer, auteur d'un livre intitulé *Les Larmes de l'hortensia*. La mort et l'amour, l'intuition et l'inspiration ne font qu'un dans ce roman d'apprentissage d'une grâce inouïe. ■ **Gladys Marivat**

EXTRAIT

★★★★☆
AJISAÏ
AKI SHIMAZAKI
176 P., ACTES SUD, 16,50 €

Briser la glace

Après l'idylle de *Kukum*, ou *Maikan* et son devoir de mémoire, *Qimmik* (signifiant « chien » en inuktitut) s'imprègne des codes du thriller. Michel Jean y déploie plusieurs existences qui se dressent en puzzle. D'un côté, un couple inuit accompagné de ses meutes de chiens sillonne le Grand Nord durant les années 1960 à une époque où, plus au sud, une sédentarisation forcée s'opère. De l'autre, une jeune avocate se retrouve plongée dans une bien sombre affaire. Le suspect, Uqittuq Ainalik, est accusé d'avoir commis les meurtres d'anciens policiers de la Sûreté du Québec. En tissant un lien subtil entre deux époques, l'écrivain canadien livre un roman à la fois prenant et sensible tout en conservant le fil rouge de toute son œuvre : éclairer les discriminations endurées par les peuples autochtones. ■ **Marie Jouvin**

★★★★☆
QIMMIK
MICHEL JEAN
256 P., SEUIL, 20 €

DR/ACTES SUD

FABRICE TASSEL

Secrets et mensonges

On ne sait rien de toi avance à pas comptés pour mieux noircir les vies de ses héros. Le temps passe et tout se délite au fur et à mesure de ce récit qui cache bien son jeu.

Voici un roman qui dévoile ses péripéties petit à petit. Un couple et ses trois enfants : lui, grand flic incorruptible, patron de la police des polices ; elle, prof sérieuse et mère aimante. Et puis une engueulade familiale, une juge d'instruction qui reçoit la plainte d'une femme, un escroc indélicat, un voyage à Bangkok… Le temps passe, le drame couve. Cette façon qu'a Fabrice Tassel de faire mijoter son intrigue en même temps que son lecteur s'apparente finalement au sujet qu'il traite : comment les uns se dévoilent-ils aux autres ? Mais aussi : que sait-on de celles et ceux qui nous sont proches ? Et encore : quels secrets viennent troubler ces vies qui s'affichent la tête haute ? On dirait du Simenon. Fabrice Tassel n'en est pas loin.

Mais si l'écrivain belge s'amusait parfois à contrarier la linéarité du récit – plus qu'on a bien voulu le dire d'ailleurs –, Fabrice Tassel, lui, pousse le bouchon plus loin encore et avec talent. Façon de brouiller les cartes de l'espace et du temps, ce qui appuie encore davantage là où le sujet du roman peut faire mal. Le récit fonctionne par (plus ou moins) grands paragraphes qui parfois s'enchaînent logiquement, parfois pas du tout. C'est à la fois déstabilisant et réjouissant. Troublant et passionnant. Car si le titre du roman, *On ne sait rien de toi,* est à la fois explicite, injonctif, sibyllin, ambigu peut-être, il est surtout romanesque à souhait. Tassel en joue à merveille et ce qui pourrait n'être qu'un jeu stylistique ou narratif est en fait une façon pour lui d'imbriquer le fond et la forme – vieille antienne qui pourtant s'avère souvent juste et pertinente.

Les allers-retours sont incessants, les décalages avec la réalité aussi ; quelques célébrités vivantes aujourd'hui (Jagger, Drucker…) meurent au coin d'une phrase. La fiction joue son rôle quand les questions que pose Tassel prennent leur poids à mesure que le récit avance. Parce qu'il maîtrise la fabrication de son puzzle narratif sans jamais oublier d'interroger son sujet, Fabrice Tassel fait de ce roman noir un véritable *page turner* quasi métaphysique. Ce n'est pas la moindre qualité, et la surprise, de ce livre qui se cache jusqu'aux dernières pages. ■

Éric Libiot

★★★★☆
ON NE SAIT RIEN DE TOI
FABRICE TASSEL
384 P., LA MANUFACTURE DE LIVRES, 19,90 €

Chassés-croisés

Dans ce roman, PASCAL DESSAINT mixe l'esprit de ses premiers polars avec des sujets de préoccupation récents. Un nouveau cocktail très bon cru.

Gaspard voit (presque) tout : il est chargé de la vidéosurveillance dans un quartier de Toulouse. *« J'aimais imaginer des liens qui n'existaient sûrement pas. […] Tous les éléments d'un décor peuvent, contre toute attente, à un moment donné, interagir. Il n'y a plus d'aventures dispersées, mais une expérience commune, ultime »,* rêvasse-t-il. Cette expérience, c'est précisément ce qui va se produire. C'est inexplicable ? Alors ça se raconte.

Pour ce faire, Dessaint adopte le récit choral. Après Gaspard, la parole va à Lucas, jeune homme vivant seul avec sa mère handicapée, qu'il délaisse pour lire et écrire sur… les girafes, son obsession. Voyons ensuite cette femme que beaucoup regardent avec convoitise : Zélie, souvent nue sur son balcon. Devant celui-ci, un arbre à chardonnerets que la mairie veut tailler. Zélie est prête à faire corps avec l'arbre. Désespérément amoureux d'elle, son compagnon, Pierre, camionneur spécialisé dans le transport de produits toxiques, prépare une sacrée surprise… Enfin, *« l'homme à la craie »,* un botaniste ainsi surnommé car, sur les trottoirs du quartier, il détoure les pousses sauvages et inscrit leurs noms. Chacun de ces protagonistes mène un combat à son échelle. Leurs causes et leurs vies vont interagir, à ceci près que le décor compte aussi un pont, une girafe, de la vitesse, et des virages narratifs sidérants. Sans trop céder aux facilités, cette tragi-comédie noire va dans tous les sens. Pour la première fois avec *L'Envers de la girafe,* Dessaint coud ensemble la dimension lynchéenne de ses premiers polars avec ses préoccupations plus récentes. C'est complètement barré et ça tient droit. ■

Hubert Artus

★★★★☆
L'ENVERS DE LA GIRAFE
PASCAL DESSAINT
208 P., RIVAGES/NOIR, 20 €

ASTRID DI CROLLALANZA/LA MANUFACTURE DES LIVRES

ARMISTEAD MAUPIN

La liberté d'être soi

En chef de file de la littérature LBGT+, l'écrivain américain poursuit ses chroniques à succès au travers d'une superbe fresque anglaise. Entre luttes politiques et desseins amoureux, les vies s'entrelacent et se redéfinissent avec incandescence.

Disons-le d'emblée: l'adage, bien connu, notifiant que c'est dans les vieilles casseroles que l'on fait les meilleures soupes, n'a jamais été aussi véridique. Voilà presque cinquante ans qu'Armistead Maupin rencontre un succès mondial grâce aux *Chroniques de San Francisco* qui, roman après roman, dessinent une série de personnages attachants et complexes issus de la communauté LGBT+. L'écrivain américain renforce son maillage narratif à chaque parution, induisant çà et là des références aux précédents tomes qui donnent, subtilement, des éléments de compréhension sur certains personnages. *Mona et son manoir* ne déroge pas aux règles de cette immense fresque et étend une nouvelle fois les ramifications de ces chroniques aujourd'hui cultes. Pourtant, point de grandes villes cette fois car le personnage éponyme – aussi appelé Lady Mo – a élu domicile au cœur de la campagne anglaise, près d'Easley-on-the-Hill. L'individualisme de la métropole est remplacé ici par un microcosme où la moindre nouvelle devient une affaire d'État – vaillamment colportée par toutes les mégères du village.

Le manoir du titre est une bâtisse anarchique de deux étages, assombrie par l'humidité. Son délabrement « *digne d'un château gothique* » laisse entrevoir « *un corridor aux murs moisis* » sur lesquels d'austères peintures d'ancêtres semblent parfois prendre vie. Entre le toit qui fuit et les crottes de souris, percevoir la beauté unique de ce lieu n'est pas donné à l'œil profane. D'ailleurs, si la maîtresse de maison a hérité des murs après la mort de son mari (et en a fait une maison d'hôtes), celle-ci n'a jamais épousé les codes traditionnels de l'aristocratie. Avec brio, l'écrivain tisse le portrait d'une Américaine expatriée et homosexuelle, arrivée en Grande-Bretagne par mariage arrangé. Parée de sa chevelure rousse dont les boucles cascadent « *comme une coulée de lave* », la propriétaire, plutôt caustique, est parfois bien difficile à cerner.

CHRISTOPHER TURNER/L'OLIVIER

Aux côtés de Wilfried, son fils adoptif anglo-aborigène, ces « *deux queers qui se sont trouvé une famille* » pourraient suffire à animer à eux seuls de nouvelles chroniques absolument vibrantes dans lesquelles de nouveaux personnages trouvent graduellement leur place.

DES MOTS SUR TOUT CE QUI ÉBRANLE L'AUTORITARISME

Ancrée au cœur de l'épidémie de sida, l'intrigue pourrait prendre des allures de mémorial où se succèdent l'intolérance du gouvernement Thatcher, les décès violents et les chasses à l'homosexuel. Il n'en est rien, car « *la mort est sans doute l'issue de tout, mais elle peut parfois – et c'est heureux – ne pas être ponctuelle au rendez-vous* ». Tout en nuances, Armistead Maupin prend un virage inverse, défendant la liberté la plus totale d'être soi dans un phrasé parfois cru, dénué de faux-semblants, toujours prêt à mettre des mots sur ce qui ébranle l'autoritarisme. D'une fellation près de « *L'Arbre à baise* » aux cunnilingus passionnés sur le canapé en velours, le désir se conjugue à tous les temps et sur toutes les langues. Un appel à s'affirmer qu'il exploite également en sondant le sujet des violences conjugales par l'arrivée du personnage de Rhonda, femme battue par son mari, que l'hôtesse et son fils prendront sous leur aile. Mona, à la fois enquêtrice du dimanche et infirmière à plein temps, s'immisce dans l'existence des autres tout en étant parfois rappelée à sa vie passée, en compagnie de personnages déjà bien connus des précédents volumes, comme Anna Madrigal ou Michael.

En confrontant le progressisme et le traditionalisme ambiant, le romancier fait de son héroïne un personnage politique qui dépasse sa propre histoire. Il n'en oublie cependant pas de divertir son lecteur. *Mona et son manoir* s'inspire volontiers des codes acidulés du *cosy mystery* pour créer une trame haletante parsemée de revers de situations et d'antagonistes gentiment moqués pour leurs agissements. Le pari, quant à lui, est une nouvelle fois remporté. On ne se lasse pas de ces personnages remarquablement travaillés et dont la complexité réside au cœur même de leur identité. À plus de 80 ans, Maupin n'offre toujours pas de réponse simple à son lecteur, mais tend inlassablement à élargir le spectre de ses personnages, comme un appel perpétuel à trouver un peu de soi là où l'on ne s'y attend pas. ■

Marie Jouvin

EXTRAIT

★★★★☆

MONA ET SON MANOIR (MONA OF THE MANOR)

ARMISTEAD MAUPIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC AMFREVILLE, 288 P., L'OLIVIER, 23 €.

EN LIBRAIRIES LE 2 MAI

Tourner la Paz

IRIS KIVA/MÉTAILIÉ

Habitant de El Alto, commune d'altitude jouxtant la capitale bolivienne, un adolescent finit ses années au lycée militaire aux côtés de son cousin Tayson, grand amateur de K-pop, dont l'accent traduit une enfance passée à São Paulo. L'heure est à la perte de virginité et aux projets d'avenir, dans un pays « *sans accès à la mer* » dont le protagoniste se demande bien de quoi, tels ses voisins, il est « *une tentative ratée* ». Par la grâce de l'humour, des trouvailles langagières et du rythme de la narration (on respire étonnamment bien dans les espaces à l'air raréfié décrits par Gabriel Mamani Magne), *Séoul, São Paulo* aborde avec subtilité les questions d'identité au sein de la mosaïque de peuples composant l'Amérique du Sud. ■

Antoine Faure

★★★☆☆

SÉOUL, SÃO PAULO (SEÜL, SÃO PAULO)

GABRIEL MAMANI MAGNE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (BOLIVIE) PAR MARGOT NGUYEN BÉRAUD, 160 P., MÉTAILIÉ, 19 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

La musique du hasard

D'un côté, nos vies, de l'autre, les histoires que l'on se raconte, et dans le hiatus entre les deux, la source de nos douleurs… C'est cet écart que l'Américain Ben Shattuck sonde dans les douze nouvelles de *La Forme et la couleur des sons*. Au début du XXe siècle, un jeune chanteur s'éprend d'un musicien qui l'emmène recueillir sur phonographe les chants folkloriques américains – et cet amour, qu'il voyait comme le premier d'une longue série, ne sera jamais supplanté. À l'autre bout du recueil, une femme réfléchit au jour où elle a abandonné ses études pour suivre son futur mari, jour qu'elle voyait comme le début d'une nouvelle vie, jusqu'à ce qu'elle comprenne, dix ans plus tard, qu'il s'agissait plutôt d'une fin… Entre-temps, à la fin du XVIIe siècle, une congrégation menée par un pasteur escroc s'installe dans ce qu'elle croit être la nature vierge (en fait des terres indiennes), en attendant que le ciel leur jette une passerelle de lumière. On apprendra leur sort dans une autre histoire – car l'auteur a conçu son recueil en s'inspirant d'un genre musical propre à sa région, la Nouvelle-Angleterre, où les rimes reviennent de façon codifiée. De là le titre baudelairien, et ces questions laissées en plan qui trouveront leur résolution dans une nouvelle ultérieure, sans qu'on s'y attende. Un procédé hautement stimulant d'autant que, pour faciliter nos acrobaties mentales, l'auteur déploie une écriture d'une clarté lumineuse, analytique mais jamais catégorique : si certains récits semblent nous dire qu'il n'est d'autre fatalité que celle que l'on s'invente, d'autres montrent des personnages voués à la souffrance. Bref, Shattuck est assez lucide pour ne pas être dupe de ses propres idées, aussi brillantes soient-elles. Ce pourrait être une définition du talent.

★★★★☆

LA FORME ET LA COULEUR DES SONS (THE HISTORY OF SOUND)

BEN SHATTUCK

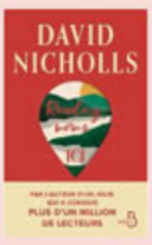
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 384 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU DAVID NICHOLLS

En une poignée de livres, l'auteur d'*Un jour* (2011) s'est imposé comme un maître ès romances sauce british. Bien plus que des bluettes, ses histoires d'amour ancrées dans nos sociétés révèlent le périlleux pari du « faire couple » aujourd'hui, notamment lorsque ce sont deux chats échaudés par l'échec de leurs précédentes relations qui se tournent autour. Londonienne de 38 ans, Marnie se sent seule. Ses amis se sont *« noyés dans le mariage et la parentalité »* et, un jour de l'An, alors que sa box fait défiler une rétrospective de son année comprenant un gros plan sur un poil incarné et son relevé de compteur à gaz, elle se rend compte qu'elle n'a pris personne en photo depuis six ans. Aussi ne résiste-t-elle pas longtemps à la proposition de son amie Cleo de traverser l'Angleterre d'ouest en est, de la mer d'Irlande à la mer du Nord. En groupe. Si Marnie s'intéresse d'abord à Conrad qui, avec ses baskets neuves et son jean skinny, ne semble *« pas prendre du tout cette entreprise au sérieux »*, ses pas s'accordent bientôt à ceux de Michael, un professeur de géographie engagé dans l'aventure pour oublier son récent divorce. Dès lors, *Rendez-vous ici* prend la forme d'une romance en chaussures de randonnée traversant les somptueux paysages de Lake District et des landes du Yorkshire. Malgré des personnages principaux à faible potentiel romanesque (car absolument normaux), le lecteur s'attache à eux et se surprend à trembler à chaque signe envoyé. Michael et Marnie sortiront-ils du piège de la solitude ? Finiront-ils ensemble ? On garantit un suspens bien ficelé.

Laëtitia Favro



★★★★☆

RENDEZ-VOUS ICI
(YOU ARE HERE)
DAVID NICHOLLS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR SARAH TARDY, 416 P., BELFOND, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

Sauvé par la mer

Né à Kansas City, passé par l'université de Syracuse où il a étudié auprès de George Saunders et aujourd'hui prof à Columbia, Daniel Magariel a frappé fort en 2017 avec son premier roman, *Comme un seul homme*, l'histoire de deux gosses élevés dans une famille disloquée. Il poursuit dans cette veine avec *Arpenter les ténèbres*, histoire d'un couple traumatisé par la mort de son enfant. Depuis le drame, lui passe sa vie au large sur un bateau de pêche, tandis qu'elle cherche à consoler son instinct maternel frustré en aidant en secret de jeunes prostituées. Sur le papier, ils sont mariés, en pratique, ils se sont abandonnés l'un l'autre, dévorés par la rancœur et la culpabilité. *« Leur mariage est terni par le manque de compréhension et de gentillesse. Il sait qu'il ne possède pas l'excès de courage nécessaire aux ruptures. »* Bancal dans son versant intime, avec la psychologie peu vraisemblable des personnages, ce roman aux « trucs » d'écriture voyants (dialogues sans tirets, etc.) est sauvé par son aspect social, avec la description de la vie du prolétariat dans une ville côtière américaine, et surtout ses scènes en mer saisissantes, où chaque détail sonne juste. ■

Bernard Quiriny

★★☆☆☆

ARPENTER LES TÉNÈBRES
(WALK THE DARKNESS DOWN)
DANIEL MAGARIEL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DINIZ GALHOS, 320 P., FAYARD, 22,90 €

Veracruz parano

Lorsque Fernanda Melchor raconte comment elle rencontra son premier mari, elle affirme s'être d'abord éprise de ses histoires – en premier lieu celle d'un exorcisme. L'amour pour les récits soignés de celle qui situe son travail entre journalisme et fiction est communicatif : les douze chroniques qui composent *Ici, c'est pas Miami* captivent le lecteur en même temps qu'elles dressent un tableau saisissant de Veracruz, premier port du Mexique devenu un enfer tropical avec l'apogée du narcotrafic. C'est bien un rare talent de nouvelliste qu'elle déploie en variant narrations et points de vue, tandis que l'arrière-plan, mêlant en permanence vie et mort, misère et profit, faits et légendes ou humour et drame, évoque les meilleures plumes du nouveau journalisme, Hunter S. Thompson en tête. Qu'il s'agisse d'une reine de beauté jugée pour le meurtre de ses deux enfants, d'un jeune docker indécis sur le sort à réserver à de courageux mais inquiétants clandestins ou d'un père de famille travailleur devenu dealer par sens des responsabilités, ses personnages réels ou fictifs rendent compte d'un monde fascinant qui échappe aux jugements. ■

Antoine Faure

★★★★☆

ICI, C'EST PAS MIAMI
(AQUI NO ES MIAMI)
FERNANDA MELCHOR
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR LAURA ALCOBA
250 P., GRASSET, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

JUSTINE GAVER/FAYARD – JF PAGA/OPALE VIA LEEMAGE/GRASSET

Héros malgré lui

« Qu'est-ce qu'une existence digne d'un roman ? » semble nous demander Patrick deWitt, révélé au grand public par le succès des *Frères Sisters* et son adaptation cinématographique signée Jacques Audiard. A priori, pas celle de Bob Comet, *L'homme qui aimait les livres* du titre, qui atteint 71 ans après avoir vécu l'essentiel de ses émotions à travers la lecture. Bibliothécaire retraité, il habite seul une petite maison de l'Oregon sans cultiver la moindre espèce de vie sociale, et se porte cependant volontaire pour assister les résidents de la maison de repos voisine. Fréquenter ces êtres fragiles et caractériels ravive la saveur de son quotidien. Une révélation sur l'identité d'une des pensionnaires bouleversera Bob et l'obligera à revisiter un passé plus mouvementé qu'escompté, riche de premières fois tardives charriant leur lot d'émerveillements et de désillusions. Si l'intérêt des épisodes est inégal, la succession de portraits décalés, l'humour surgissant à l'improviste et la réflexion sur le destin et les occasions manquées rendent bien la vie de Bob Comet – et peut-être celle du lecteur avec elle – romanesque malgré tout. ■

A.F.

Cauchemars américains

Dans *Flint Kill Creek*, Joyce Carol Oates plonge une nouvelle fois dans les eaux troubles de l'âme humaine, avec cette virtuosité qui la caractérise. Une seule question persiste après avoir tourné la dernière page de ces douze nouvelles, voguant entre onirisme et révélations malsaines : qui, du lecteur ou du personnage, est celui qui perd toute notion de la réalité ? « Jour de semaine », « Amours tardives », « Le mercenaire »… les intrigues se succèdent ; d'une romance obsessionnelle sur les berges de Flint Kill Creek, cet affluent du lac Ontario, aux spéculations d'une veuve face à son propre meurtre, prémédité par sa belle-famille, le sous-titre original du recueil « *Histoires mystérieuses à suspense* » trouve tout son sens. Bien plus que de courts récits haletants, l'écrivaine américaine dresse des profils troublants tout en jouant volontiers avec un registre hybride dans lequel quotidien et conscience horrifique s'acoquinent. En puisant ses idées dans l'imaginaire collectif et contemporain, on le constate bel et bien : la nouvelliste se délecte – avec un amusement certain – de ce qui nous dérange et nous inquiète. ■

EXTRAIT

Marie Jouvin

Leçon de chute

Avec *les pires intentions* avait révélé Alessandro Piperno, il y a vingt ans. Six romans et un prix Strega (en 2012) plus tard, le romancier offre avec *Un air de famille* une fiction typique du redoutable ironiste qu'il est. On y retrouve Sacerdoti, celui qui, dans *La Faute*, racontait sa jeunesse et comment il avait rusé pour devenir universitaire. À 50 ans, il est désormais écrivain (en panne), et professeur de littérature à l'université de Rome. Plus que jamais, il revendique « *une longue carrière d'imposteur* ». Voici que sonne l'heure du bilan… par une convocation en commission. Pour avoir cité, sans les contextualiser, des propos misogynes issus de la correspondance de Gustave Flaubert, il est cloué au pilori par toute l'université, et surtout par les réseaux sociaux. Étonnamment, il (se) laisse pourrir. Plus surprenant encore : une lointaine cousine meurt, qui l'avait placé « *en tête de la short list des proches qui pourraient se voir confier la garde de* [son] *enfant* », Noah, 8 ans. À sa manière, notre quinqua devra apprendre à transmettre autrement. À travers les étapes de ce changement de vie, le duo Sacerdoti/Piperno alterne le peigne fin et la dent (très) dure pour dépeindre l'époque, le rapport entre les âges et les genres, ou encore l'intraitable besoin de culture. ■

Hubert Artus

★★★☆☆

L'HOMME QUI AIMAIT LES LIVRES (THE LIBRARIANIST)

PATRICK DEWITT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EMMANUELLE ET PHILIPPE ARONSON, 384 P., ACTES SUD, 22,80 €

★★★★☆

FLINT KILL CREEK (FLINT KILL CREEK. STORIES OF MYSTERY AND SUSPENSE)

JOYCE CAROL OATES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTINE AUCHÉ, 304 P., PHILIPPE REY, 22 €

★★★☆☆

UN AIR DE FAMILLE (ARIA DI FAMIGLIA)

ALESSANDRO PIPERNO

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JEAN-LUC DEFROMONT, 448 P., LIANA LEVI, 23 €

DANNY PALMERLEE./ACTES SUD - DUSTIN COHEN/PHILIPPE REY - PHILIPPE MATSAS/LIANA LEVI

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
STUPEUR
ZERUYA SHALEV
416 P., FOLIO, 9,50 €

Dans une famille israélienne, une femme découvre qu'avant sa naissance son père avait aimé une autre femme, rencontrée dans un mouvement sioniste clandestin sous le mandat britannique. Bouleversée, elle cherche à comprendre ce passé que son père a voulu effacer. Entre une histoire familiale marquée par l'incommunicabilité et un pays où les idéologies s'affrontent jusque dans l'intime, ce roman, porté par une écriture poétique et percutante, interroge la mémoire et l'héritage des combats. Simon Bentolila

★★★☆☆
DU PAIN SUR LA TABLE DE L'ONCLE MILAD
MOHAMMED ALNAAS
408 P., 10/18, 9,50 €

Dans une Libye où les rôles des hommes et des femmes sont strictement définis, Milad choisit de devenir homme au foyer, assumant des tâches comme la cuisine et le repassage, tandis que son épouse travaille. Ce choix, à rebours de l'idéal viril traditionnel, le confronte aux jugements de sa communauté. D'une plume intime et poétique, ce roman de Mohammed Alnaas, lauréat du Prix international de la fiction arabe 2022, ne manque pas de tendresse et de dérision. S.B.

★★★★☆
PREMIÈRES PLUMES
CHARLIE GILMOUR
304 P., MÉTAILIÉ, 11,49 €

Un jeune homme perdu, hanté par l'absence d'un père biologique, trouve un écho inattendu à son désarroi dans le sauvetage d'un oisillon tombé du nid. Avec sa compagne, il recueille cette pie au comportement imprévisible, dont la présence transforme peu à peu son quotidien. À travers cette relation, il découvre un sens nouveau à la responsabilité et un chemin vers la réconciliation avec son passé. Un récit bouleversant, porté par une plume à la fois empathique et lucide. S.B.

Tendre est la nuit ?

« *L'empire décadent des Coker était un château de cartes qu'*[il] *comptait bien renverser.* » Londres, 1926. Nellie Coker, propriétaire de clubs diversement classieux, vient de sortir de prison et entend reprendre le contrôle de ses affaires, gérées en son absence par ses enfants. L'inspecteur principal John Frobisher, qui la soupçonne de desseins malveillants, allie ses talents à ceux de Gwendolen Kelling, bibliothécaire venue de York (qui, par ailleurs, a servi comme infirmière pendant la guerre) pour retrouver Freda et Florence, deux jeunes filles mystérieusement évaporées. Pouvoir et corruption, sexe et décadence, meurtres, castagne et romances toxiques… *Le Règne de la nuit*, récit enlevé, inspiré, notamment, par la vie de Kate Meyrick – reine de la vie nocturne de Soho durant l'entre-deux-guerres –, vaut avant tout pour ses personnages joliment brossés. Derrière le glamour et la folie des années 1920 palpite un univers aux mille dangers qui, un peu à l'image de Hollywood, fait office de miroir aux alouettes pour les âmes naïves. Mais existe-t-il encore quelque chose à sauver ici ? « *Pour être honnête,* souffle Gwendolen, *je ne sais plus ce que je pense.* » ■ Fabrice Colin

EXTRAIT

★★★☆☆
LE RÈGNE DE LA NUIT (SHRINES OF GAIETY)
KATE ATKINSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR COLIN REINGEWIRTZ, 520 P.,CHRISTIAN BOURGOIS, 25 €.EN LIBRAIRIES LE 8 MAI.

Enfer à ciel ouvert

Un monde réduit aux dimensions d'une geôle… À la mort d'un moine, en Bosnie, un autre se remémore un récit du défunt : celui d'un séjour de deux mois à la Cour maudite, la « *prison préventive de Stamboul* » où, au tournant du XVIIIe siècle, l'a mené une enquête policière où se bousculent, dans un effarant désordre, âmes bafouées et coupables joyeux à qui n'est offert qu'un ciel « *impitoyable dans sa beauté* ». Des récits s'entremêlent, déformés par la mémoire, alliance insolite, note Lakis Proguidis dans sa postface, entre chronique politique et assourdissante rumeur humaine. Des personnages se pressent, formant comme un chœur. Affabulateur patenté, Zaïm Aga offre à qui veut l'entendre la légende de ses amours et déveines. Karagöz, le maître des lieux au teint olivâtre, qui réfute l'idée d'innocence, joue tel un chat avec ses détenus. Puis voici Haïm, prisonnier loquace qui raconte pourquoi Kamil le chercheur a échoué en ce lieu… et le cœur de *La Cour maudite* de se dévoiler. Prix Nobel de littérature en 1961, Ivo Andrić, qui a lui-même connu la prison, en dit plus en cent pages sur la liberté et le sens de l'Histoire que bien d'autres en mille. ■ F.C.

EXTRAIT

★★★★☆
LA COUR MAUDITE (PROKLETA AVLIJA)
IVO ANDRIĆ
NOUVELLE TRADUCTION DU SERBO-CROATE PAR PASCALE DELPECH, 208 P., NOIR SUR BLANC, 19,50 €

HELEN CLYNE/BELFOND – MUSÉE DE LA VILLE DE BELGRADE

LUKE RHINEHART ▪ BRIAN EVENSON

Suites royales

Salués pour un roman qui les avait rendus célèbres, deux auteurs américains renouent avec leurs héros d'alors. Et les remettent en scène avec brio.

Contrairement à ce que vous pourriez lire plus bas, il arrive que le hasard fasse bien les choses. Troublante coïncidence, paraissent à quelques semaines d'intervalle deux suites de deux monuments des littératures de genre qui ont marqué de leurs sales pattes l'histoire du roman contemporain. En 1971, George Cockcroft alias Luke Rhinehart, un psychiatre américain dont on ne sait rien, publie *L'Homme-dé*, un texte aussi jubilatoire que subversif qui va devenir l'œuvre culte de toute une génération. Son héros, lui aussi psychiatre et portant son nom, part en croisade contre nos vies étriquées avec un remède radical: jouer le reste de son existence au dé. Il fait de cette loi du hasard une religion autant qu'un prétexte pour satisfaire ses pulsions. Sous fond de descente aux enfers d'un homme détraqué, une formidable réflexion sur la liberté. Cinquante ans plus tard, on redécouvre une suite publiée en 1993. Comme son nom l'indique, *Le Fils de l'homme-dé* raconte l'histoire du point de vue du rejeton. Larry s'est construit aux antipodes de la mélodie du hasard. Trader millionnaire, bientôt marié avec la fille de son patron, il mène la vie rêvée du yuppie roi des années 1990. Mais lorsqu'il apprend que le FBI a peut-être retrouvé la trace de son père, il décide de se mêler à la traque, pour régler ses comptes avec ce gourou qui n'a jamais cessé de le hanter. Moins profonde mais tout aussi sulfureuse et enlevée, une suite comme un bonbon acidulé.

Ancien mormon qui a renié sa communauté pour l'écriture, Brian Evenson déploie depuis *Contagion* une œuvre sans concession où l'horreur le dispute à l'imagination. Concentré de tout ce qui fait le sel de sa littérature crasse et dérangeante, *La Confrérie des mutilés* (2008) offrait une plongée vertigineuse dans les entrailles du mal. La suite, *Membre fantôme*, renoue avec sa logique diabolique et pousse les potards à fond. Kline n'est plus qu'une ombre, traumatisé par sa confrontation sanglante avec « *l'homme au hachoir* » où il a perdu une main, mais surtout par une enquête infiltrée au sein d'une secte d'amputés volontaires qui échangent le savoir contre la chair. Pourtant, une ultime enquête l'attend et va le conduire sur les traces d'un autre groupuscule de la Confrérie, un clan de femmes qui tronçonnent les hommes en deux et les congèlent en attendant l'apparition d'un membre fantôme, transcendance suprême. La conclusion réussie d'un joyau morbide à la croisée du roman gothique, de Kafka et du *Silence des agneaux*. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LE FILS DE L'HOMME-DÉ (THE SEARCH FOR THE DICE MAN)
LUKE RHINEHART
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANCIS GUÉVREMONT, 448 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 23 €

★★★★☆
MEMBRE FANTÔME (LAST DAYS)
BRIAN EVENSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JONATHAN BAILLEHACHE, 224 P., RIVAGES, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

Gare au gourou

Après le succès de *Borderline* et de *Toxic*, la dark romance à la française poursuit son ascension sous la plume de Joyce Kitten, l'écrivaine nantaise tout juste trentenaire. Sur fond de secte, de manipulation et de vengeance, son nouveau roman a tout pour plaire aux adeptes du genre. Les plus observateurs y verront même une inspiration bien connue de la pop culture: l'éminent *Joker*. Le roman s'ouvre sur un prologue qui annonce la couleur: « *J'aime tuer. Je le sais depuis toujours* » pour migrer vers un autre narrateur – de quoi préserver le suspense. Élise prend soin de sa mère, alors bipolaire, depuis plusieurs années. Après une énième crise psychotique, elle la fait interner à contrecœur. Cependant, celle-ci disparaît au cours de la nuit en laissant une mystérieuse lettre à sa fille. La narratrice en est certaine, sa mère est partie rejoindre Paul, un garçon de dix ans de moins qu'elle et dont elle s'est entichée. Il fait partie de l'Alliance de la Lumière, une dangereuse secte qui fait trembler tout Minneapolis. Le gourou, un mystérieux « JD », alors esquissé comme une personnalité extrêmement nocive, malgré son sourire, donne rapidement à cette quête une tournure plus troublante et érotique que prévu. Haletant et déroutant. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
SMILE
JOYCE KITTEN
552 P., HUGO ROMAN, 19 €

DAVID MEULEMANS/AUX FORGES DE VULCAIN - KRISTE NTRACY/RIVAGES

Aurel

Méditerranée.

Histoires d'un continent kaléidoscope

Cet album est à ranger dans sa bibliothèque. À côté d'un ouvrage de Fernand Braudel, d'un livre de cuisine avec la recette de la macaronade, d'un CD de Yael Naim, d'un historique sur la culture étrusque et de journaux relatant le périple des migrants de l'Afrique noire vers l'Angleterre. Les uns et les autres se rencontrent au fur et à mesure des pages dans *Méditerranée. Histoires d'un continent kaléidoscope* d'Aurel. Il faut effectivement mettre un « s » à tous ces récits qu'Aurel entremêle tout au long de ce voyage géographique, artistique, historique et politique autour de cette immense mer qui baigne autant de pays que de couleurs, de bruits et de fureur. Ce n'est pas la moindre des qualités de cet album, et surtout d'Aurel, que d'avoir réussi à brasser très large. Mais ce mouvement XXL est justement le thème de l'album. Également dessinateur de presse, au *Monde* notamment, Aurel n'oublie pas l'actualité parfois tragique de ces hommes et de ces femmes qui traversent la mer au péril de leur vie ; ici le destin d'Omar et d'Hiba, symboles de mille autres existences. Surtout, Aurel, aussi réalisateur de *Josep*, est un conteur hors pair. S'il se met en scène, comme souvent dans ce genre de bande dessinée, il a su construire son récit en alternant (longue) plage écrite et planches muettes qui jouent un air de fiction ou qui s'arrêtent sur des paysages, un ciel bleu, un village. En dernières pages, Aurel avoue que cet album est *« exempt de trop de choses »*. Qu'il se rassure : c'est un très bon début.

Éric Libiot

MÉDITERRANÉE. HISTOIRES D'UN CONTINENT KALÉIDOSCOPE
AUREL
224 P., 26 €. COPYRIGHT FUTUROPOLIS.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI

CELINE ESCOLANO/FUTUROPOLIS

BIO EXPRESS

2003

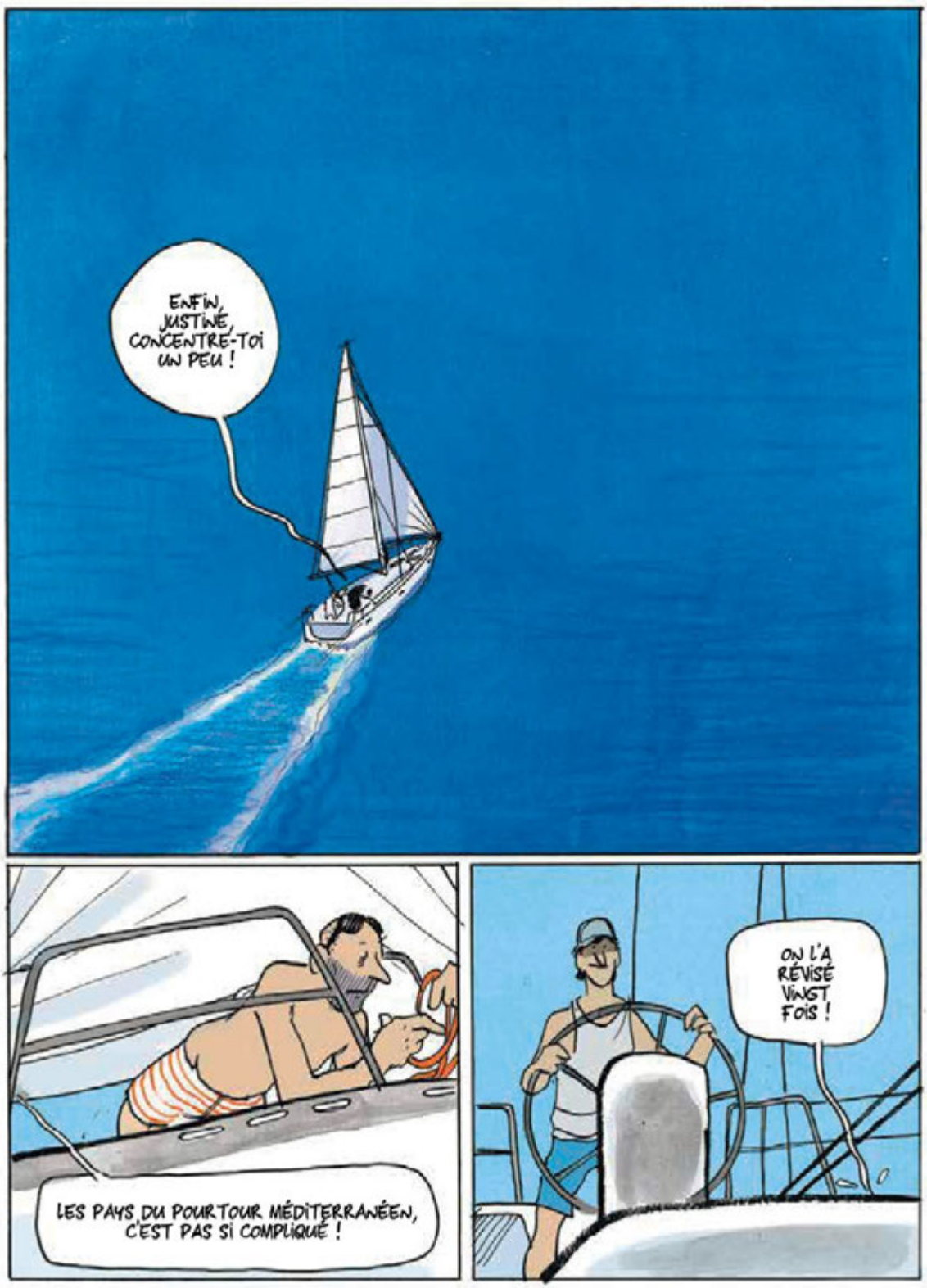
Né en Ardèche en 1980, Aurélien Froment, de son vrai nom, publie sa première bande dessinée sur Django Reinhardt, liée à la sortie de deux CD du guitariste. Il récidive avec Thelonious Monk. Pendant plusieurs années, il dessine pour le mensuel *Jazz Magazine*. Il a aussi illustré les pochettes d'album de Natacha Atlas et de Frédéric Fromet.

2010

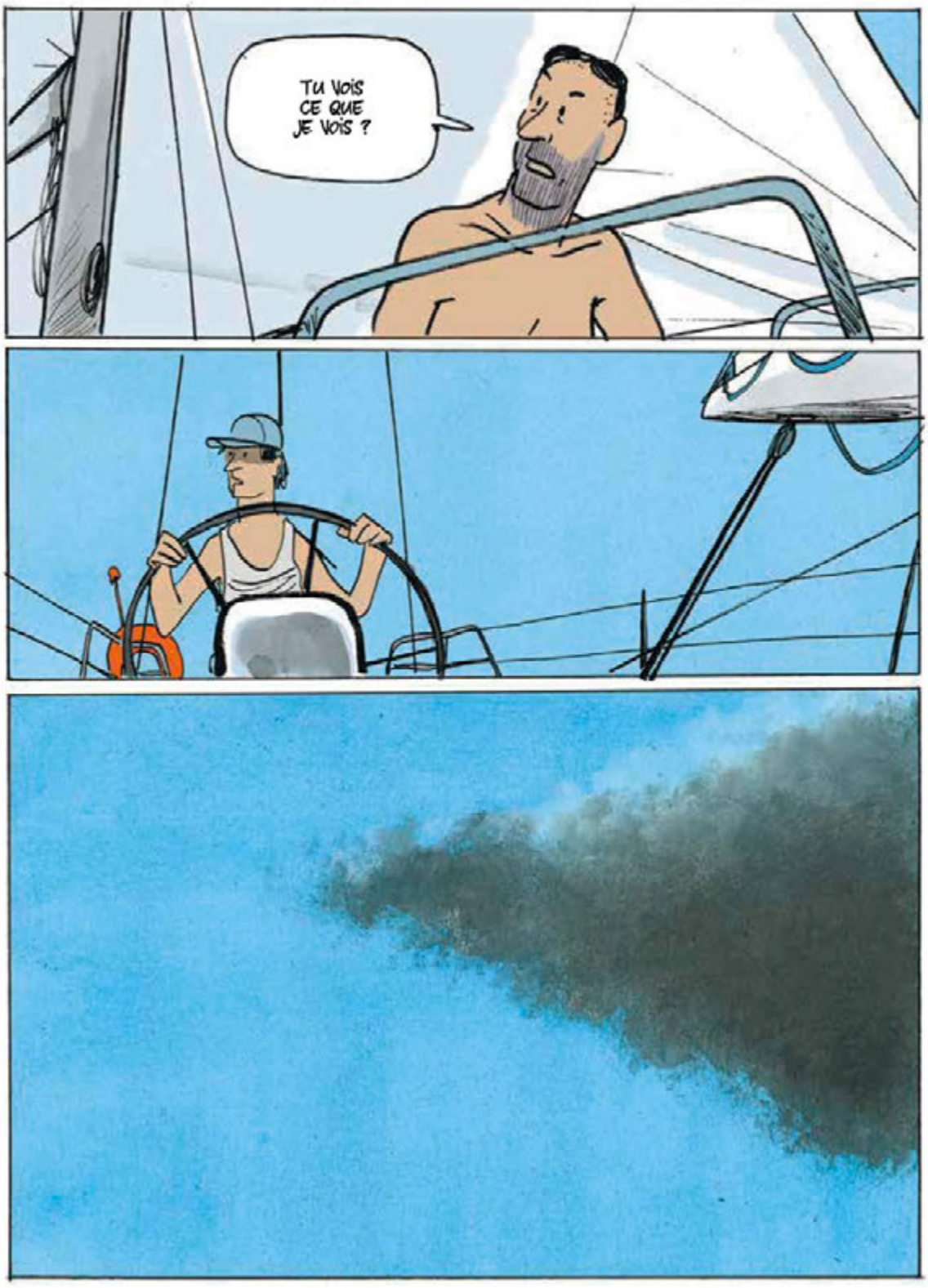
Il publie sa première bande dessinée politique avec Renaud Dély au scénario : *Sarkozy et ses femmes* (Drugstore), suivi avec le même auteur de *Sarkozy et les riches* (id.) et de *Hollande et ses deux femmes* (Glénat). Puis avec Yan Lindingre pour *Rase campagne. La politique vu d'en bas* (Fluide glacial). Il collabore au *Monde* et au *Canard enchaîné*.

2020.

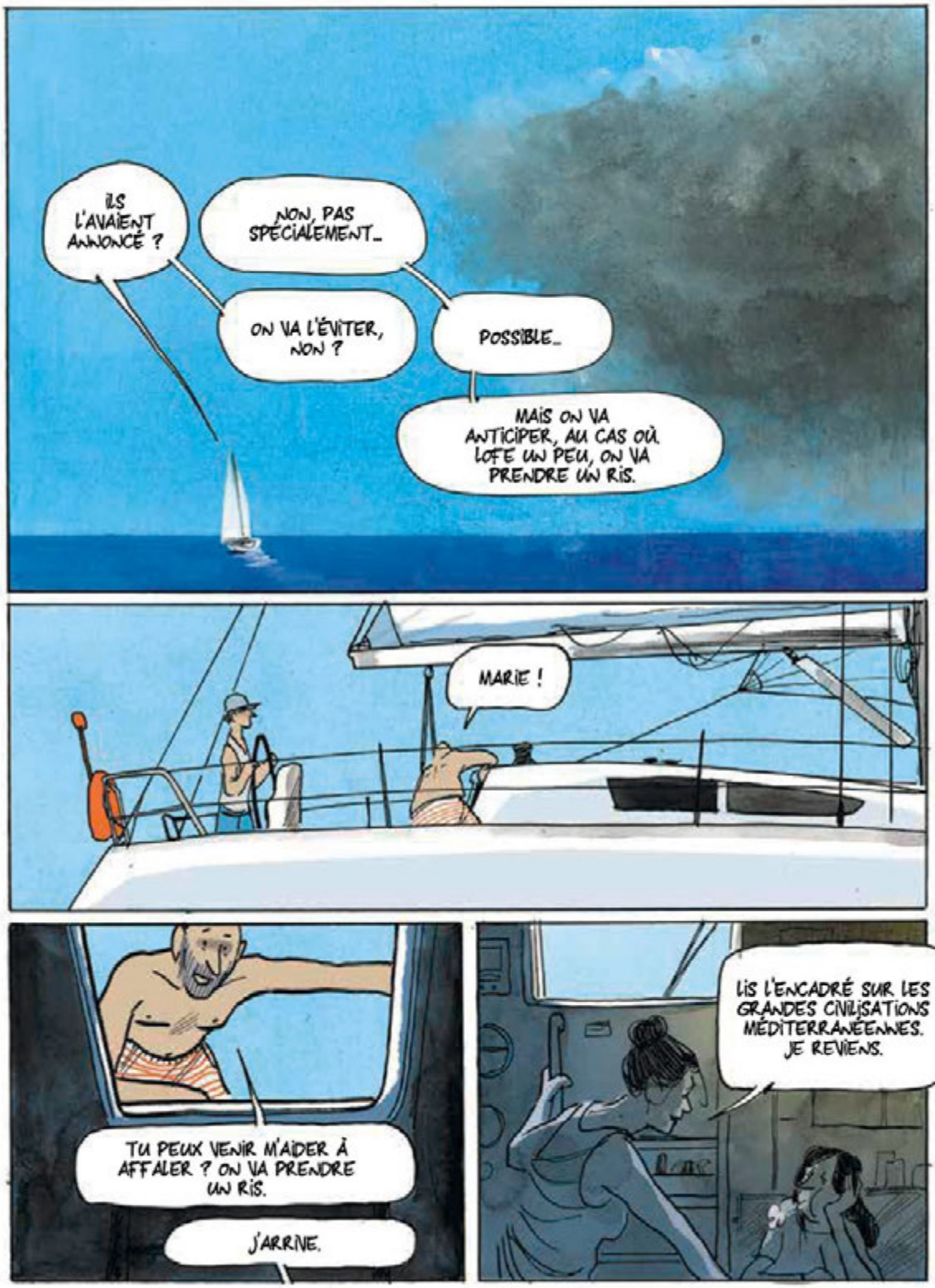
Sortie du film *Josep* qu'il a réalisé d'après sa bande dessinée écrite par Jean-Louis Milesi et Audrey Rebmann, l'histoire du dessinateur et homme politique espagnol Josep Bartolí. *Josep* est sélectionné au Festival de Cannes et au Festival du film d'animation d'Annecy. Il reçoit le césar du meilleur film d'animation et le prix Louis-Delluc du premier film.



AUREL/FUTUROPOLIS 2025



AUREL/FUTUROPOLIS 2025



5

AUREL/FUTUROPOLIS 2025

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
PAUL
HERVÉ BOURHIS
88 P., CASTERMAN, 20 €

Hervé Bourhis est l'auteur des *Petits livres* dans lesquels il traite, en pédagogue, de mille sujets dont la Vᵉ République, l'écologie, les Beatles… C'est à l'un d'entre eux, Paul McCartney, qu'il consacre son nouvel album en une forme qui a fait ses preuves : couleurs égayantes, documentation éclairée, récit vif et instruit… Ce *Paul* parcourt les années Wings, groupe créé par McCartney, qui lui permet de faire le deuil des Beatles et de devenir l'icône d'aujourd'hui. **E.L.**

★★★★☆
CHALOTTE IMPÉRATRICE (T. 4)
FABIEN NURY, MATTHIEU BONHOMME
88 P., DARGAUD, 20,50 €

Depuis le temps qu'on l'attendait… Il y a deux ans sortait le tome 3 de *Charlotte impératrice*, série sur la vie de celle qui « régna » sur le Mexique avec son mari Maximilien. Voilà enfin la suite et fin de cette saga historique, véridique et fictionnelle imaginée par Fabien Nury, scénariste émérite, et Matthieu Bonhomme, dessinateur talentueux. C'est toujours aussi remarquablement raconté : Nury entremêle l'Histoire et le romanesque quand Bonhomme invite aux grands espaces par son trait ample et généreux. **E.L.**

★★★★☆
BRUNILDA À LA PLATA
GENÍS RIGOL ALZOLA
144 P., RIVAGES, 23 €.

Premier album d'un auteur, illustrateur et animateur espagnol. *Brunilda à La Plata* raconte l'aventure absurde et rocambolesque de Norman, qui doit traverser une scène de théâtre un soir de représentation pour rencontrer Brunilda ; problème : la pièce n'en finit pas car le dramaturge ne cesse de réécrire la fin… Genís Rigol Alzola rend hommage à l'architecture en même temps qu'aux premières heures de la bande dessinée en se jouant des récits conventionnels. Graphiquement, c'est impressionnant. **E.L.**

CLARA LODEWICK

Une vie en transit

Dans *Moheeb sur le parking*, l'autrice met en scène un ado migrant venu d'Afghanistan. Un album à la fois lumineux et désenchanté, sombre et plein d'espoir.

Sur la couverture de cet album, Moheeb se voit géant qui regarde le monde s'agiter sans forcément le comprendre. Mais Moheeb est petit. Tout petit. Invisible même. Il est afghan et habite un parking près de Bruxelles. « Habiter » n'est pas vraiment le terme, d'ailleurs. Moheeb est là, Moheeb joue au foot, Moheeb squatte un banc, Moheeb rencontre des gens. Surtout, Moheeb attend des papiers qui lui donneront le droit d'être quelqu'un. Mais son dossier tarde à être réglé. Alors Moheeb attend aussi que le temps passe. Avec son pote Qaïs, migrant comme lui. Avec Hugo, un pote un peu singulier qui disparaît un jour. Avec les dames de l'association qui vient en aide aux ados comme lui. Quant au parking, il est accueillant, effrayant, amical, dangereux…

Cet album, qui prend rapidement des allures de chronique, est l'œuvre d'une autrice belge, Clara Lodewick, dont on imagine aisément qu'elle a fréquenté ces parkings et ces ados laissés dans la rue. C'est vécu et documenté. Mais Clara Lodewick a eu l'intelligence (et le talent) d'éviter le récit par trop pédago et documentarisé qui aurait mené cette BD sur d'autres chemins. Son dessin n'est pas réaliste mais vivant. Comme un coup de crayon pris sur le vif mais aussi très élaboré. Elle a le sens du détail et du temps qui passe. De la répétition (des journées) et des échappées intimes et poétiques. Il y a du rythme, des ruptures de ton, de l'émotion. Toutes choses qui rendent cet album citoyen, moderne, actuel. La vie ne s'arrête pas à la dernière case et Moheeb est plein d'espoir. ■

Éric Libiot

★★★★☆
MOHEEB SUR LE PARKING
CLARA LODEWICK
208 P., DUPUIS, 29,95 €

CLARA LODEWICK/DUPUIS 2025

NEOSHOCO

Que d'esprits !

Phantom Busters débarque en France depuis le Japon où cette bande d'ados, réunis en club pour chasser les fantômes, a déjà séduit un très large public.

« _Ce ne serait pas un plagiat de_ Ghostbusters, _ça ? – Pas du tout, c'est un hommage._ » Assez vite, dans les dialogues du livre, le clin d'œil est assumé. _Phantom Busters_ s'inscrit dans la lignée des grandes chasses aux fantômes, et notamment du film culte des années 1980. Mais le manga de Neoshoco y ajoute un ton frais porté par de nouveaux héros charismatiques. L'histoire suit Eugene, lycéen fraîchement arrivé à Kamakura, ville réputée pour ses phénomènes paranormaux. Sceptique convaincu, il n'accorde aucun crédit aux rumeurs… jusqu'à ce qu'un spectre lui saute à la gorge. Alors qu'il est sauvé in extremis, sa rationalité vacille. Aux côtés de Mogari, capable d'exorciser les fantômes en les absorbant, et de Kaoru, qui peut les percevoir et interagir avec eux, Eugene fonde un club dédié à cette chasse aux esprits. Le récit, vif et rythmé, oscille entre l'enquête surnaturelle et la chronique adolescente. Entre deux cours et quelques lectures (notamment de _Slam Dunk_ !), la petite bande traque les créatures dans une ambiance qui rappelle _Stranger Things_.

Commencée au Japon en août 2023 (quatre tomes parus), la série a mis un an et demi pour atteindre la France. En 2025, elle s'est hissée à la deuxième place du classement des mangas les plus recommandés par les libraires japonais ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
PHANTOM BUSTERS (T. 1)
NEOSHOCO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR DAMIEN GUINOIS, 210 P., KI-OON, 6,95 €

Récits de mauvais augure

Le premier volet du diptyque des _SF Short Stories_ de Boichi, _Les voyageurs de l'espace-temps_, est un recueil de huit histoires mettant en scène des personnages ayant tous en commun cette même volonté de vaincre la mort. Terre condamnée par le changement climatique, savants fous, robots… ce seinen est une cartographie du caractère éminemment prophétique que peut revêtir la SF. Mention spéciale à « Hotel », récit adoptant le point de vue d'une intelligence artificielle chargée de conserver l'ADN d'organismes vivants à l'exception de celui des humains. Une cinglante manière d'expliquer que l'être humain a été le propre architecte de sa destruction et qu'il doit désormais laisser sa place à d'autres formes de vie. Glaçant et poétique, cette nouvelle est traversée d'une mélancolie qui ne la rend que d'autant plus impactante. Une lecture indispensable avant le second tome, intitulé _Les soldats sans nom_. ■ **Ilan Ferry**

★★★☆☆
SF SHORT STORIES (T. 1). LES VOYAGEURS DE L'ESPACE-TEMPS
BOICHI
TRADUIT DU CORÉEN PAR CHARLES LAMOUREUX, 224 P. GLÉNAT, 9,95 €. TOME 2 EN LIBRAIRIES LE 6 JUIN 2025

PHANTOM BUSTERS © 2023 BY NEOSHOCO/SHUEISHA INC.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

SAKAMOTO DAYS

Un héros charismatique et original
Contrairement à beaucoup de shônen portés par des héros adolescents, _Sakamoto Days_ s'appuie sur un personnage plus âgé : Tarô Sakamoto. À 27 ans, cet ancien tueur à gages légendaire, désormais gérant d'une supérette, aspire à une vie tranquille. Mais lorsque son passé refait surface et que sa tête est mise à prix, il est contraint de reprendre du service. Son embonpoint et son côté taiseux détonnent par rapport aux héros classiques, et les personnages sont plus nuancés qu'il n'y paraît. Quant à Aoi, la femme de Sakamoto, son caractère bien trempé apporte une touche de piquant.

Des scènes d'action époustouflantes
L'une des forces de la série réside dans ses scènes d'action au rythme et au découpage impeccables, prouvant que le manga possède sa propre grammaire visuelle. Bien que l'histoire tourne autour d'un tueur à gages, l'effusion de sang reste limitée (la série étant prépubliée dans le magazine pour adolescents _Weekly Shônen Jump_). L'auteur, Yuto Suzuki, accorde aussi un soin particulier aux décors, souvent sous-exploités dans d'autres mangas.

Un anime sur Netflix
Vendu à plus de 8 millions d'exemplaires dans le monde (dont 700 000 en France), _Sakamoto Days_ a vu ses ventes s'envoler depuis son adaptation animée sur Netflix. Dès la première semaine de diffusion, en janvier, l'anime a cumulé près de neuf millions de vues, devenant l'une des séries non anglophones les plus regardées et confirmant _Sakamoto Days_ comme un incontournable du manga. **M.C.**

★★★★☆
SAKAMOTO DAYS (T. 17)
YUTO SUZUKI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR PIERRE FERNANDE, AKIKO INDEI, 192 P., GLÉNAT, 7,20 €

ET AUSSI...

★★★★☆
LES GÉANTS (T. 10)
LYLIAN, INGRID CHABBERT (SCÉNARIO), PAUL DROUIN, JAMES CHRIST (DESSIN)
48 P., GLÉNAT, 11,50 € (À PARTIR DE 9 ANS)

Déjà dix tomes et 350 000 exemplaires vendus pour *Les Géants*, cette série de bande dessinée haletante mêlant aventure et fantasy sur fond d'écologie. Dans ces dix premiers tomes, le jeune lecteur suit, à chaque volume, un nouvel enfant doté d'un pouvoir extraordinaire, chacun étant associé à « son » géant, incarnation d'une force de la nature. Ensemble, ils tentent d'empêcher la fin du monde. Petit à petit, l'équipe s'étoffe, jusqu'à ce dixième tome marqué par l'apparition d'un ultime duo : Enzo et son géant lié au soleil. Les auteurs ayant déjà annoncé que le tome 11 serait celui de l'« apocalypse », ouvrant ensuite la voie à la reconstruction d'une nouvelle société. M.C.

★★★☆☆
UN ÉTÉ À NEW YORK
ALEX ASTER
448 P., LUMEN, 18 € (À PARTIR DE 13 ANS)

À 29 ans, Alex Aster est déjà une autrice de comédies romantiques à succès, connue notamment pour sa série pour ados *Lightlark*. C'est dire si son nouveau roman, *Un été à New York*, est attendu. Cette fois, son héroïne s'appelle Ela, jeune autrice un brin cynique en manque d'inspiration, à qui l'on propose d'écrire le scénario d'un film à gros budget tourné à New York. Problème : son nouveau voisin n'est autre que Parker Warren, un homme riche, séduisant et très en vue… avec qui elle s'est brouillée deux ans plus tôt lors de leur première rencontre en boîte de nuit. Tous deux passent un deal : il l'aide à retrouver l'inspiration, elle joue sa petite amie devant les paparazzis. Et comme nous sommes dans une comédie romantique, vous pouvez deviner la suite. M.C.

AMÉLIE ANTOINE

Dilemme suprême

Sauver ses enfants ou les garder près de soi ? Voici la question au cœur de ce roman se déroulant en pleine Shoah, qui met les jeunes lecteurs à l'heure du choix.

Comment un simple choix peut-il bouleverser le destin de générations ? Telle est l'interrogation au centre du nouveau roman d'Amélie Antoine (*Ne vois-tu rien venir ?*, *À poings fermés*). On suit l'histoire d'Hannah et de son petit frère Zelig, raflés avec leurs parents, comme tant d'autres Juifs, au matin du 11 septembre 1942 à Lille. Deux policiers français et un Allemand tambourinent à la porte. Surprise, incompréhension, effroi. Il faut partir, vite. Prendre quelques affaires. Monter dans le camion. Arriver à la gare. Où vont-ils les envoyer ? C'est alors qu'un cheminot les interpelle discrètement : *« Je travaille ici. Je peux faire sortir vos enfants. »* L'heure du choix, un choix cornélien, celui qui déchire les entrailles. Mais la force du livre réside dans sa construction : il raconte les deux scénarios. Pile : les parents confient leurs enfants à cet homme qu'ils ne connaissent pas. Face : ils les gardent avec eux car, après tout, le plus important est *« d'être ensemble »*. Et la suite ?

Cette double trajectoire donne une force inédite au récit et pousse le lecteur à se questionner : qu'aurais-je fait à la place de ces parents ? Avec l'horreur de la Shoah qui hante chaque ligne, *1 096 jours* interroge les questions d'identité, de deuil, de mémoire, tout en maintenant une tension si intense qu'elle empêche presque de tourner la page. ■

Mathieu Charrier

★★★★☆
1 096 JOURS
AMÉLIE ANTOINE
256 P., SYROS, 9,95 €
(À PARTIR DE 13 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

On aura tout vu !

Violette poursuit ses aventures avec sa paire de lunettes magiques acquises dans le premier tome, qui lui permettent, en plus de corriger sa myopie, de voir ce qui est caché ! Dans ce troisième opus, elle part avec ses camarades de sixième à Chamoisix pour rencontrer le célèbre romancier Romuald Dule, connu notamment pour son roman *Suzie et la Fromagerie*. Dès le départ, les choses s'annoncent mal : Violette se retrouve dans la même chambre que Lisa et Jade, ses deux ennemies jurées. Et puis, pourquoi aperçoit-elle un fantôme rôder autour de l'écrivain ? Qui est cette femme mystérieuse ? Pourquoi cette photo est-elle déchirée en deux ? L'enquête commence et, comme toujours avec l'héroïne d'Émilie Clarke, *Mystère à Chamoisix* est plein d'espièglerie et aborde avec humour de nombreuses thématiques liées aux défis de l'adolescence. ■

M.C.

★★★☆☆
VIOLETTE (T. 3). MYSTÈRE À CHAMOISIX
ÉMILIE CLARKE
152 P., BISCOTO, 19 €
(À PARTIR DE 12 ANS)

LOUIS ARAGON

D'une œuvre l'autre

Largement méconnue de nos jours, l'activité critique du poète et écrivain est ici rassemblée dans une somme impressionnante contribuant à éclairer sa personnalité et ses écrits.

SCIENCESOURCE/GISELE FREUND/AKG-IMAGES

On a souvent tendance à négliger l'activité critique des grands écrivains, comme si elle n'était qu'annexe à leur création alors qu'elle est souvent le laboratoire où se développent les goûts et les partis pris qui feront plus tard le lit de l'œuvre. Pensons à Diderot, à Baudelaire, à Sartre, dont on ne saurait ignorer les écrits esthétiques. Cette activité critique, Aragon s'y est livré toute sa vie, dans de nombreux journaux et plusieurs livres, et il est difficile de croire, devant cette persistance, qu'il ne s'agissait là que d'un passe-temps, voire d'une activité alimentaire. *Essais littéraires,* ce gros volume de la Pléiade (plus de 2 000 pages !), rend hommage, après sept tomes consacrés à son œuvre romanesque et poétique, à cette part de la geste d'Aragon. On y trouvera donc, classés en trois grandes parties chronologiques, treize livres et une sélection d'articles et de préfaces, et la majeure partie de ses chroniques littéraires, celles qui relevaient de l'art, du cinéma ou de l'activité militante étant cette fois laissées de côté. La tâche était d'autant plus nécessaire qu'Aragon n'a jamais consacré à réunir ces essais les efforts qu'il a déployés pour ses romans ou ses poèmes.

HUMOUR ET IMPERTINENCE

Qu'en dégager qui nous éclaire sur l'écrivain ? Des admirations d'abord, exercice dans lequel Aragon trouve des mots justes : Hugo, Stendhal, Lautréamont, Rimbaud, Saint-John Perse pour les plus attendus, Jules Verne ou Barrès pour les plus surprenants, ce dernier d'autant plus qu'était forte la divergence de leurs parcours politiques. La politique, ce volume la contourne en ne reprenant pas l'introduction à la collection « Les littératures soviétiques » qu'Aragon dirigea de 1955 à 1980, ou en ne gardant de *L'Homme communiste* que ce qui concerne la littérature. Mais ceux qui voudront approfondir le rapport d'Aragon aux littératures de l'Est retrouveront entière la magnifique préface qu'il consacra à *La Plaisanterie*, le roman de Kundera. Les livres sont plus connus que les articles. C'est pourtant avec jubilation qu'on les redécouvre, en particulier l'impertinence, l'humour et l'écriture rageuse du *Traité du style*, œuvre de jeunesse encore tellement jeune, qui tire à vue sur tout ce qui est bien-pensant et reste, peut-être, le plus grand manifeste du surréalisme. ■

Hubert Prolongeau

★★★★★
ESSAIS LITTÉRAIRES
LOUIS ARAGON
SOUS LA DIRECTION D'OLIVIER BARBARANT, 2 064 P., GALLIMARD/BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE, 80 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
LE PEUPLE BLANC
ARTHUR MACHEN
104 P., L'ARBRE VENGEUR, 14 €

À présent que H.P. Lovecraft est entré dans la Pléiade, Arthur Machen, qu'il tenait pour l'un de ses maîtres, va-t-il avoir à son tour son heure de gloire ? Ses admirateurs s'y emploient, tel Fabien Courtal qui retraduit ici son récit *Le Peuple blanc* (1904), un demi-siècle après la première traduction par Jacques Parsons. Étrange objet que cette *novella* en trois volets, qui commence par une méditation sur le mal, reproduit ensuite les souvenirs oniriques d'une jeune femme, et s'achève sur un dialogue qui prétend expliquer tout, sans résoudre rien. On balance entre mystère, noirceur et merveilleux, terreurs enfantines et cultes immémoriaux. Un texte obscur et intrigant, dont l'influence discrète ne s'est jamais démentie depuis sa publication.

Bernard Quiriny

★★★★☆
DON QUICHOTTE ET SES FANTASMES
ALBERTO MANGUEL
112 P., HERODIOS, 16 €

Alberto Manguel livre dans *Don Quichotte et ses fantasmes* une lecture passionnée et subtile de l'œuvre de Cervantès, où transparaît sa profonde sympathie pour l'auteur espagnol, comme le note très justement le préfacier, Francisco Rico. Alberto Manguel éclaire les absences qui hantent le roman : celles des Juifs et des Maures, exclus d'une Espagne rêvée comme unifiée. Une question majeure traverse l'ouvrage : aurait-il cherché à attribuer la paternité de son œuvre à l'insaisissable Sidi Ahmed Benengeli, pour des raisons purement littéraires, personnelles ou politiques ? Prenant quelques distances avec les approches ayant fait de cette fiction un dogme, Manguel éclaire d'un nouveau jour le premier grand roman moderne, tout en pointant sa capacité à interroger l'identité nationale.

Simon Bentolila

Renard illustré

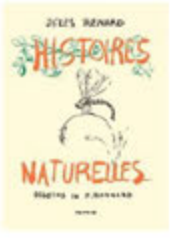
Histoires naturelles est, avec *Poil de Carotte*, le livre le plus célèbre de Jules Renard. Parus dans la presse à partir de 1895 et recueillis l'année suivante, ces tableaux animaliers en prose poétique, entrés dans la culture populaire, sont devenus un catalogue de dictées pour les écoliers de la IIIe République, un réservoir d'images humoristiques (la puce, ce *« grain de tabac à ressort »*!) et une mine d'inspiration pour les musiciens (Ravel en met cinq en musique), les gens de théâtre (Guitry les récite, Claude Terrasse en tire un spectacle de marionnettes) et les peintres. Vallotton, Toulouse-Lautrec, Benjamin Rabier, Auguste Roubille, les plus grands ont illustré les éditions successives des *Histoires naturelles*; l'édition Flammarion de 1904, avec 67 illustrations de Pierre Bonnard, reste la plus prisée aujourd'hui par les bibliophiles: les volumes originaux se négocient autour de 300 euros chez les libraires! Grâces soient donc rendues aux éditions Finitude qui republient ce chef-d'œuvre avec ses dessins au pinceau et à l'encre. Des bijoux aux allures improvisées et aux faux airs de calligraphie japonaise, en résonance parfaite avec le style sec de Renard, si souvent rapproché du haïku. ■

Bernard Quiriny

Une belle mise en plage

Sous ce pavé, la plage! De la Méditerranée à l'Atlantique et à la Manche, de Malo Bray-Dunes jusqu'à Menton, ce raz-de-marée littéraire est une divertissante célébration du littoral par les écrivains français. On y trouvera des plages, pardon, des pages d'auteurs connus, tels Maupassant, Flaubert ou Paul Morand, mais aussi des documents plus rares comme les textes de cartes postales compilés par Georges Perec: *« Nous explorons la côte tropézienne. On se dore au soleil. Ah c'qu'on est bien en bikini! Je me suis fait des tas d'amis. On t'embrasse. »* Oui, aucun doute, on est bien en bikini. Voici Chateaubriand qui se trempe les orteils au Golfe-Juan pour imiter Napoléon; Zola qui déguste une bouillabaisse près de Marseille; Georges Clemenceau qui observe une troupe de marsouins au large de La Tranche-sur-Mer; tandis que plus haut, en mer du Nord, *« La baigneuse est au seuil de sa cabine ouverte/À regarder au loin la mer tranquille et verte »*, comme l'écrit Georges Rodenbach. Quoi de mieux que profiter de la plage à la maison, sans embouteillages ni coups de soleil? ■

Serge Sanchez



★★★★★
HISTOIRES NATURELLES
JULES RENARD
ILLUSTRÉ PAR PIERRE BONNARD, 234 P., FINITUDE, 25 €

★★★☆☆
LE GRAND LIVRE DE LA LITTÉRATURE DE PLAGE
JEAN-CHRISTOPHE NAPIAS
416 P., SÉGUIER, 26 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MAI.

Ôdes à la liberté

Ils et elles s'appellent Lima Aafshid *(photo de gauche)*, Elyas Alavi, Afif Bâkhtari, Fâtima Kâzimi… Exilés en Australie, en Allemagne, en Suède, en France, ils sont dramaturges, journalistes, médecin, juristes… Et tous viennent d'un pays où s'embrasser est un blasphème, où la déclamation d'une poésie peut vous mener en prison, si ce n'est à la mort: l'Afghanistan. Ces poètes et poétesses sont les *« Pablo Neruda de l'Orient »* comme l'écrit

Olivier Weber dans son ardente préface à *L'Amour, l'exil, la liberté*[1]. Interdites d'études, bannies de l'espace public, les femmes sont les premières victimes des talibans au pouvoir. Mais le désir ne meurt jamais, pas plus que l'aspiration à la *liberté. Ces chants traversent l'obscurité pour s'élever à la lumière. Pleins de larmes, de sang et d'angoisse, ils ne cessent d'invoquer un éternel printemps, une fraternité retrouvée. Cette résilience a de quoi forcer notre admiration. De ce florilège de textes magnifiques, on retiendra cet extrait de Karima Shabrang (photo de droite): « Femme nue, avide de baisers/J'apaiserai l'âme emprisonnée/Des jeunes femmes de ma ville/Laisse le monde hostile crier/Mes poèmes sont remplis de péchés. » La poésie* vivante est aussi une poésie en lutte. ■

S.S.

1. Pour chaque exemplaire acheté, un euro est reversé à l'association Gowharshad qui œuvre pour l'émancipation et l'éducation des femmes en Afghanistan.

★★★★☆
L'AMOUR, L'EXIL, LA LIBERTÉ. LA RÉVOLTE DES POÈTES D'AFGHANISTAN
COLLECTIF
TRADUIT DU PERSAN (AFGHANISTAN) PAR BELGHEIS ALAVI, 300 P., CALMANN-LÉVY, 21,50 €

DR/FINITUDE - LAURE WILMOT/SÉGUIER - DR - POÉSIE FESTIVAL BERLIN

SOLANGE BIED-CHARRETON

L'enfance en danger

Certains sujets, comme les mauvais rêves, gagnent à n'être que rarement convoqués, au point qu'on en retarde le surgissement, comme s'il ajournait le réel. Les violences faites aux enfants sont de ceux-là. Mais prendre le risque de les regarder dans les yeux au lieu de les éviter peut néanmoins amorcer le début d'un mieux. Car d'une prise de conscience collective aux décisions politiques qui en découlent, il n'y a qu'un pas. C'est ce que l'on ressent quand on fait l'effort de se livrer à la lecture du nouveau livre de Claude Ardid, *La Fabrique du malheur*, et de *Tableau noir*, d'Aude Lorriaux, deux ouvrages enquêtés, parus début avril, qui ont en commun de pointer le mal d'enfance. Déjà auteur de plusieurs livres sur les maltraitances infantiles (prostitution, pédocriminalité…), le journaliste Claude Ardid se penche cette fois sur les dysfonctionnements de l'Aide sociale à l'enfance en France et rapporte des faits terrifiants. Page après page, il égrène les failles d'un dispositif censé protéger l'innocence : carnets de santé vides ou falsifiés, absence scolaire, enfant séquestré, communication entre police et services sociaux mise en défaut, omerta familiale, quand le clan protège un bourreau et laisse mourir une petite victime sous ses yeux. Ainsi, lorsque Claude Ardid détaille le sordide des cas de Malakaï, 7 ans, et de Marina, 8 ans, morts de sévices infligés par les adultes qui en avaient la charge, c'est pour mieux dénoncer l'inaction de l'Aide sociale à l'enfance et la rugosité de ces chiffres qui font froid dans le dos : entre 2012 et 2016, en France, on a constaté 363 meurtres d'enfants commis en milieu intrafamilial. Autrement dit, le meurtre d'un enfant tous les cinq jours sur la période précitée. *Res ipsa loquitur*, les faits parlent d'eux-mêmes.

Et qu'en est-il de ces mineurs victimes d'autres mineurs, véritable angle mort que se propose d'explorer Aude Lorriaux, grand reporter, qui s'est échinée, avec *Tableau noir*, à brosser le portrait d'une cécité dans la prise de conscience des violences faites aux enfants dans le cadre scolaire ? À partir de ce constat simple : « *La moitié des auteur.ices de violences sexuelles sur mineur.es sont des mineur.es* » surgit le vertige d'un impensé, qu'un enfant peut être un coupable et que la victime dénonce encore moins son agresseur lorsqu'il n'est pas adulte. Si ces violences ont explosé ces dernières années, c'est qu'elles sont aussi liées à Internet et aux réseaux sociaux. Avec l'hyersexualisation des corps d'enfants diffusés par ces canaux et la banalisation alarmante de la pornographie, qui s'en étonne ? Appuyant ses données sur des témoignages, Aude Lorriaux révèle que, dans la majeure partie des cas, c'est la victime qui est poussée à changer d'établissement. Dans un contexte de manque criant de personnel en périscolaire, elle dénonce la minimisation récurrente des faits de la part de l'Éducation nationale, pratiquant un « pas de vague » en forme de déni institutionnel. L'autrice questionne, enfin, le vide juridique qui est la norme concernant les moins de 13 ans. Parce que nous ne devons pas détourner le regard, il faut lire les douloureux livres de Claude Ardid et d'Aude Lorriaux, et s'indigner avec leurs auteurs. À leur lecture, qui pèse sur l'esprit longtemps après qu'on l'achève, on se plait à rêver d'un MeToo enfance implacable et de décisions politiques enfin à la hauteur des enjeux. Puisque, nous le croyons dur comme fer, le degré de civilisation d'un peuple réside dans sa capacité à protéger les plus vulnérables.

LES FAILLES D'UN DISPOSITIF CENSÉ PROTÉGER L'INNOCENCE

LA FABRIQUE DU MALHEUR
CLAUDE ARDID
240 P., L'OBSERVATOIRE, 23 €

TABLEAU NOIR
AUDE LORRIAUX
256 P., STOCK, 21,50 €

AUDREY SOVIGNET

STEFANO GIOVANNINI/FLAMMARION

CAT BOHANNON

Une autre Histoire

La journaliste et scientifique met en avant le rôle essentiel du corps des femmes dans l'évolution humaine souvent analysée par le seul biais masculin.

La scène se passe dans un bar non loin de l'université Columbia, à New York. Une jeune doctorante en littérature, Cat Bohannon, qui travaille sur la façon dont le cerveau gère les grandes narrations, discute avec des collègues. Ces derniers sont biologistes et spécialistes des neurosciences. L'un d'eux exprime sa déception : sa proposition de recherche vient d'être refusée. Il voulait travailler sur le système nerveux uniquement avec des sujets mâles. Son directeur de recherche, un lauréat du prix Nobel, ne voit pas l'intérêt de tester cette variable. Mais dans la tête de la jeune femme, une lumière s'allume : la question serait-elle pertinente au féminin ? *« Et si le système nerveux et le cerveau des femmes, leur structure matérielle, expliquaient des dimensions de notre vie sociale, leur comportement ? Voilà ce que j'ai pensé »*, nous confie l'autrice, pleine d'enthousiasme. Ainsi a démarré une recherche exceptionnelle, une réflexion sur le corps des femmes dans l'histoire de l'évolution humaine.

Ce déclic s'est produit voici dix ans. Depuis, Cat Bohannon a soutenu sa thèse avec succès à l'université de Columbia, l'une des plus prestigieuse au monde. Et cette même année 2023, elle a publié un livre devenu un phénomène mondial, vendu dans 26 pays : *Ève*. L'ouvrage nous ramène au début de l'humanité pour comprendre notre trajectoire. Une autre conception de l'Histoire en découle. Notre temps n'est qu'une virgule dans le long récit de notre évolution, quelques siècles, face à des centaines de millions d'années… Et au commencement étaient les Ève, les premières créatures qui ont conduit nos corps à devenir ce que nous sommes. Les vraies Ève étaient de petites souris. *« Une bonne recherche ne commence-t-elle pas d'abord par des rats de laboratoire ? »* ironise Cat Bohannon.

DES MAMELLES AUX MAMMIFÈRES

Voici comment vers 200 millions d'années avant notre ère, des mulots avec lesquels nous partageons notre héritage génétique ont commencé à produire du lait pour nourrir leurs bébés. Et au départ, cela passait par certaines zones plus fines de la peau. Et la sélection naturelle a favorisé ceux qui présentaient un terrain plus favorable à l'allaitement. Ainsi sont apparues. *« La relation à l'allaitement a des effets sur la psychologie mais pas seulement »*, poursuit l'autrice. Le

mamelon est un organe extraordinaire qui permet d'alimenter tout en transmettant des bactéries et une protection aux petits. Ces ancêtres lointains ont ainsi connu des mutations qui affectent encore les femmes d'aujourd'hui : les seins, le lait et, bientôt, les organes génitaux qui vont distinguer mâle et femelle au cours de l'évolution. L'utérus est né. Il pose la question de cette étrange solution trouvée par le corps pour protéger nos petits, incapables de s'alimenter seuls avant longtemps. Nos lointaines Ève avaient sans doute une coquille souple autour des petits. Cela a permis d'organiser une couvade interne. Cette émergence des organes a véritablement induit la séparation entre les sexes, mais la morphologie masculine garde la trace de la fermeture de cette cavité avec le raphé périnéal, cette ligne de surface qui, chez nombre d'hommes, court de la verge jusqu'à l'anus. Un héritage, un témoignage de la spécialisation sexuelle.

En lisant le livre, le lecteur ne peut s'empêcher de regarder son corps autrement, qu'il soit homme ou femme. La taille des testicules ? Un moyen de penser la nature des relations sexuelles et l'organisation de la reproduction dans notre espèce. En comparaison avec ceux des bonobos, les nôtres sont minuscules. Pas moyen, donc, d'être comme ces singes, des activistes sexuels permanents. La forme du gland ? Un moyen de stimuler les sécrétions féminines afin d'assurer la survie des spermatozoïdes dans un milieu moins acide…

Le cerveau aussi est spécifique. Il traverse des périodes d'élagage différentes suivant le sexe. Durant la grossesse, par exemple, les femmes ont une baisse de leur masse cérébrale de 5 %, sous l'effort effectué pour nourrir leur progéniture. Mais peut-être aussi est-ce une façon de recalibrer ce qui est fondamental pour elles ? Les préjugés sont transformés en hypothèses, discutés, et rarement validés.

Style alerte, humour, exemples personnels et précisions chirurgicales… Au fil des pages, d'étonnements en questions, la thèse du livre est étayée : il existe bien une spécificité des corps liée au sexe. Nous devrions la prendre en compte dans le secteur médical ou dans la psychologie. Cela permettrait des traitements et des aides mieux adaptés pour les malades. Ainsi éviterait-on des drames humains. Preuve de l'efficacité de cette démarche, Cat Bohannon est maintenant consultante dans le secteur de la santé et elle a aussi créé un think tank *« pour favoriser cette approche »*, nous dit-elle. Quand elle avait commencé sa thèse, son directeur lui avait conseillé : *« Attaque-toi aux grandes questions. »* Mission accomplie. ■ **Fabrice d'Almeida**

EXTRAIT

★★★★☆

ÈVE. 200 MILLIONS D'ANNÉES D'ÉVOLUTION AU FÉMININ (EVE. HOW THE FEMALE BODY DROVE 200 MILLION YEARS OF HUMAN EVOLUTION)
CAT BOHANNON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ODILE DEMANGE, 634 P., FLAMMARION,

Celle qui gouverna la France

Dans *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, elle est celle pour laquelle d'Artagnan et ses amis risquent leur carrière et leur vie. Leur but est de préserver l'honneur de la reine Anne d'Autriche, l'épouse du roi Louis XIII. Personnage secondaire dans le récit, elle occupe une place centrale dans l'Histoire. Pour Joël Cornette, cette reine a été souveraine – si l'on en croit cette biographie, *Anne d'Autriche. La régente absolue* Elle a su imprimer de sa marque ses cinquante et un ans au sommet, de 1615 à 1666. Elle a su suivre Mazarin et imposer son pouvoir à la noblesse provinciale et aux élites parisiennes qui s'étaient révoltées contre elle durant la Fronde. Quand commence le règne personnel de son fils, Louis XIV, elle s'efface et quitte le conseil qu'elle avait présidé. Elle fut la dernière reine de France à gouverner avant 1789. Un bel exemple de femme puissante ! ■ **F.d'A.**

★★★☆☆

ANNE D'AUTRICHE. LA RÉGENTE ABSOLUE
JOËL CORNETTE
496 P., GALLIMARD/ BIOGRAPHIE, 25,50 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Marylin Maeso

Voyage au pays de l'infiniment petit

« Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout », constatait Pascal dans ses *Pensées*. Également démuni face à l'énormité de l'univers et au foisonnement imperceptible des micro-organismes, notre esprit serait ainsi constamment appelé à l'humilité. Dans *Sapiens et les Microbes*, Renaud Piarroux nous rappelle pourtant que l'infiniment petit ne saurait être synonyme d'insignifiant. Bien au contraire, les microbes ont façonné nos modes de vie, nos communautés, nos échanges, nos histoires, nos mentalités et jusqu'à notre espèce elle-même depuis des millénaires. Sinistres envers la sédentarisation qui, en rassemblant les humains, posa simultanément les conditions de l'épanouissement des sociétés et celles de leur possible décimation ; épée de Damoclès pendue au-dessus des navires commerciaux comme des populations qui ont eu le malheur de se trouver sur la route des conquistadores, les épidémies ont joué un rôle déterminant dans notre évolution. En remontant le fil de leur émergence, en étudiant nos représentations à leur égard et en s'intéressant à nos mesures prophylactiques ainsi qu'à nos dénis, Renaud Piarroux révèle que l'histoire des épidémies est aussi, indissociablement, une histoire de l'humanité qui concerne la politique, la sociologie, l'économie et la géographie autant que la biologie et la médecine. N'en déplaise au dicton, regarder par le petit bout de la lorgnette peut être éclairant.

★★★★☆

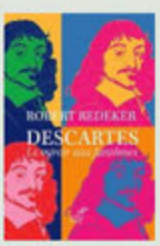
SAPIENS ET LES MICROBES. LES ÉPIDÉMIES D'AUTREFOIS
RENAUD PIARROUX
400 P., CNRS, 26 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEL ESSAI DE ROBERT REDEKER

Après son remarquable *L'Abolition de l'âme*, Robert Redeker propose avec *Descartes. Le miroir aux fantômes* une sorte de poisson-pilote du précédent essai, ajoutant un jalon à une œuvre à la fois pensante et singulière, singulière parce que pensante. Ce n'est pas du tout un livre universitaire sur le philosophe, plutôt une série de réflexions sur les gestes de sa pensée et sur la geste cartésienne dans l'histoire de la pensée. Robert Redeker invite à méditer dans une quarantaine de textes souvent amenés par une circonstance personnelle. À quoi peut bien servir de (re)lire Descartes ? L'auteur suggère : pour apprendre à recommencer et à reconstruire dans un champ de ruines ; Descartes comme remède à la dévastation du monde et à la chute de la culture philosophique ; Descartes comme exemple de ce que la foi renouvelée dans l'existence du vrai permet d'entreprendre ; Descartes comme interlocuteur intime pour nous aider à sortir de notre torpeur et de nos détresses quand tout est sens dessus dessous. Chemin faisant, on y lit aussi nombre de mises au point percutantes sur la philosophe du wokisme, Donna J. Haraway, et le risque du *« camelotage philosophique »*, sur le maître-penseur Foucault croqué dans une savoureuse *« proposée testamentaire »* ou encore sur le rôle paradoxal de Heidegger dans l'avènement de la pensée déconstructrice. À la fin, ce constat modeste qu'il ne rencontre dans les livres que des fantômes, y compris les siens, certes, mais *« des fantômes pour y voir clair sur et dans notre époque »*.

Jean Montenot



★★★★☆
DESCARTES. LE MIROIR AUX FANTÔMES
ROBERT REDEKER
264 P., CERF, 22 €

LUC BRONNER

Nos cités vont craquer

Déjà auteur d'une enquête sur les banlieues publiée il y a quinze ans, le journaliste réitère, constatant avec amertume que rien n'a changé. Et que la situation s'est même aggravée.

Que deviennent nos banlieues ? Pour répondre à cette question, Luc Bronner les a arpentées pendant quatre ans. Pour établir ce *Miroir*, il a ainsi effectué des centaines d'entretiens auprès des *« coiffeurs, maires, marchands de fruits et légumes, passants, chefs d'entreprise, chômeurs, jeunes, vieux, fonctionnaires, électeurs d'extrême droite, de gauche, de droite… »* Tous vivent dans ces espaces urbains plus ou moins lâches, plus ou moins enclavés, plus ou moins relégués qui concentrent aujourd'hui près d'un dixième de la population hexagonale. Redevenu journaliste de terrain au *Monde* après en avoir pris un temps la direction, Bronner s'était déjà livré, il y a quinze ans, à une première radiographie de nos banlieues (*La Loi du ghetto. Enquête dans les banlieues françaises*, 2010). Son constat était déjà sans appel : négligées par les politiques d'aménagement du territoire et sujettes à un lent processus de désaffection des populations en ascension sociale, tout en étant soumises à une répression policière sans précédent sous prétexte qu'elles devenaient des *« zones de non droits »*, nos *« cités »* et autres *« zones urbaines sensibles »* se transformaient en *« territoires à part »* rongés par le chômage, l'insécurité, l'exclusion, les trafics, la violence, la pauvreté.

LA SÉGRÉGATION SOCIALE À SON COMBLE

Quinze ans plus tard, rien n'a changé. Ou plutôt, si : tout a empiré. La ségrégation sociale et ethnique y est à son comble. Une forme de violence systémique a gagné les acteurs d'une pièce macabre qui se joue désormais à l'échelle nationale : jeunes *« âmes perdues de la criminalité »*, forces de l'ordre *« à vif »* et surarmées, police *« submergée de dossiers »*, mafias de la drogue devenues toutes-puissantes. La spirale de la violence ne fait que s'aggraver sur fond de montées de l'intolérance, des inégalités sociales, de l'effacement des services publiques et d'une extrême droite prête à basculer dans le *« tout répressif »* pour restaurer un hypothétique *« ordre républicain »* quitte à rejoindre le camp des démocraties dites *« illibérales »*. Au terme d'une lecture éprouvante et indispensable, on ne peut que se rendre à l'évidence : sans une prise de conscience collective de l'état catastrophique dans lequel sont plongées nos banlieues, sans l'adoption de mesures concrètes refusant de répondre à la violence par la violence, c'est tout l'édifice démocratique français qui risque à court terme de s'effondrer. ■

Jean-François Paillard

EXTRAIT

★★★★☆
LE MIROIR. RETOUR DANS LES BANLIEUES FRANÇAISES
LUC BRONNER
208 P., SEUIL, 20,50 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

De la morale chez Tsahal

L'État hébreu, qui revendique la *« pureté des armes »*, aurait-il cessé de se situer du côté des démocraties dotées d'une *« morale de la guerre »*? Cette question, le politologue Samy Cohen se la pose depuis longtemps en scrutant les actes des chefs de Tsahal et des leaders politiques, la nature des opérations militaires et des bavures. Son constat, tel qu'il est établi dans *Tuer ou laisser vivre*: Israël n'a fait preuve de *« retenue »* que la moitié de son existence, dans la période 1960-2000, le reste du temps étant marqué par la *« brutalité »*. La *« retenue »* s'explique par une situation apaisée après 1967. La période la plus « brutale » (1948-1960) correspond à la *« guerre de survie »* des origines, à la volonté de vengeance et au laxisme du commandement. De la seconde Intifada aux affrontements avec le Hamas et le Hezbollah (2000-2010), on assiste à la destruction des codes moraux et à la déstabilisation de la démocratie. Avec la guerre de Gaza, enfin, *« la rage emporte tout »*. Mais quelle serait la traduction sur le terrain d'un *« comportement moral »* dans une guerre asymétrique où l'adversaire utilise sa propre population comme bouclier? À défaut de réponse, l'auteur cite le militant de la paix Uri Avnery: *« la seule armée morale est celle qui ne combat pas »*. ■

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

TUER OU LAISSER VIVRE. ISRAËL ET LA MORALE DE LA GUERRE

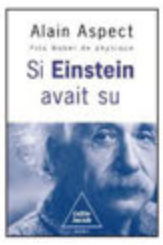
SAMY COHEN

366 P., FLAMMARION, 22 €

Débat quantique

Il y a soixante-dix ans décédait Albert Einstein, laissant derrière lui une œuvre scientifique colossale. De son vivant, sa vie était aussi faite de questionnements. Une importante controverse l'avait ainsi opposé à un autre immense physicien, Niels Bohr. Ces deux géants n'étaient pas d'accord sur l'interprétation de la mécanique quantique: son incertitude vient-elle de notre manque de compréhension, comme le pensait Einstein, ou est-elle inhérente au monde quantique, comme l'estimait Bohr? Un troisième personnage intervient: Alain Aspect. Le physicien à la célèbre moustache, qui a lui aussi reçu le prix Nobel de physique, s'est lancé dans les années 1970 dans une expérimentation visant à trancher la question. Dans *Si Einstein avait su*, il fait à la fois le récit de ce conflit – comme dans un jeu de ping-pong constant entre Einstein et Bohr – et de son expérience. Loin de s'adresser seulement à un public d'experts, le livre donne accès à ce fascinant épisode de l'histoire des sciences. Car derrière cette chamaillerie entre deux immenses pontes se cache en réalité un flux de pensées et des mises en pratique expérimentales sur ce que la physique change à notre vision fondamentale du monde. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★☆☆

SI EINSTEIN AVAIT SU

ALAIN ASPECT

368 P., ODILE JACOB, 24,90 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - ALAIN ASPECT/IO/6391/DARS

ET AUSSI...

★★★☆☆

L'AMOUR DES LIEUX

THIERRY PAQUOT

264 P., PUF, 17 €

Dans cet essai fort bien écrit, l'auteur, philosophe spécialiste de l'urbanisme, interroge notre rapport aux lieux et à notre géographie affective, qui fait que pour l'être humain habiter quelque part n'est pas une détermination secondaire de son être. Il y a les lieux aimables et d'autres hostiles suscitant de la topophilie ou de la topophobie, parfois les deux. Les lieux, bien davantage que de simples emplacements où loger, s'avèrent être des espaces complexes de configurations psychiques où s'inscrit entre songes et rêveries l'existence de chacun. Dès lors, il s'agit de penser un habitat favorisant l'épanouissement d'un soi ouvert sur autrui, capable d'interférer avec lui dans des relations où s'entremêlent des temporalités et des univers symboliques différents. Stimulant. **J.M.**

★★★☆☆

ALIEN. LA GUERRE DU SEXE

GWENDAL FOSSOIS

176 P., L'OPPORTUN, 14,90 €

Qu'est-ce qui fait qu'*Alien*, sorti en 1979 et censé être un film de science-fiction hollywoodien de série B, s'est imposé comme un classique qui fonctionne encore aujourd'hui? Voyageant dans la saga en plusieurs volets du Xénomorphe, créature à la double mâchoire dentée qui étreint les hommes et y enfante de nouveaux monstres, Gwendal Fossois montre qu'*« Alien *parle en fait moins d'hémoglobine que des rapports entre les femmes et les hommes, de patriarcat, de violence sexuelle, de la toute-puissance des multinationales sur l'État, mais aussi de notre volonté permanente de nous dépasser par la technique, quitte à y perdre notre humanité »*. La critique sociale y apparaît, sous la houlette de son héroïne Sigourney Weaver, d'une saisissante actualité. **Eugénie Bourlet**

HUBERT GUILLAUD ▪ MICHAËL LAINÉ

Brouillard algorithmique

Deux ouvrages mettent ici en accusation les algorithmes qui ne sont souvent ni efficaces ni neutres et qui participent à l'instauration d'une *« ère de la post-vérité »*.

Un des mots clés de notre époque est celui d'« algorithmes ». Rappelons de quoi il s'agit : ce sont des processus, des chemins, d'analyse de problèmes calqués sur ceux qu'empruntent en pareil cas nos cerveaux humains. Traduits en programmes informatiques, ils mènent à des évaluations/décisions censément plus rationnelles que les nôtres car objectives, exemptes des biais qu'introduisent dans le traitement de l'information notre sensibilité, avec ses humeurs, ses préjugés, etc., et nos éventuelles erreurs de raisonnement.

Or, comme le montre Hubert Guillaud dans *Les Algorithmes contre la société*, s'ils se veulent *« universels »*, aptes à traiter de toutes les occurrences concrètes d'une question, ils sont bâtis sur des critères standards et, de ce fait, échouent devant les fréquents cas particuliers. Et ils dépendent de l'objectif qu'on leur assigne. Ainsi de celui de la Caisse d'allocations familiales (CAF). Visant à traquer les fraudes, il multiplie les contrôles des personnes en situation instable ou complexe, soit, à rebours de sa mission, des plus précaires. Celui de Parcoursup sait détecter les meilleurs élèves mais non départager les moyens, plus nombreux. Quant à ceux de recrutement, très stéréotypés, leur efficacité est douteuse. Et, avec l'IA, on passe un cran : les algorithmes se modifiant alors d'eux-mêmes par apprentissage, leurs concepteurs ne comprennent souvent plus comment ils fonctionnent.

HISTOIRE D'APPRENTI SORCIER

Élargissant la question à Internet, Michaël Lainé rappelle, dans *L'Ère de la post-vérité*, cet enfermement en miroir des utilisateurs des réseaux sociaux dans des *« bulles cognitives »* de croyance, le phénomène se voyant boosté par les algorithmes qui les font tourner. Ceux-ci renforcent à des fins commerciales et de profit les informations les plus spectaculaires, sans considération de leur valeur de vérité ou non. Au contraire même : le « fake » est toujours plus vendeur que le vrai… Il en résulte pour nos sociétés, jadis fondées sur un clivage strict vérité/erreur, un brouillage intense porteur d'une *« mutation anthropologique »* majeure. Pour la contrer, Lainé mise sur notre *« prise de conscience »* et une hypothétique utilisation de la technique contre elle-même. Guillaud prône, lui, une ouverture de ces *« boîtes noires »* opaques et leur examen démocratique. La vérité est qu'avec les algorithmes nous répétons la vieille histoire de l'apprenti sorcier : nous avons forgé un outil pour nous seconder, et il tend à devenir notre maître. À suivre… ■

Patrice Bollon

★★★☆☆
LES ALGORITHMES CONTRE LA SOCIÉTÉ
HUBERT GUILLAUD
176 P., LA FABRIQUE, 14 €

★★★☆☆
L'ÈRE DE LA POST-VÉRITÉ. COMMENT LES ALGORITHMES CHANGENT NOTRE RAPPORT À LA RÉALITÉ
MICHAËL LAINÉ
336 P., LA DÉCOUVERTE, 22 €

Comment lui dire…

Dans son essai *Euh… Comment parler de la mort aux enfants*, Delphine Horvilleur confronte l'une des plus grandes peurs humaines à l'innocence de l'enfance. La mort : ce territoire où le langage vacille, où les mots peinent à nommer l'indicible. Le deuil devient ici une réalité dans le prisme de l'imaginaire enfantin. Les jeux – la marelle, Un, deux, trois, soleil – se font métaphores pour évoquer ce qui échappe à l'entendement. *« Le langage est défaillant, car la mort en perturbe toutes les fonctions. C'est peut-être même cela, sa définition : la mort n'est pas le contraire de la vie mais du langage »*, écrit-elle. La mort constitue le fondement même de la vie. Reste à recréer ce langage. L'autrice invite à offrir une parole sincère, car *« les enfants savent très bien ce que les parents leur cachent »*. C'est alors se donner la possibilité de repenser nos histoires, de tisser le récit de nos héritages. ■

S.D.M.

★★★★☆
EUH… COMMENT PARLER DE LA MORT AUX ENFANTS
DELPHINE HORVILLEUR
108 P., BAYARD/GRASSET, 14,90 €

ANTHONY FRANCIN/LA FABRIQUE 2024 – DR/LA DÉCOUVERTE

DR GÉRARD APFELDORFER

La banalité de la haine

Famille, couple, travail… la violence du quotidien s'invite partout. Cet essai invite à la déjouer avant qu'elle ne nous consume.

À l'énoncé de son sujet, une légère réticence peut nous saisir face au livre du docteur Gérard Apfeldorfer, médecin, psychiatre et psychothérapeute. Dans *Pourquoi tant de haine?* il relate son expérience en citant de nombreux cas rencontrés, à propos de la haine donc. Non pas celle qui tue mais celle qui reste civilisée, qui s'insinue dans notre quotidien. Première impression: je ne suis pas concernée. La seconde: nous le sommes tous, sans exception, moi y compris. L'on voudrait vivre d'amour et de générosité, mais… nous sommes tous visés par les petites violences qui se glissent ici et là, un mot prononcé trop fort, une colère au cœur qui convoque une parole assassine, une pensée épouvantable. Ainsi faut-il bien reconnaître que notre réticence face au sujet est un signe caché de nos propres noirceurs.

Ceci étant établi, un constat: entre ressentiment ordinaire et génocide ou terrorisme, évidemment, il y a un fossé; et rien qui ne se révèle irréversible. Ces banales haines qui consument l'être humain peuvent être transformées. D'autant que nos mauvais sentiments émergent sans consentement: « *Les pensées s'imposent à notre esprit* […]. *Elles ne sont rien d'autre que des événements mentaux, sans réalité concrète.* » Le docteur Apfeldorfer nous incite à entamer un travail de défusion, en prenant « *de la distance par rapport à ses pensées, ses discours intérieurs, ses scénarios de vie* ». Un essai libérateur, presque déculpabilisant. ■

Sophie Di Malta

★★★☆☆

POURQUOI TANT DE HAINE ? PSYCHOLOGIE DU RESSENTIMENT, DE LA COLÈRE ET DE LA VIOLENCE

DR GÉRARD APFELDORFER

368 P., ODILE JACOB, 23,90 €

Après l'effort, la métamorphose

« *Le Temps minéral de la guérison* » – qui donne son titre à cet ouvrage – veille au chevet des classiques. D'une plume délicatement sensible, la sagacité de Jean-Philippe de Tonnac ancre le lecteur dans l'humus de l'humanité et l'élève à l'étage de la beauté. Ce récit intime dévoile les étapes introspectives d'où émerge la salvatrice structuration de soi. Avec la lucidité d'un homme cherchant à rendre ce monde « *presque habitable* », chaque mot en porte l'empreinte. De résiliences en rechutes, il a façonné sa propre médecine et, avec tant d'efforts engagés pour le métier de vivre, se sont enfin révélés les résultats « *qu'on serre contre son cœur* ». En ce sens il parle de « *temps minéral* », celui des métamorphoses patientes et profondes. Bouleversante, son écriture, d'un verbe saisissant, résonne avec cette phrase de l'auteur: « *Est beau ce qui réveille en nous la mémoire du Beau.* » ■

S.D.M.

★★★☆☆

LE TEMPS MINÉRAL DE LA GUÉRISON

JEAN-PHILIPPE DE TONNAC

208 P., ACTES SUD, 19,50 €

DR/ODILE JACOB

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

MARGUERITE DURAND

Un parcours de vie étonnant

Le féminisme: des « *idées de détraquées* » ? Poussée à les moquer dans un article à charge en 1896, Marguerite Durand, actrice de la Comédie-Française reconvertie en journaliste, passera finalement le reste de sa vie à les diffuser, notamment à *La Fronde*, premier journal entièrement créé par et pour des femmes. C'est ce destin que Lucie Barette raconte dans son essai *Marguerite Durand. Lutter pour la presse*.

Une vision du journalisme comme « arme de combat »

Marguerite Durand découvre les difficultés vécues par les travailleuses, victimes de lois utilisées pour les discriminer. En ce début de XXe siècle, elle va s'engager dans la création d'organes sociopolitiques pour que les femmes puissent elles-mêmes se représenter dans la défense de leurs droits. Elle accompagne la création de syndicats féminins et organise le premier congrès du travail féminin en 1907.

Une infatigable lobbyiste

En plus de la création d'un journal, elle ne cessera aussi de fomenter des projets pour, toujours, permettre aux femmes de se réunir, de s'exprimer, d'agir. N'en citons que deux: l'Automobile club féminin, grâce auquel elles pourront transporter des blessés pendant la Première Guerre mondiale; et celle d'un club des femmes journalistes, ancêtre de Prenons la Une, afin que celles-ci, rejetées de l'homologue masculin, puissent s'y unir, s'entraider et défendre ensemble leurs intérêts.

Eugénie Bourlet

★★★★☆

MARGUERITE DURAND. LUTTER PAR LA PRESSE

LUCIE BARETTE

240 P., LES PÉRÉGRINES, 20 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
HISTOIRE DU SILENCE
ALAIN CORBIN
214 P., ALBIN MICHEL/ESPACES LIBRES, 8,50 €

Attention, titre trompeur – ce qui n'a rien d'étonnant lorsqu'on connaît la malice d'Alain Corbin. Son *Histoire du silence* s'avère en effet davantage une réflexion, une rêverie sur le sujet qu'un manuel enchaînant les dates. Dépassant la définition classique de « *l'absence de bruit* » – et sa présence dans la nature –, l'auteur montre tous les usages et significations depuis la Renaissance, entre apprentissage, tactique, quête, amour et haine. Jusqu'au silence final, celui de la fin du monde. Baptiste Liger

★★★☆☆
ÉTHIQUE DE LA SINCÉRITÉ. SURVIVRE À L'ÈRE DU MENSONGE
ELSA GODART
288 P., DUNOD POCHE, 9,90 €

Elsa Godart livre ici un plaidoyer pour remettre la sincérité *« au cœur de toute relation, au cœur de toute société »*. Or, de l'illusion des images aux mensonges permis par les technologies du numérique,, elle semble plutôt menacée de partout. C'est là tout le mérite de cette éthique: mobiliser efficacement les philosophes qui se sont questionnés sur le moi, la vérité, l'altérité ou la politique pour affronter ces bouleversements rapides et vertigineux. Eugénie Bourlet

★★★☆☆
À QUOI PENSENT LES ABEILLES ?
MATHIEU LIHOREAU
238 P., ALPHASCIENCES, 7,50 €

Il est difficile de ne pas penser aux abeilles avec une certaine affection. À notre époque, désormais, leur rôle plus qu'essentiel est connu. Ces butineuses ont une place aussi bien dans nos cœurs que dans les écosystèmes. Et là, soudain, ce livre nous rapproche encore davantage d'elles: *À quoi pensent les abeilles ?* rentre dans leur cerveau pour nous montrer comment elles pensent ou ressentent, de quoi nous prendre de court sur la réalité complexe du grand monde de ces insectes. M.D.-B.

CARLO ROVELLI • HIPPOLYTE DOURDENT

À l'aube d'une nouvelle ère

Deux essais mettent en évidence la double révolution qui est en train de se jouer : celle de la physique, et celle que cette dernière s'apprête à provoquer.

La physique a connu une véritable révolution au XX^e^ siècle mais, encore aujourd'hui, ce domaine semble bien obscur au commun des mortels. Entre les particules élémentaires, la mécanique quantique, la relativité d'Einstein ou l'architecture même de l'Univers, Carlo Rovelli nous dispense *Sept brèves leçons de physique* comme sept piliers pour tout saisir aux principes fondamentaux de la physique moderne. Ce ne sont pas des cours d'école: ici narrées par l'un des plus grands, ces leçons sont des morceaux de l'histoire des sciences et un fascinant puzzle à élucider. Carlo Rovelli parvient d'ailleurs à nous transmettre l'humilité du bon physicien en ne faisant pas l'impasse sur les limites des modèles actuels: *« Parce que si la science nous enseigne comment mieux comprendre le monde, elle nous montre aussi combien vaste est l'étendue de notre ignorance. »*

Mais désormais, la physique elle-même pourrait contribuer à sa propre avancée, grâce à des machines vertigineuses, encore au stade de prototypes. Ce ne sont pas des ordinateurs, ce sont des ordinateurs quantiques. Oubliez les bits, simplement binaires, voici les qubits, qui sont bien davantage que des 0 ou des 1. Les lois qui régissent ce type de machines obéissent à la physique quantique, ce qui confère une puissance de calcul hors du commun. Il s'agit là d'une *« course technologique »*, affirme le physicien Hippolyte Dourdent en nous emmenant *De l'autre côté du miroir quantique*. Il ne prend pas de pincettes: l'avènement de l'informatique quantique pourrait générer une nouvelle ère, refaçonnant toute la géopolitique autour d'une *« nouvelle lutte pour la domination scientifique »*. Il faut dire que l'auteur a de solides arguments, puisque les financements gouvernementaux dans le domaine représentent des dizaines de milliards; en face-à-face avec les investissements de mégacorporations comme Google ou Microsoft. Ces sommes colossales vont toutefois dans des machines qui, même à long terme, ne sont pas destinées à être utilisées par nous, mais par l'armée, les scientifiques, les entreprises. C'est là que l'auteur affirme l'importance de sa démarche: si ces technologies doivent redéfinir notre société, *« ne devrions-nous pas avoir le droit de les comprendre et d'exiger des scientifiques qu'ils dissipent l'opacité qui entoure ces sujets? »*, alerte-t-il. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
SEPT BRÈVES LEÇONS DE PHYSIQUE (SETTE BREVI LEZIONI DI FISICA)
CARLO ROVELLI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MATTEO SMERLAK, 128 P., FLAMMARION, 16 €

★★★☆☆
DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR QUANTIQUE
HIPPOLYTE DOURDENT
240 P., DUNOD, 21,90 €

GEOFFROY MATHIEU/OPALE/LEEMAGE - DR/DUNOD

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Presse »

Tout commence par le pressoir. Celui qui presse le raisin pour en extraire un jus. Et c'est bien ainsi que l'entend le premier auteur de langue française sous la plume duquel on le rencontre, ce mot redoutable : Rachi, de Troyes en Champagne, qui n'était pas simplement le grand commentateur talmudique connu aujourd'hui dans tout le monde juif, mais aussi, de métier, un vigneron. Quand, deux siècles plus tard, il s'est agi de qualifier l'instrument par lequel un texte écrit pouvait se retrouver imprimé en plusieurs exemplaires sur une surface textile, c'est de « presse » qu'il fut donc question. Et il en fut plus encore quand, plus tard encore, il s'agira de nommer la production sortant périodiquement de cet instrument-là. Périodiquement est le mot – et le monde des bibliothèques réunit encore aujourd'hui sous le nom de « périodique » ladite production, à la fois rythmée et régulière, qui établit avec son public un lien de fréquentation cadencée, apparenté, si l'on creuse bien, au rituel de toutes les religions – le mot de « religion », on le sait maintenant, renvoyant moins au lien qui re-lie qu'à la fréquence qui permet de re-lire.

La presse périodique n'apparaît pas par hasard en Europe et le « journal » (*daily*), dont le rythme est quotidien – initiative proprement révolutionnaire –, en Angleterre : nous sommes là où naît la modernité politique, dénommée Parlement, ce lieu où l'on parle, en effet, avec une liberté et une égalité sans équivalent avec le mode d'« expression » (encore de la presse…) antérieur. Parlementarisme, protestantisme, imprimerie : tout ici est lié, et tout ici contribue à aménager cet espace public sans lequel – pensent les bons esprits des Lumières – il n'y aurait pas de démocratie digne de ce nom.

Dès lors, rien d'étonnant si l'essor du libéralisme est harmonique de l'extension de la presse. Dans ce vieux pays clérical qu'on appelle la France, les journalistes, clercs des temps nouveaux, vont même être à l'origine d'au moins deux révolutions – celle de 1830, déclenchée par une série de mesures gouvernementales visant à museler les journaux, et celle de 1848, dont les initiateurs, journalistes politiques, se heurtent une nouvelle fois à la censure.

Rien d'étonnant non plus si, dans le même pays, c'est sous la Troisième République que sera votée la loi du 29 juillet 1881, dont il n'est pas excessif de dire qu'elle fut non seulement la plus libérale de toute l'histoire de ce pays, mais l'une des plus libérales que le monde ait jamais connues – on a d'ailleurs reculé depuis lors. On est, tout simplement, à l'apogée d'une conjoncture d'étroite symbiose entre le journaliste et l'homme politique – souvent réunis dans la même personne. La loi Brachard de 1935, qui fonde le statut – jusque-là inexistant – de journaliste et, entre autres prérogatives, la « clause de conscience », complète le dispositif.

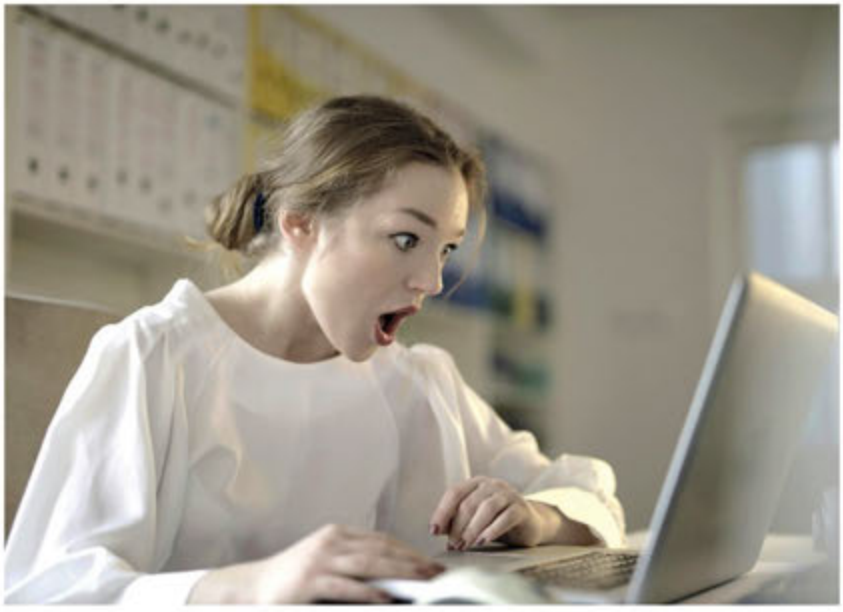
> LES JOURNALISTES VONT ÊTRE À L'ORIGINE D'AU MOINS DEUX RÉVOLUTIONS

Mais au final, en France comme ailleurs, le danger le plus durable ne viendra pas des régimes autoritaires, qui valorisent l'adversaire contre lequel ils s'acharnent. Il viendra de l'intérieur, de la technologie de la communication elle-même, qui va inventer incessamment de nouvelles concurrences, correspondant à autant de nouveaux supports, successivement hégémoniques : le cinéma, la radio, la télévision, le numérique… Qui se souvient de l'âge d'or des films d'« actualités » ? C'est que la question n'a jamais été quantitative (qu'est-ce qu'une audience « populaire » ?) mais qualitative (qui fait l'opinion ?).

Aujourd'hui, face aux réseaux sociaux, ce qu'on appelle communément la « presse écrite » a cherché la parade en remplaçant le papier par l'écran, le périodique par le réseau. Mais chercher, ce n'est pas forcément trouver. Exit la presse imprimée, entrent les « médias », mais la notion de « presse » a-t-elle, de ce fait, un avenir ? Peut-être : à travers une forme, en effet, périodique mais alimentée par le temps réel. Oxymore, dira-t-on. Oui, mais qui répond à cet autre oxymore, qui, lui, définit assez bien notre société : l'individualisme de masse. ■

AUDREY SOVIGNET

Quand le choc fait chic…



« Vous allez être choqué… » Telle est l'antienne de la Toile, laquelle, c'est vrai, n'est jamais en retard d'une formule accrocheuse pour appâter le chaland. Il n'y aurait donc là rien de bien surprenant en soi si un tant soit peu d'attention ne nous portait à voir dans ce tour une nouvelle preuve de l'anglicisation rampante de notre langue.

Très tôt en français, en effet, et quand le *choc* initial (à l'étymologie incertaine mais très probablement germanique) n'aurait eu d'autre ambition déclarée que de traduire un « coup », un « heurt », le verbe *choquer* a été pris en mauvaise part en se spécialisant, au figuré, dans une acception franchement négative. On aura d'autant moins de mal à le comprendre qu'un heurt est souvent désagréable, et presque toujours douloureux. Nos dictionnaires n'ont jamais transigé sur ce point. Celui de l'Académie au premier chef, lequel persiste et signe dans sa neuvième et dernière édition : « produire une impression désagréable sur l'organe d'un sens », « offenser, scandaliser ». Une fois n'est pas coutume pourtant, la quasi-totalité de ses concurrents, d'ordinaire soucieux de se montrer dans l'air du temps, sont loin de faire sécession. Les synonymes qu'ils proposent, jusques et y compris dans leurs versions informatiques *(blesser, chiffonner, contrarier, déplaire, désobliger, froisser, heurter, indigner, offusquer, révolter, traumatiser, ulcérer, vexer)* ne font pas davantage dans la neutralité béate ! Quant au disruptif *Dico* de Garnier, déclinaison sur papier du *Wiktionnaire*, s'il fait bien mention d'un nouveau sens figuré (« causer un traumatisme émotionnel »), il ne franchit pas pour autant le Rubicon de la tradition, tant il est vrai qu'en dehors de l'électrochoc il ne saurait y avoir de traumatisme heureux.

Pourquoi, dès lors, se gargarise-t-on de chocs éminemment positifs ? On se dit de plus en plus régulièrement choqué de la beauté d'une montre ou du talent d'un footballeur. Gabriel Attal lui-même, alors ministre de l'Éducation, n'avait-il pas fait du « choc des savoirs » le remède ultime à la dégradation de notre enseignement ? N'allez pas chercher trop loin les raisons de ce revirement : elles trouvent sans doute leur origine dans un verbe *to shock* autrement polyvalent (on serait tenté d'écrire ici « versatile », au sens anglais du terme) que le nôtre, surtout sur le sol américain.

D'aucuns jugeront salutaire ce retour aux sources. D'autres s'effraieront de l'ambiguïté qu'il favorisera immanquablement, puisque, pour évoquer le côté rose de la chose, les *charmer, épater, impressionner, séduire, toucher* ne nous manquaient pas ! Mais il faudra sans doute ne plus se contenter d'un titre comme *Lewis Hamilton a été choqué par le public français* et lire l'article entier pour comprendre qu'il a en réalité été soufflé par le soutien chaleureux du public en question. Qui l'eût cru, de prime abord ? ■

Bruno Dewaele

À LIRE REDÉCOUVREZ RONSARD SANS FAUTE !

Voilà ce qui s'appelle faire d'une épine deux roses : d'un livre d'un seul et de la façon la plus ludique qui soit, évaluer son niveau en orthographe et entrer dans l'intimité de celui qui fut à la fois le « poète des princes » et le « prince des poètes »… Le rapprochement n'est pas sans malice quand on se souvient que le chantre du Vendômois fut peut-être le premier réformateur de notre langue ! La mayonnaise n'en prend pas moins, tant la vie de l'homme de lettres, infiniment plus palpitante qu'on ne l'eût cru à la lecture du seul Lagarde et Michard, cadre avec les coupe-gorge qu'a toujours pris soin de nous ménager notre idiome. Seule ombre au tableau : ce n'est pas la rose fétiche de l'amoureux impénitent qu'il nous est donné d'effeuiller dans *Trouverez-vous vraiment toutes les fautes*, mais bel et bien la marguerite entière des chausse-trapes du français, au premier rang desquelles l'imparfait du subjonctif, l'accord du participe passé et la concordance des temps dans ce qu'elle a de plus classique. Nous mentirions en affirmant tout de go que l'on sort de l'aventure totalement rassuré, mais, plus savant, cela ne fait aucun doute ! ■

B.D.

TROUVEREZ-VOUS VRAIMENT TOUTES LES FAUTES ?
JACQUES HENRI ROUSSEAU
64 P., LIBRAIRIE LAROUSSE, 6,99 €

ANDREA PIACQUADIO/PEXELS

LE VOCABLE DU MOIS

Conclave

Conclave, adapté du roman de Robert Harris (2024).

On se demandera probablement longtemps pourquoi notre Premier ministre a cru devoir confier à un « conclave » le soin de revenir (et si possible une fois pour toutes) sur l'épineuse réforme des retraites que l'on sait. Certes, le glissement de sens ne date pas d'hier, et les dictionnaires, celui de l'Académie excepté, ne se sont pas fait faute de l'entériner en acceptant de ne plus voir dans ledit mot qu'une assemblée délibérante (*Trésor de la langue française*), au mieux décisionnaire (*Petit Robert*). De là à ce que l'agrégé des lettres, même ramené aux dures réalités de l'hémicycle, leur emboîtât le pas, il y en avait un autre que l'on n'aurait pas spontanément franchi. Peut-être appelait-il de ses vœux, restés pieux on l'a vu, une providentielle et miraculeuse intervention de l'Esprit saint ? Ou voulait-il par là faire pression sur des ouailles volontiers indisciplinées, en leur laissant entendre qu'elles seraient assignées à résidence (*conclave* s'appliquait en latin – *cum clave* – à un endroit « fermé à clef ») aussi longtemps qu'elles n'auraient pas créé les conditions propices à une fumée blanche ? Las ! c'était visiblement oublier que l'ouverture d'esprit et l'aptitude au compromis ne sont plus les vertus cardinales… du négociateur d'aujourd'hui. ■

B.D.

COMMENT CONJUGUER

Vêtir ?

Pas sur le modèle de *finir*, en tout cas, ni comme Mathilde Panot l'a fait il y a quelques semaines dans un studio de RTL : selon la députée de La France insoumise, en effet, on s'en prend toujours aux femmes et à la façon dont elles se « vêtissent » ! Il ne s'agit pas là d'un barbarisme, cette forme ayant toute sa place dans la case du subjonctif imparfait. Mais, outre que rien ne justifierait l'irruption de ce dernier dans cette galère, le voir fleurir sur les lèvres d'un député d'aujourd'hui relève de plus en plus de la grosse cote. Un bête présent de l'indicatif aurait autrement fait l'affaire quand il s'agissait de dénoncer un comportement courant et qui, de surcroît, se répète. Encore fallait-il savoir que celui-là donne, à la troisième personne du singulier, *se vêt* et non « se vêtit », et par conséquent *se vêtent* au pluriel. D'aucuns susurreront qu'il eût été plus sûr, dans le doute, d'user du moins scabreux « s'habiller ». Mais, pour pouvoir douter, il faut souvent savoir. Et puis, pour un parlementaire, il est probable que cette variante rimerait un peu trop ouvertement avec « aller se rhabiller ». Par les temps d'incertitude qui n'ont jamais couru aussi vite, mieux vaut ne jamais évoquer la corde dans la maison du pendu ! ■

Mathilde Panot à l'Assemblée nationale, en 2022.

B.D.

DIAMOND FILMS – AMAURY CORNU/HANS LUCAS VIA AFP – ASTRID DI CROLLALANZA/CALMANN-LÉVY

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

Jean-Christophe Rufin

« Retour »

« À l'Académie, quand on est élu, on choisit un mot qui nous est attribué par la suite. Le mien est donc "retour", car c'est ce que je préfère dans le voyage. Il s'agit d'abord du retour physique, le fait de rentrer chez soi. Ensuite, je pense au retour vers soi. Puis au retour créatif, le retour sur ce qu'on a vécu, la réminiscence, cette restitution qu'on opère en racontant des choses qu'on a vécues directement ou indirectement. Le retour du vécu, le retour du souvenir, ou des émotions, constituent pour moi le cœur du processus de création. Mon dernier livre raconte l'histoire de quelqu'un qui s'est exilé sous la pression des événements. Il a quitté l'Albanie, a changé de nom, d'identité. Puis à un moment de sa vie, comme ça arrive souvent aux exilés qui ont quitté leur pays, il a besoin de ce retour. Mais ce retour risque de lui être fatal, car c'est à cette occasion qu'il va rencontrer son destin… Le titre, *Le Revenant d'Albanie*, fait d'ailleurs référence au retour. C'est l'histoire d'un retour qui ne se passe pas comme on l'avait imaginé, mais une des particularités du retour est qu'on ne retrouve jamais ce qu'on a quitté. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

Dernier livre paru : *Le Revenant d'Albanie* (Calmann-Lévy)

Une bonne correction

Vous avez sans doute acheté notre hors-série consacré à Jules Verne ! Neuf erreurs se sont glissées dans cet extrait de *Michel Strogoff*. Les repérerez-vous ?

« Michel Strogoff, une main dans sa poche, tenant de l'autre sa longue pipe à tuyau de meurisier, semblait être le plus indifférent et le moins impatient des hommes. Cependant, à une certaine contraction de ses muscles sourcilliers, un observateur eut facilement reconnu qu'il rongeait son frein.

Depuis deux heures environ, il courrait les rues de la ville pour revenir invariablement au champs de foire. Tout en circulant entre les groupes, il observait qu'une réelle inquiétude se montrait chez tous les marchands venus des contrées voisines de l'Asie. Les transactions en souffraient visiblement. Que bateleurs, saltimbanques et équilibristes fissent grand bruit devant leurs échopes, cela se concevait, car ses pauvres diables n'avaient rien à risquer dans une entreprise commerciale, mais les négociants hésitaient à s'engager vers les traficants de l'Asie centrale, dont le pays était troublé par l'invasion tartare. »

Pan sur le bec !

Nos écrivains ne sont pas les derniers à s'asseoir sur les règles de la langue. Saurez-vous corriger les quatre que voici ?

A. Un siècle et demi après que cette parole ait été prononcée, nous savons que le bonheur en Europe est une illusion perdue (François Mauriac, *Le Cahier noir*).
B. Pour de tels gens, cela n'est qu'un jeu (Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune*).
C. Il voulait lui donner le plus de choses possibles (Jean Giono, *Le Moulin de Pologne*).
D. Moins averti que je ne l'étais, je n'y eus pas porté attention… (Maurice Druon, *Les Mémoires de Zeus*).

Le mot mystère

Pour me lire distraitement et me prononcer fautivement, on croit trop souvent que je vis dans les arbres ! Mon côté primitif, sans doute… Mais ce n'est pas parce que j'étais là avant les autres qu'il faut me prendre pour un sauvage. Doutez-en et je vous ferai tâter de mon didjeridoo ! Qui suis-je ?

L'origine du monde… férié

Mai étant le mois où c'est tous les jours fête (ou presque !), devinerez-vous l'ordre dans lequel ces jours sont, légalement, devenus fériés ?

A. 1er janvier ; B. lundi de Pâques ; C. 1er mai ; D. 8 mai ; E. Ascension ; F. lundi de Pentecôte ; G. 14 juillet ; H. 15 août ; I. 1er novembre ; J. 11 novembre ; K. 25 décembre.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Charmant grimoire

Elle est l'inoubliable héroïne du roman posthume de Radiguet, *Le Bal du comte d'Orgel* : Mahaut d'Orgel. Ou plutôt, puisque tel est le nom qu'elle porte avant son mariage, Mahaut Grimoard de la Verberie. Nom suggestif entre tous ! Certes, la famille Grimoard existe, tout comme la ville de Verberie. Mais comment ne pas entendre également « grimoire », « verbe » et « rit » ? Superbe insolence de Radiguet : son personnage, nous dit-il entre les lignes, n'existera jamais que dans un livre et ne doit son existence qu'aux caprices du verbe créateur.

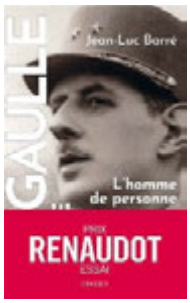
Mais ne faudrait-il pas aussi donner à « verbe », ici, son sens purement grammatical, celui du mot que l'on conjugue ? Car du grimoire au verbe, il n'y a qu'un pas : « grimoire » (« livre de magie », « écrit indéchiffrable », d'après le dictionnaire) vient du français médiéval *« gramaire »*, altération du latin *grammatica*, « grammaire », l'idée étant qu'un ouvrage de grammaire, par sa complexité, semble aussi mystérieux au commun des mortels qu'une série de formules magiques. Or, comme le rappelle avec gourmandise Henriette Walter dans *Minus, lapsus et mordicus* (Robert Laffont, 2014), notre mot « grimoire » est passé en anglais médiéval sous la forme *gramarye*, avec le sens de « connaissance occulte » ou « magie ». Puis, au XVIIIe siècle, il a évolué en *glamour*, signifiant « sortilège », avant de désigner, en parlant d'une personne, un « charme séducteur ».

Bref, on l'aura compris : rien de plus glamour que la grammaire ! ■

HELLIO42/PIXABAY

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

L'Inventaire des rêves
Le vent des riveraines
Chimamanda Ngozi Adichie, traduit de l'anglais par Blandine Longre, Gallimard, 2025

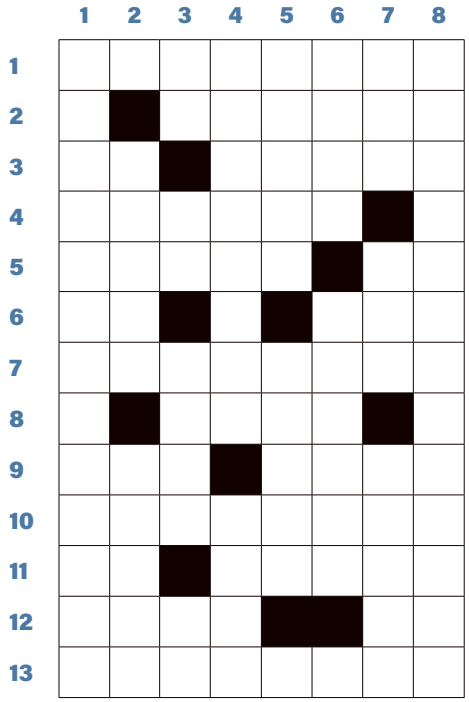


De Gaulle, une vie
La venue, le guide
Jean-Luc Barré, *L'Homme de personne. 1890-1944*, Grasset, 2023

Loulou Robert
Ou l'or trouble
Déshumaine, Gallimard, 2025

« Descendons et là brouillons leur langage afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement. » (Genèse 11,7)
La Bible
Le babil
La Bible Segond 21, Société biblique de Genève, 2015

Initiales B.B.
Le bibi satin
Brigitte Bardot, Grasset, 1996



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Souvent déclenchés par le vide. **2.** Ses ramures ne sont pas encore développées. **3.** Symbole d'un bon conducteur. Délivré du mal. **4.** Il faut passer par elles pour s'en sortir. **5.** Suites de personnes. Romains. **6.** Adverbe. Une crête en Crète. **7.** Revoit les mesures à la baisse. **8.** Devant Adam. **9.** Référence pour des énergies. Maurice et Marion. **10.** Permet au courant de passer. **11.** N'est plus cité, depuis longtemps. Reconstitué, est loin d'être souple. **12.** Un ravissement qui n'apporte pas de plaisir. Court roulement. **13.** Permettent au réalisateur d'avoir une double vue.

Verticalement

1. Doivent avoir une voix de Stentor. **2.** Maison de production. Fait des sauts, de bas en haut. **3.** Délimitent le regard. Partie du corps, phonétiquement. Habitation traditionnelle. Petit professeur. **4.** Artistes des rues. Vieux rite d'Asie. **5.** Entonnoirs naturels. A-t-elle pris connaissance de la lettre ? **6.** Pour ceux qui ne veulent pas se mouiller. Celui-ci autrefois. **7.** Crie en un certain sens dans la forêt. Dans le nom d'un dictateur africain. Cours moyen dans l'Ouest. **8.** Fustigeras.

Hyperbate

L'hyperbate (du grec *hyper*, « au-delà », et *bainein*, « se tenir ») est une figure qui consiste à disjoindre certains éléments au sein de la phrase. Parce qu'elle perturbe ostensiblement l'ordre grammatical, elle attire le regard sur l'élément déplacé – à l'instar du rejet en poésie. Lorsque Ronsard écrit : *« Las ! voyez comme en peu d'espace,/Mignonne, elle a dessus la place/Las ! Las ! ses beautés laissé choir »* (*Les Amours*, 1553), il donne à l'adjectif substantivé *mignonne* un relief qui eût été moindre si ce dernier avait précédé *« Voyez »*. Quand elle prend la forme d'une simple postposition *(« Adieu trop vertueux objet, et trop charmant »*, Corneille, *Polyeucte*, 1641), la figure est assimilée au style oral, mimant une pensée poursuivie au fil de la plume. En réalité, et bien davantage lorsqu'elle est précédée d'une conjonction de coordination, l'hyperbate sait faire rebondir une phrase que l'on croyait terminée, lui accorder un second souffle, comme un mini-coup de théâtre. Lorsque Marie Sizun écrit : *« Le parfum du bois brûlé est resté longtemps dans le châle brun dont je m'étais enveloppée, comme la nuit tombait, et sa fraîcheur »* (*L'Absent*, 2025), la sensation de froid, dissociée de la nuit, donne l'impression qu'elle s'abat d'un coup sur les épaules de la narratrice. Quant au grand Supervielle, il lui suffit d'une hyperbate pour déployer l'infini, au moment où, dans *Gravitations*, son « Homme à la mer », les mains dans les poches *« sèches comme le Sahara »*, déclare : *« Tout ceci est à moi et les domaines qui palpitent là-dessous »* (*Gravitations*, 1925). ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Clavier et table de montage !

Vous avez bien avancé dans votre roman, vous êtes plutôt satisfait du résultat… et vous allez arriver au mot « fin ». Vous pensez avoir terminé… Eh bien non ! Un nouveau temps d'écriture commence, celui du « retravail ». Ce moment que beaucoup d'auteurs n'aiment pas. Dans une interview, en 2017, Virginie Despentes livre un secret à ce sujet en établissant un parallèle avec le montage d'un film :
« J'accumule d'abord du texte, sans jugement sur ce que je fais, en ayant confiance, car après je sais qu'il y aura le temps du montage. Au cinéma, j'adore le montage, car tu élimines, tu penses au point précis où commencer le plan, tu fais attention à ce qu'il n'y ait pas une longue suite de beaux plans parce que ça les tue… Après, je relis et je fais des coupes, parfois très grandes, pour créer le mouvement, puis une autre lecture où je retravaille les phrases, je coupe encore. »
Ce temps, indispensable, va vous conduire à reprendre, paragraphe après paragraphe, à supprimer les redondances, ces adjectifs ou ces adverbes que vous aviez multipliés. Vous retravaillerez le vocabulaire, le rythme. Un exemple :
« Ils décident de se retrouver pour aller manger au restaurant » : non.
Ils vont dîner ou déjeuner. Pas manger. Et pourquoi iraient-ils au restaurant, si ce n'est pour un repas ? Donc « Ils décident de se retrouver pour aller au restaurant ».
Y vont-ils ensemble ? « Ils décident d'aller au restaurant ».
Et pourquoi ne pas les montrer, les faire parler ? « Si on allait au resto ? »
Puis vous vérifierez la cohérence, quitte à intervertir deux chapitres, pour que le lecteur s'y retrouve, quitte à faire réapparaître un personnage que vous aviez oublié en route.
Enfin, vous interrogerez la pertinence de ce chapitre que vous avez adoré écrire… et qui n'apporte rien ! COUPEZ ! ■

Vous vous posez des « Questions d'écriture » ? N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr*
Nous les transmettrons à Frédérique Anne qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Pan sur le bec !

A. **a été** prononcée (indicatif, et non subjonctif, après la locution *après que*) ; **B.** de **telles** gens (l'adjectif qui précède immédiatement le nom *gens* se met au féminin) ; **C.** **possible** (invariable après un superlatif relatif) ; **D.** je n'**eusse** pas **porté** (conditionnel passé deuxième forme auquel on pourrait substituer *je n'aurais pas porté*, et non passé antérieur).

Une bonne correction

meristier – sourcilliers – eût [...] reconnu (il ne s'agit pas ici d'un passé antérieur, mais d'un conditionnel passé deuxième forme, que l'on pourrait remplacer par « aurait reconnu ») – **courait** (imparfait de l'indicatif, et non conditionnel présent) – **champ** (pas de *s* au singulier) – **fissent** (au subjonctif imparfait, l'accent circonflexe n'est de rigueur qu'à la troisième personne du singulier) – **échoppes** (avec un seul *p*, contrairement à *chope*) – **ces** pauvres diables (démonstratif désignant ceux dont on vient de parler, et non possessif) – **trafiquants** (ne pas confondre avec le nom *fabricant*).

Le mot mystère

Je suis l'**aborigène**, trop souvent prononcé et écrit « arborigène » !

L'origine du monde… férié

E, H, I, K (1802) ; **A** (1810) ; **G** (1880) ; **B, F** (1886) ; **J** (1922) ; **C** (1947) ; **D** (1953 à 1961, rétabli par Pierre Mauroy).

Mots croisés

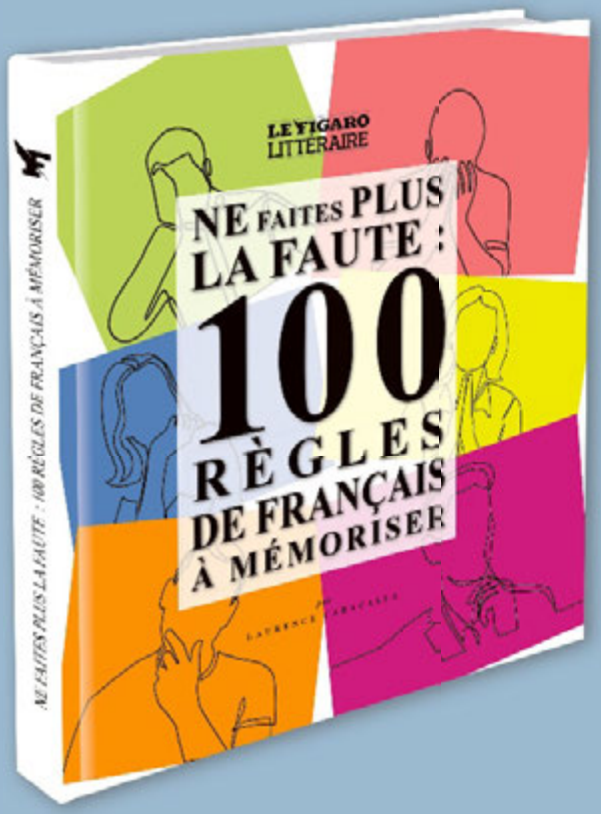
	1	2	3	4	5	6	7	8
1	V	E	R	T	I	G	E	S
2	O	■	D	A	G	U	E	T
3	C	U	■	G	U	E	R	I
4	I	S	S	U	E	S	■	G
5	F	I	L	E	S	■	I	M
6	E	N	■	U	■	I	D	A
7	R	E	T	R	E	C	I	T
8	A	■	I	S	L	E	■	I
9	T	E	P	■	I	L	E	S
10	E	P	I	S	S	U	R	E
11	U	R	■	A	E	I	D	R
12	R	A	P	T	■	■	R	A
13	S	C	R	I	P	T	E	S

NOUVEAU

LE FIGARO LITTÉRAIRE

présente

Pour en finir une bonne fois pour toutes !



Connection ou **connexion**

Diagnostique ou **diagnostic**

Colorer ou **colorier**

Regrets ou **remords**

Ligne **« un »** ou ligne **« une »**

Il **s'assoie** ou il **s'assoit**

Payer **en carte** ou payer **par carte**

Etc, etc...

9,90 € | **150 pages,** EN VENTE ACTUELLEMENT
Chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr

Quand nos régions content l'universel

La nouvelle collection « La France par ses contes » a invité quatre auteurs et autrices à se pencher sur le folklore régional pour mieux le revisiter. Les *Contes d'outre-mer* de Jennifer Richard nous ont particulièrement fascinés.

Créée en ce mois de mai chez Grasset par les éditeurs indépendants Denis Gombert et Françoise Delivet, la collection « La France par ses contes » a proposé à des écrivains de revisiter, afin de les transmettre, les histoires ancrées dans un territoire du pays. La Normandie est revenue à Arnaud Delalande ; la Loire à Agnès Michaux ; les Pyrénées à Anne Icart. Et l'outre-mer à Jennifer Richard.

Grâce à son beau-père, d'origine guyanaise, qui travaillait pour la chaîne de télévision RFO, devenue plus tard France Ô, la romancière, née d'une mère guadeloupéenne, a fait sa maternelle à Tahiti, son CP à Wallis-et-Futuna, et elle a passé quatre étés en Nouvelle-Calédonie. Elle est restée trois ans à Mayotte dans les années 1990, a visité régulièrement la Guyane, où sa mère a vécu avec son mari, et se rend de temps à autre en Guadeloupe, cadre de son premier polar, *Un non qui veut dire oui*, et où elle a encore une tante. « *La France, pour moi, vient de loin*, explique-t-elle. *Le travail que je me suis fixé est de connecter tous ces peuples de l'outre-mer, entre eux et avec l'Hexagone. À Berlin, où je vis, les gens ont du mal à imaginer qu'en France on a un roi à Wallis, des centaines de langues autochtones en Guyane, et un ancien sultanat à Mayotte. Pourquoi ne comprend-on pas que notre pays est incroyable ?* »

Pour documenter les treize histoires de ses *Contes d'outre-mer*, Jennifer Richard a fouillé dans les archives. S'il a été facile de trouver de la matière pour les Antilles, peu de récits sont écrits en Nouvelle-Calédonie. L'autrice a de toute façon préféré se libérer de la matière déjà établie, se contentant d'une amorce de conte. Cela afin de s'extraire des clichés comme le *soucougnan* (sorte de vampire aux Antilles).

« L'OUTRE-MER NOUS DONNE ACCÈS AU MONDE ENTIER »

À la place, Jennifer Richard est partie d'un lieu (telle l'habitation Zévallos en Guadeloupe, hantée par ses anciens maîtres et esclaves) ou d'un personnage (tel le *baclou* en Guyane, ce gnome visqueux qui promet la richesse à son propriétaire, en échange de l'âme d'un de ses proches). L'autrice a une connaissance impressionnante de l'histoire, des coutumes, du parler et des légendes de l'outre-mer. Cela lui permet ainsi de mettre au jour des motifs récurrents. Par exemple, beaucoup de contes ont à voir avec la création du territoire et de sa faune. Ainsi, le lac Lalolalo, à Wallis, s'est formé après la noyade de deux sœurs orgueilleuses. Le lac Dziani Dzaha, à Mayotte, est le tombeau de la princesse Matsingo. Le manchot typique de la terre Adélie provient des amours d'un poisson et d'un oiseau. Les narrateurs ou protagonistes du conte sont souvent les animaux, très critiques de l'égoïsme des humains, tels les albatros des îles Crozet.

Enfin, l'océan occupant un espace primordial en outre-mer, les récits de pirates (La Buse, à La Réunion) ou de naufrages sont incontournables. À Saint-Pierre-et-Miquelon, où la bande de terre reliant les deux îles est un piège à bateau, six cents naufrages ont été recensés en deux siècles. Ce qui laisse imaginer le nombre de fantômes qui rôdent sur l'archipel en Atlantique Nord.

« *En France, l'outre-mer nous donne accès au monde entier, et ce qui ressort de ses contes, ce n'est pas l'exotisme, mais le fait que notre socle d'angoisse et de terreur, les rites de passages et de mort sont les mêmes partout,* affirme Jennifer Richard. *Le conte, c'est l'intime et l'universel.* » Et l'écrivaine, qui s'intéresse de près à la Normandie pour un prochain livre, tisse déjà des liens entre l'outre-mer et cette région, dont son père est originaire. ■

Gladys Marivat

CONTES D'OUTRE-MER
JENNIFER RICHARD
180 P., GRASSET, 15 €

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'antagonisme stylistique

Georges Perec disait : « Un grand romancier, c'est une phrase et un monde. » Et de fait, certains ont la phrase sans le monde, d'autres le monde sans la phrase. Se montrer un excellent styliste ne saurait dispenser de posséder une vision de la vie ni de s'avérer capable de raconter des histoires. Quant à ceux qui, nombreux en librairie, tiennent le lecteur en haleine grâce à leurs personnages et leurs péripéties, on leur reproche régulièrement d'ignorer ce que signifie écrire. Et ne me demandez pas de noms, je vous en prie.

Ce qu'on oublie quelquefois de souligner, c'est que l'unité de la phrase et du monde peut naître du contraste. Les antipodes valent souvent mieux que la redondance. À vouloir rédiger dans un ton qui épouse trop fidèlement le contenu, on court le risque de l'ennui par écho, ce ressassement stylistique qui affadit le propos. Permettez-moi un exemple :

« Nous vivions, Madame Rosa et moi, au sixième étage d'un vieil immeuble sans ascenseur. Et ce simple fait, que l'on pourrait croire anodin, fut pour elle une épreuve quotidienne, une ascension harassante qu'elle affrontait avec un courage silencieux. Elle portait sur elle non seulement le poids de son corps fatigué, mais aussi celui de tant d'histoires, de douleurs anciennes. Deux jambes pour tout cela. Et nulle main tendue.

Jamais elle ne se plaignait, du moins pas de ces maux-là. Elle portait sa judéité comme on porte une mémoire trop vaste pour être contenue dans des mots. Elle était malade également, mais plus encore que sa santé, c'était sa dignité qui m'impressionnait. Je le dis sans détour : cette femme méritait un ascenseur. Pas seulement une machine pour l'épargner de l'effort, mais un acte de justice, un symbole de reconnaissance. »

Peut-être aurez-vous discerné ici le reflet d'un roman célèbre, *La Vie devant soi*, de Romain Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar. Je précise bien reflet, car cette réécriture de l'original mime l'histoire dans son style : elle rapporte une situation mélodramatique de manière mélodramatique. Le résultat ? Un texte redondant, aussi banal que pesant, dont l'émotion s'épuise dans l'excès.

Le génie de Gary consista à choisir le contre-pied stylistique : une langue cocasse, pleine de maladresses, de raccourcis, d'inventions, qui crée une poésie inattendue, fragile, bouleversante. Voici l'authentique début :

« La première chose que je peux vous dire, c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur. »

MÉFIEZ-VOUS DE LA TRAGÉDIE TRAGIQUE, DU DRAME DRAMATIQUE, DE LA COMÉDIE COMIQUE

De Voltaire à Salinger, nombre d'écrivains ont exploité ce décalage fécond entre fond et forme. Candide narre, sur un ton naïf, léger, presque joyeux, une suite ininterrompue de calamités humaines, dans le but de démentir l'optimisme de Leibniz. *L'Attrape-cœurs* donne à entendre, à travers la voix cynique et détachée de Holden, une profonde détresse existentielle, une peur panique du monde adulte. *Une prière pour Owen*, du merveilleux John Irving, représente une enfance bouleversée, des deuils familiaux, la guerre du Vietnam, le tout dans une prose empreinte d'ironie douce, d'excentricité chaleureuse, et d'une tendresse non conformiste.

Mon conseil : évitez parfois la tautologie entre votre style et votre monde. Méfiez-vous de la tragédie tragique, du drame dramatique, de la comédie comique, du poème poétique. Des qualités identiques, juxtaposées, peuvent s'annuler et se dissoudre. Il arrive que seul le contraste procure à un roman sa vérité, son relief et sa puissance d'évocation. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LIRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE MAI

NOUVEAU

SEULEMENT AU MOIS DE MAI

→ **Écrire la mère**
avec Lola Sorrenti
• Jeudi 22 mai à 18 heures
• Samedi 24 mai à 10 heures

De Camus à Romain Gary en passant par Julia Kerninon, la figure maternelle est partout en littérature. Que ce soit une maternité désirée, refoulée, regrettée…, les mères s'incarnent dans des personnages mythiques en littérature. Aborder le sujet de la mère en littérature, c'est faire une plongée intime et sensible. Nul besoin d'être mère ni même d'être femme pour venir explorer ce thème universel en atelier d'écriture !

ET TOUJOURS

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara le Corre
• Dimanche 11 mai à 17 heures

→ **De l'idée au roman, 5 secrets pour vous lancer**
avec Frédérique Anne
• Lundi 12 mai à 18 heures

→ **Faire parler vos personnages : dialogues et points de vue**
avec Frédérique Anne
• Mardi 13 mai à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
• Vendredi 16 mai à 18 heures

→ **Lancez-vous dans l'écriture de votre roman**
avec Frédérique Anne
• Samedi 24 mai à 15 heures

→ **Écrire pour se révéler**
avec Clara le Corre
• Dimanche 25 mai à 17 heures

→ **Le voyage immobile**
avec Frédérique Anne
• Mardi 27 mai à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures

« Ce qui compte, c'est la mécanique du récit »

Préfacier de *L'Atelier d'écriture* de Gabriel García Márquez, Pierre Ducrozet explore cet espace où rigueur et inventivité façonnent des histoires collectives, dévoilant la méthode du maître à travers les échanges avec ses élèves.

Pouvez-vous revenir sur le fonctionnement de l'atelier *Mes rêves à louer* ?

Pierre Ducrozet. Ce livre donne l'impression d'un manuel de création littéraire en action : tout passe par le dialogue et la mise en situation, sans jamais tomber dans un discours professoral. On assiste à un enseignement vivant, presque ludique, qui rappelle les dialogues philosophiques grecs. Cet atelier réunissait scénaristes et écrivains venus de toute l'Amérique latine. Ce qui est fascinant, c'est de voir comment une histoire se construit collectivement : chacun rebondit sur l'idée de l'autre et, en huit épisodes, une simple esquisse devient un récit abouti. Il n'y a pas de chef d'orchestre, juste un foisonnement d'idées où la parole collective façonne le récit.

L'atelier s'adressait-il aussi bien aux écrivains qu'aux scénaristes ?

P.D. García Márquez ne faisait pas de distinction : une histoire reste une histoire, quel que soit son médium. Il abordait la narration de manière universelle, et les techniques développées s'appliquent aussi bien aux romans qu'aux scénarios ou aux séries. Ce qui compte, c'est la mécanique du récit : la force des personnages, des dialogues, des situations, et cette tragédie qui avance dès qu'un protagoniste entre en scène. L'écrivain est également un architecte du récit, il doit savoir comment chaque élément se place pour susciter l'émotion et captiver le lecteur.

Pouvez-vous partager quelques secrets de création révélés dans cet atelier ?

P.D. Il y en a à chaque page, notamment sur l'importance capitale du début d'une histoire. García Márquez et les participants analysent minutieusement l'entrée d'un personnage mystérieux dans une maison, conscients que les premières pages fixent la dynamique du récit. Une autre leçon marquante concerne le choix des prénoms, débattu, entre autres, en fonction des caractéristiques physiques du personnage. Le livre regorge aussi de réflexions sur les dialogues : García Márquez affirme que tout dialogue est mauvais s'il ne se justifie pas pleinement. Enfin, il n'hésite pas à trancher dans le vif : un personnage peut être supprimé s'il n'apporte rien à l'histoire, soulignant ainsi l'importance de l'épuration dans l'écriture. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

L'ATELIER D'ÉCRITURE : MES RÊVES À LOUER (ME ALQUILO PARA SOÑAR)
GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ
PRÉFACE DE PIERRE DUCROZET, TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR BERNARD COHEN, 272 P., SEGHERS, 21 €

CRIS PALOMAR/SEGHERS

Concours de nouvelles 2025

LiRE magazine Librinova

C'est Miguel Bonnefoy qui présidera la 8e édition de notre opération. À vos plumes !

Après l'immense succès de l'édition 2024, le concours de nouvelles organisé par *Lire Magazine* et Librinova fait son grand retour !

Pour cette 8e édition, c'est l'écrivain Miguel Bonnefoy qui a accepté d'endosser le rôle de parrain et de président du jury – succédant entre autres à Mélissa Da Costa, Valérie Perrin ou Bernard Minier.

Pour l'occasion, l'auteur du *Rêve du jaguar* (Rivages – lauréat du grand prix du roman de l'Académie française et du prix Femina l'an passé !) vous lance le défi d'écrire une nouvelle commençant par la phrase suivante : *« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar… »*

Il s'agira donc pour vous, participants, de reprendre la première phrase de *Salammbô* de Flaubert et de faire voyager les membres du jury !

Pour tous ceux qui souhaitent tenter leur chance, voici les consignes :

Rédigez une nouvelle inédite d'une longueur de 12 000 à 16 000 signes (espaces comprises)

Utilisez la phrase d'incipit proposée par Miguel Bonnefoy en début de votre texte.

Tous les genres littéraires sont possibles : imaginaire, romance, littérature générale, historique, polar, conte, etc.

Les participations sont ouvertes depuis le 12 avril, et ce jusqu'au 23 juin 2025.

Les nouvelles seront évaluées sur la qualité de la plume, l'originalité de l'histoire et la cohérence du récit, par un jury composé de professionnels de l'écriture.

Le premier prix remportera la publication de sa nouvelle dans le numéro de novembre de *Lire Magazine*. Les six nouvelles lauréates seront publiées dans un recueil numérique chez Librinova. ■

→ Pour participer et déposer votre texte : https://concours-ecriture.com/

AURÉLIE LAMACHÈRE/L'EXTRA/MAISON DEYROLLE/ÉDITIONS RIVAGES

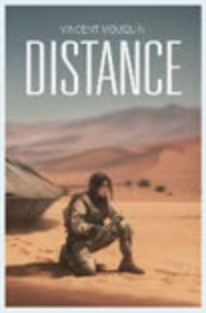
LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

S COMME SALOPERIE
POLICHINELLE
LIBRINOVA

Dans cette correspondance intime et étrange, deux âmes sœurs se découvrent et tentent de se comprendre. Jusqu'à ce qu'il devienne évident qu'elles doivent se rencontrer, vivre leur lien dans le monde réel. Mais, s'il lui redonne un sentiment d'existence, cet amour naissant tourne rapidement à l'obsession pour Christophe. Amoureux éperdu, il sacrifie son honneur et sa dignité. À travers cette souffrance, il vit, intensément, désespérément, enfin.

ISBN : 9791040571834 - NUMÉRIQUE



DISTANCE
VINCENT MOUQUIN
LIBRINOVA

Amérique du Nord, trois générations après le Basculement. Tandis que les villes survivantes s'affrontent pour les ressources, le contrôle des voies commerciales et la domination idéologique, Dia Murai s'apprête à se lancer dans la mythique Orlando-Açores, une course de cinq mille kilomètres à travers le désert aride. Un périple d'une dangerosité inouïe, qui lui a déjà arraché sa mère et son frère, mais qui pourrait aussi lui sauver la vie...

→ ISBN : 9791040574040 - 326 PAGES – BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

TENDRE MÈRE
IVANNE DONNARD
LIBRINOVA

Lorsque son fils tombe dans le coma à la suite d'une soirée trop alcoolisée, Marie découvre la face cachée de cet enfant pour lequel elle a tout sacrifié. À son réveil, les failles de leur famille se dévoilent, peu à peu. Partagée entre son rôle de mère, de fille avec Joséphine, et son quotidien auprès de Yasser, un réfugié syrien avec qui elle partage une colocation, Marie est tiraillée entre ceux qu'elle aime et ses propres aspirations.

→ ISBN : 9791040567233 - 282 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA VIE ENTRE LES LIGNES
RÉGIS CUILLERAT
PUBLISHROOM ÉDITIONS

Journaliste, essayiste, Régis Cuillerat a rassemblé ses chroniques littéraires afin de partager avec tous sa curiosité, ses enthousiasmes et aussi certaines réserves à propos de textes qui l'ont néanmoins intrigué.
Du roman à la biographie, du livre d'histoire à la bande dessinée, son approche se caractérise par la diversité de ses intérêts et par une écriture personnelle, nuancée et ouverte sur tous les aspects de la vie. De Balzac à Soseki, de Barbara Pym à Kurt Vonnegut, chaque chronique constitue l'étape d'un voyage intérieur qui permet de mieux comprendre de quelle façon les écrivains de talent recréent la vie entre les lignes.

→ ISBN : 9782386254451 - 266 PAGES – BROCHÉ

2051, C'EST SUR LA CENDRE QUE POUSSENT LES PLUS BEAUX CYCLAMENS
LUCIENNE DELILLE
ÉDITIONS DU NET

2051 est un conte sociologique et écologique à l'allure dystopique qui plonge le lecteur en l'an 2051, année où l'humanité mène la planète et sa civilisation vers une énième extinction de masse. Dame Nature se meurt sur un sixième continent oublié des Hommes et de sa vie dépend celle de l'humanité en plein chaos.
Les créatures magiques vont alors devoir collaborer dans un voyage fantastique pour tenter de la sauver et sauver l'humanité toute entière du maléfique Bézoard.

→ ISBN : 9782312123622 - 304 PAGES - BROCHÉ

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

LiRE magazine

fête ses 50 ans

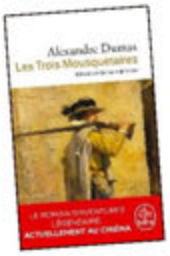
AVEC CE HORS-SÉRIE VRAIMENT EXCEPTIONNEL !

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

NICOLAS CARREAU

On le connaît comme la voix des livres sur Europe 1. Mais il aime aussi endosser le rôle de romancier. Après *Un homme sans histoires*, il signe *L'Affaire Alfred Langevin* qui mêle conte fantastique, polar « cosy », et chronique rurale. Un curieux (et très sympathique) mélange, à l'image des goûts éclectiques de cet amoureux des mots.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?



« C'est plus qu'un souvenir, c'est une épiphanie. La découverte des *Trois Mousquetaires*. J'ai voué ensuite un culte à Dumas et au roman d'aventures. Pendant longtemps ensuite, je n'ouvrais un livre qu'en espérant y trouver la même chose pour ressentir cette même sensation. Je cherchais Dumas dans tous les romans. »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER DANS LE CADRE SCOLAIRE?

« Aucun. Aujourd'hui, je défends bien entendu ardemment la lecture à l'école, mais j'avoue que, comme élève, la lecture imposée d'un roman et éventuellement les exercices et évaluations associés me coupaient toute envie de les lire. Mais quand même, je me rappelle avoir pensé qu'il faudrait que je retourne voir, un jour, librement, ce *Père Goriot*. Ce que j'ai fait. »

LE ROMAN QUI VOUS A DONNÉ GOÛT AU POLAR THRILLER?

« *Le Dahlia noir* de James Ellroy. À la fois enquête incroyable, avec l'atmosphère sombre des années 1950 à Los Angeles, et l'idée géniale de ces deux personnages de flics, "feu et glace". On est sans arrêt mal à l'aise et fasciné. »

LE TITRE QUE VOUS AVEZ PRÉFÉRÉ CHRONIQUER, DANS VOTRE CARRIÈRE DE JOURNALISTE LITTÉRAIRE?

« Chaque année, avant l'été, je chronique les aventures du *Capitaine Hornblower*, l'histoire d'un jeune Anglais sujet au mal de mer, mais engagé dans la Royal Navy à la fin du XVIIIe siècle. Onze tomes. Il prend un grade à chaque nouveau tome et finit amiral. Le plus grand roman d'aventures maritimes. Et fin août, à chaque fois, je reçois des messages de nouveaux adeptes qui l'ont avalé pendant tout l'été. »

ENFIN, VOS TROIS DERNIERS COUPS DE CŒUR DANS L'ACTUALITÉ ÉDITORIALE?

« Bien-être de Nathan Hill, grand roman contemporain, grande histoire d'amour. Toutes les dimensions de la vie sont prises en compte, c'est très impressionnant. Philippe Jaenada en général, et son dernier en particulier : *La désinvolture est une bien belle chose*, plongée dans un Paris oublié. Deborah Willis, dernièrement, pour *Girlfriend on Mars*. Une jeune femme candidate pour une émission de télé-réalité dont le but est d'emmener ses participants sur Mars. Délirant et diablement intelligent. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

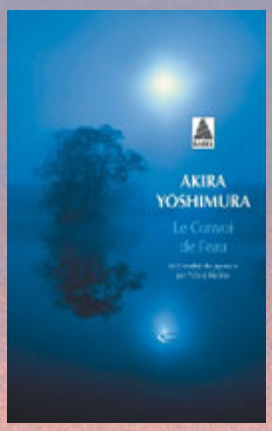
L'AFFAIRE ALFRED LANGEVIN
NICOLAS CARREAU
216 P., JC LATTÈS, 20 €

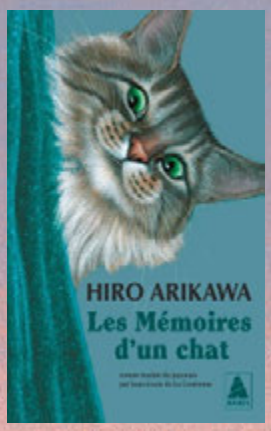
Retrouvez Nicolas Carreau sur Europe 1, notamment le dimanche de 18 à 19 h pour *La voix est livre*.

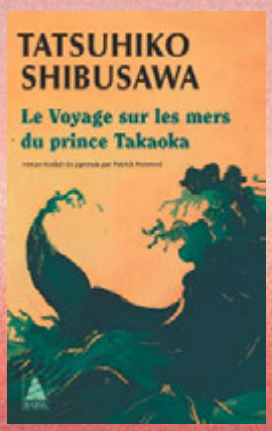
PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

50 ans
LiRE magazine
DEPUIS 50 ANS,
LA PASSION DES LIVRES
ET DES ÉCRIVAINS

TOUTE LA LITTÉRATURE JAPONAISE QUE J'AIME EST EN BABEL







© Ryo Takemasa

EN CE MOMENT, UN BABEL* OU UNE ILLUSTRATION COLLECTOR OFFERTS POUR DEUX LIVRES DE LA COLLECTION ACHETÉS.

*À choisir entre *Celui qui n'était pas un meurtrier* de Hjorth & Rosenfeldt et *La Mer* de Yôko Ogawa, dans la limite des stocks disponibles.

DÉCOUVREZ NOS ROMANS JAPONAIS